# AGATHA CHRISTIE

## Cinq heures vingt-cinq



AGATHA CHRISTIE

# CINQ HEURES VINGT-CINQ

## (THE SITTAFORD MYSTERY)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LOUIS POSTIF




PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ELYSÉES

# Chapitre I
# SITTAFORD

Après avoir enfilé ses caoutchoucs, le major Burnaby boutonna son manteau jusqu'au cou, prit sa lanterne-tempête, ouvrit avec précaution la porte de sa maison et risqua un coup d'œil au dehors.

Le spectacle qui s'offrait à sa vue rappelait de manière frappante ces paysages de la campagne anglaise tels que les représentent les cartes de *Christmas* ou les vieux mélodrames. Depuis quatre jours, sur toute l'Angleterre la neige tombait à gros flocons et dans la contrée de Dartmoor elle atteignait plusieurs pieds d'épaisseur. D'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne, les habitants se lamentaient sur l'état de leur conduite d'eau et, en ce temps calamiteux, posséder les bonnes grâces d'un plombier constituait un privilège des plus enviés.

Dans ce village de Sittaford, complètement isolé du reste du monde, les rigueurs de l'hiver compliquaient l'existence de façon tragique.

L'intrépide major, debout sur le seuil de sa demeure, aspira l'air par deux fois, poussa un grognement, puis s'aventura résolument dans la neige.

Il n'alla pas loin. Un petit sentier sinueux le conduisait à une grille. Il suivit l'allée en partie déblayée de neige et heurta à la porte d'une maison cossue, bâtie en granit.

Une jeune bonne très accorte vint lui ouvrir et le débarrassa de son vieux cache-nez.

Elle l'introduisit ensuite dans une pièce qui lui procura l'illusion d'assister au brusque changement de décors d'une scène à transformations.

Bien qu'il fût à peine trois heures, les rideaux étaient tirés sur les fenêtres, l'électricité éclairait brillamment les objets et le feu pétillait dans la cheminée. Deux femmes en robe d'après-midi se levèrent pour accueillir l'ancien soldat.

— Que vous êtes gentil de venir nous voir, major Burnaby ! dit l'aînée des deux.

— Et moi je vous remercie de votre aimable invitation, madame Willett.

Il serra la main de l'hôtesse et de sa fille.

— Nous attendons également Mr. Garfield ainsi que Mr. Duke. Mr. Rycroft a promis d'assister à notre petite soirée, mais je doute qu'il sorte par un temps pareil. A son âge, il est excusé d'avance. Il fait vraiment trop mauvais. On sent le besoin de se divertir pour ne pas

devenir neurasthénique. Violette, mets donc une autre bûche dans la cheminée.

— Permettez-moi, mademoiselle, fit le major qui, galamment, se leva.

D'une main adroite, il plaça une bûche à l'endroit voulu, puis se rassit dans le fauteuil que lui avait indiqué son hôtesse. Sans en avoir l'air, il lança des regards furtifs autour de lui et s'étonna de la transformation apportée dans ce salon. Pourtant, il n'aurait su dire ce qui avait bougé de place.

Dix années auparavant, le capitaine de marine Joseph Trevelyan, lors de sa retraite, avait décidé de vivre à la campagne. Rêvant depuis longtemps de se fixer dans le pays de Dartmoor, il avait jeté son dévolu sur le hameau de Sittaford, perché au flanc d'une colline couverte de lande et de bruyère, à l'encontre des autres fermes et villages environnants. Le capitaine s'était rendu acquéreur d'un vaste terrain sur lequel il avait élevé une demeure confortable, baptisée par lui du nom pompeux de castel. Il y avait fait installer un moteur électrique qui fournissait la lumière et actionnait une pompe à eau. Puis, en vue de spéculation, il avait construit six maisonnettes en bordure de la route qui conduisait à la grille de sa demeure.

Dans le bungalow le plus proche du castel logeait son vieil ami, John Burnaby. Peu à peu, les cinq autres pavillons s'étaient vendus, car il se trouve toujours des gens qui, par goût ou par besoin, s'éloignent du monde.

Le hameau, en lui-même, comprenait trois cottages délabrés, une forge et une boutique qui tenait lieu à la fois de bureau de poste et de confiserie. Pour se rendre à la ville, il fallait parcourir près de dix kilomètres d'un chemin où les descentes rapides nécessitaient l'inscription si familière aux routes de Dartmoor : *Motocyclistes, attention ! Descente dangereuse !*

Comme nous l'avons vu, le capitaine Trevelyan était un homme riche. Malgré cela, il avait un amour exagéré de l'argent. Vers la fin du mois d'octobre, un agent de location d'Exhampton lui avait demandé par lettre s'il consentirait à louer sa maison, une de ses clientes ayant formulé le souhait d'y séjourner pendant l'hiver.

Le premier mouvement du capitaine fut de refuser net. Toutefois, après réflexion, il écrivit à l'agent pour obtenir de plus amples renseignements. La locataire éventuelle, lui fût-il répondu, était une veuve, Mrs. Willett. Sa fille et elle, arrivées récemment du Sud de l'Afrique, désiraient passer l'hiver dans le pays de Dartmoor.

— C'est certainement une folle ! s'exclama le capitaine Trevelyan. Qu'en dites-vous, Burnaby ?

Burnaby partageait cet avis et l'exprima en termes énergiques.

— Du moment que vous ne voulez point louer votre villa, ajouta-

t-il, laissez donc cette toquée se loger ailleurs, si elle tient à périr de froid. A-t-on idée de passer l'hiver à Sittaford en débarquant d'Afrique !

Mais à ce point de la discussion, l'amour du lucre l'emporta dans la décision du capitaine. L'occasion ne se représenterait peut-être jamais de louer sa maison au cœur de l'hiver. Il s'informa donc du loyer offert par la cliente.

L'affaire fût réglée au taux de douze guinées[1] par semaine. Le capitaine Trevelyan loua une maisonnette aux abords d'Exhampton moyennant deux guinées par semaine et céda sa grande villa à Mrs. Willett, qui paya d'avance la moitié du loyer.

— L'argent file vite entre les mains d'une détraquée, déclara M. Trevelyan.

Cet après-midi de décembre, Burnaby se disait à par lui que Mrs. Willett ne ressemblait nullement à une démente. Au contraire, cette grande femme, aux allures un peu excentriques, portait sur son visage une expression de vive intelligence. Certes, elle arborait des toilettes extravagantes et parlait avec un accent colonial assez prononcé, mais elle se montrait entièrement satisfaite de sa nouvelle vie. De plus, elle possédait de la fortune et ne semblait nullement chérir la solitude. Tout cela intriguait Burnaby au plus haut point.

En tant que voisine, elle déployait une amabilité parfois insistante et faisait pleuvoir les invitations sur tout le voisinage. Elle priait notamment le capitaine Trevelyan de revenir dans sa villa, « tout comme s'il ne la lui avait point louée ». Le capitaine ne prisait guère les femmes ; on disait même que dans sa jeunesse, il avait souffert d'une grande déception en amour ; aussi refusait-il par principe les avances de sa locataire.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'installation des dames Willett dans la villa de Sittaford, et la surprise causée par leur arrivée commençait à se dissiper.

Burnaby, silencieux par nature, observait son hôtesse, sans s'inquiéter d'alimenter la conversation. De la mère son regard se porta sur Miss Violette Willett : une jolie fille, un peu maigre… Ne l'étaient-elles point toutes de nos jours ? La mode a ses exigences. Les journaux annonçaient que les rondeurs ne tarderaient pas à reparaître. « Ce n'est pas trop tôt », songeait le major.

— Nous nous demandions si vous alliez venir, dit enfin Mrs. Willett. Vous n'en étiez vous-même pas sûr.

— C'est un vendredi, déclara le major en guise d'explication.

— Et pourquoi pas un vendredi ? demanda Mrs. Willette, intriguée.

— Parce que tous les vendredis je me rends chez mon ami Trevelyan et chaque mardi il vient me voir… Cela dure depuis des

années.

— Je comprends. Vous habitez à la porte l'un de l'autre…

— C'est devenu une habitude.

— Et vous la conservez toujours ? Je veux dire depuis qu'il habite à Exhampton…

— Nous n'avons pas voulu cesser cette coutume. Tous deux nous regretterions nos bonnes soirées.

— Vous prenez part à des concours d'acrostiches et de mots croisés, n'est-ce pas ? interrogea Violette.

— Je fais les mots croisés et Trevelyan les acrostiches. Chacun tient à son dada. Le mois dernier, j'ai gagné trois volumes à un concours de mots croisés.

— Bravo ! C'est admirable ! Sont-ils intéressants, au moins, vos livres ?

— Je n'en sais rien. Je ne les ai pas encore lus.

— Ce qui compte, c'est de les avoir gagnés, observa Mrs. Willette.

— Comment allez-vous à Exhampton ? demanda Violette. Vous n'avez pas de voiture ?

— Je marche.

— Pas possible ? Il y a dix kilomètres.

— C'est un excellent exercice. Vingt kilomètres à pied aller et retour, ce n'est rien ! Cela vous maintient en forme.

— Songez donc ! Vingt kilomètres. Le capitaine Trevelyan et vous étiez des athlètes fameux, n'est-ce pas ?

— Autrefois, nous allions en Suisse pour les sports d'hiver et l'été nous faisions des ascensions. Il fallait voir Trevelyan sur la glace ! Maintenant, nous sommes trop vieux pour ces sortes de distractions.

— N'avez-vous pas remporté le championnat du jeu de paume à l'armée ? interrogea Violette.

Le major rougit comme une jeune fille.

— Qui vous l'a dit ?

— Le capitaine Trevelyan.

— Joe devrait tenir sa langue. Il bavarde à tort et à travers. Quel temps fait-il maintenant ?

Respectant l'embarras du major, Violette suivit le visiteur jusqu'à la fenêtre et tous deux écartèrent les rideaux pour regarder le paysage désolé.

— Nous allons avoir une nouvelle chute de neige, et je vous préviens qu'elle sera forte.

— Tant mieux ! s'écria Violette. Un paysage de neige me semble si romantique. Je n'en avais pas encore vu.

— Petite folle ! lui dit sa mère. Comment peut-on trouver romantique un temps à faire crever tous les tuyaux de la maison ?

— Vous avez vécu jusqu'à présent en Afrique, mademoiselle

Violette ? lui demanda le major.

Le bel enthousiasme de la jeune fille s'écroula subitement, et elle répondit d'une voix contrainte :

— Oui, et c'est mon premier séjour en Angleterre. Je trouve le pays prodigieusement amusant.

Prodigieusement amusant de se voir ainsi enfermée dans un petit village de la lande ? Vraiment, Burnaby n'arrivait pas à comprendre ses voisines.

La porte du salon s'ouvrit et la domestique annonça :

— Mr. Rycroft et Mr. Garfield.

Un petit vieillard desséché entra, suivi d'un tout jeune homme au teint frais et coloré.

— J'ai réussi à vous l'amener, annonça celui-ci. Je lui ai promis de ne point le laisser enfoui dans la neige. Ah ! comme il fait bon ici ! A la bonne heure ! Vous avez mis les bûches de Noël dans la cheminée !

— En effet, mon jeune ami a eu l'amabilité de me piloter jusqu'ici, confirma Mr. Rycroft en serrant avec cérémonie la main des dames. Comment allez-vous, mademoiselle Violette ? Nous avons un vrai temps de saison… même un peu trop rigoureux.

Il s'approcha du feu pour bavarder avec la maîtresse de céans, et le jeune Garfield accapara Violette.

— Mademoiselle, ne pourrions-nous songer à faire un peu de patinage ? Il y a bien des pièces d'eau aux environs ?

— Balayer la neige, voilà du sport pour vous !

— Je n'ai fait que cela toute la matinée !

— Oh ! quel homme !

— Ne vous moquez pas de moi, j'en ai des ampoules plein les mains.

— Comment se porte votre tante ?

— Toujours la même… Un moment, elle va mieux, deux minutes après elle est au plus mal. Il m'en faut une patience ! Chaque année, je me demande comment je puis me résoudre à venir la voir. Ah ! n'était la question de l'héritage, je m'en dispenserais. Mais voilà : si jamais on laissait passer les fêtes de Noël sans venir chez elle, la vieille chouette serait capable de nous rayer de son testament et de léguer tous ses biens à un asile de chats. Elle en a cinq que je caresse toute la journée pour lui faire croire que je les aime, ces sales matous !

— Je préfère les chiens aux chats.

— Moi aussi. Mais vous comprenez ce que je veux dire : un chien, c'est un chien.

— Y a-t-il longtemps que votre tante raffole des chats ?

— Je crois plutôt que c'est une manie de vieille fille. Ah !… elle me les fera détester un jour, ces maudites bêtes !

— Votre tante est une bonne personne, mais elle vous fait peur.

— Par moments, elle me rend à moitié timbré… comme si je perdais la boussole.

— Oh ! pas possible !

— Ne dites pas cela sur ce ton. On peut avoir l'air d'un fou et garder tout son bon sens.

— Mr. Duke, annonça la bonne.

Mr. Duke, nouvellement arrivé dans le pays, s'était rendu acquéreur du dernier des six pavillons, en septembre. Ce gros homme paisible s'occupait continuellement de jardinage. Son voisin immédiat Mr. Rycroft, se passionnait pour les oiseaux et tous deux s'accordaient à merveille. Mr. Rycroft répétait à qui voulait l'entendre que Mr. Duke était un homme charmant, sans aucune prétention. Après tout, n'était-il pas… euh ? Que pouvait-il être au juste ?… Un commerçant retiré des affaires ?

Personne n'osait le lui demander… En réalité, mieux valait ne point le savoir exactement. Cela pouvait devenir gênant, et, dans un si petit noyau, il était préférable d'entretenir de bonnes relations avec tous ses voisins.

— Par ce temps-là, vous n'allez pas à Exhampton ? demanda Mr. Duke au major Burnaby.

— Non. Trevelyan ne compte sûrement pas me voir ce soir.

— Ce doit être affreux d'être bloqué ici tous les hivers ! observa Mrs. Willett en frissonnant.

Mr. Duke lança vers elle un coup d'œil rapide. Le major Burnaby la regarda également avec curiosité. A ce moment, on apporta le thé.

# Chapitre II
# LE MESSAGE

Après le thé, Mrs. Willett proposa un bridge.

— Nous sommes six. Deux reprendront à la partie suivante.

Les yeux de Ronnie brillèrent de joie.

— Commencez, vous quatre, suggéra-t-il, Miss Willett et moi, nous attendrons.

A cet instant, Mr. Duke avoua qu'il ne connaissait point le bridge. La consternation allongea le visage de Ronnie.

— Jouons un autre jeu, concilia aussitôt Mrs. Willett.

— Ou bien faisons tourner la table, dit Ronnie. Mr. Rycroft et moi nous en parlions en chemin. On ne peut choisir un jour plus propice pour évoquer les esprits.

— Je suis membre de la Société des études psychiques, expliqua Mr. Rycroft, et je précisais certains points devant mon jeune ami.

— Des sornettes ! scanda le major Burnaby d'une voix bien distincte.

— Oh ! mais c'est très amusant, déclara Violette Willett. On n'est pas obligé d'y croire… Essayons, simplement pour nous distraire. Qu'en dites-vous, monsieur Duke ?

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle.

— Eteignons les lumières et prenons une table. Non… pas celle-là, maman… elle est trop lourde.

D'une pièce voisine on apporta un guéridon bien ciré. On le plaça devant le feu et chacun s'installa autour, toutes lumières éteintes.

Le major Burnaby était assis entre la maîtresse de maison et Violette. De l'autre côté de la jeune fille se trouvait Ronnie Garfield. Un sourire moqueur plissa les lèvres du major. « De mon temps, pensait-il, on jouait au furet. » Et il essaya de se rappeler le nom d'une jolie blonde dont il avait longuement tenu la main sous la table. Certes, le furet était un jeu plus divertissant.

Suivirent les rires étouffés, les mots à voix basse et la série ordinaire des réflexions.

— Les esprits n'ont pas l'air de se presser.

— Ils doivent s'amuser en chemin.

— Chut ! Soyons sérieux ou rien ne se produira.

— Oh ! taisez-vous !

— Cela ne vient pas encore.

— Attendez… prenez patience.

— Voyons… que tout le monde se taise !

A la fin, le murmure des voix s'éteignit. Un silence.

— Cette table est muette comme une carpe ! marmonna Ronnie Garfîeld, d'un ton dépité.

— Chut !

Un frisson parcourut la surface polie et la table commença de se balancer.

— Posez-lui des questions. Vous d'abord, Ronnie.

— Bien… Que vais-je lui demander ?

— Esprit, es-tu là ? souffla Violette.

— Bon ! Esprit, es-tu là ? Une secousse.

— Cela veut dire oui, déclara Violette.

— Qui es-tu ? Pas de réponse.

— Demandez-lui d'épeler son nom.

— Comment voulez-vous qu'il réponde ?

— Nous compterons le nombre des secousses.

— Ah ! je comprends. Esprit, veux-tu nous épeler ton nom ?

La table se balança violemment.

— A, B, C, D, E, F, G, H, I… Est-ce bien I Ou J ?

— Demandez-le-lui. Est-ce I ? Une secousse.

— Oui. Maintenant, la lettre suivante. L'esprit s'appelait Ida.

— Esprit, apportes-tu un message pour une des personnes présentes ?

— Oui.

— Pour qui ? Pour Miss Willett ?

— Non.

— Mrs. Willett ?

— Non.

— Mr. Rycroft ?

— Non.

— Pour moi ?

— Oui.

— C'est pour vous, Ronnie. Continuez. Faites-le épeler.

La table épela : « Diana ».

— Qui est Diana ? Connaissez-vous quelqu'un de ce nom ?

— Moi ? Pas du tout. Du moins…

— Oh ! Voyez-vous. Il la connaît.

— Demandez-lui si elle est veuve.

Les rires reprirent de plus belle. Mr. Rycroft se dit avec indulgence : « Ne faut-il pas que jeunesse s'amuse ? » A la lueur du foyer, il surprit sur le visage de leur hôtesse une expression triste. Les pensées de Mrs. Willett voyageaient sans doute loin du salon.

Le major Burnaby songeait à la neige qui allait encore choir toute cette nuit. Il ne se souvenait pas d'un hiver aussi rigoureux.

Mr. Duke s'intéressait sérieusement à la table. Hélas ! les esprits

semblaient ne faire que peu de cas de sa personne. Tous les messages allaient vers Violette ou Ronnie.

Miss Violette apprit qu'elle partirait pour l'Italie ; quelqu'un l'accompagnerait. Pas une femme, un homme. Son nom ? Léonard.

Et les rires d'éclater. La table épela le nom de la ville. Un amalgame de lettres… plutôt un nom de ville russe qu'italienne.

— Restez tranquille, Violette. (A présent, Ronnie l'appelait Violette tout court.) Vous poussez la table.

— Pas du tout. Tenez, j'enlève mes mains et elle bouge autant.

— Je voudrais la voir frapper des coups. N'est-ce pas, monsieur Rycroft, elle devrait taper du pied ? insista Ronnie.

— Etant donné l'ambiance, je ne le crois pas, répondit le vieillard d'un ton sec.

Il y eut un silence. La table demeura immobile. Puis, quelqu'un ayant demandé si Ida était partie, une légère secousse se produisit.

— Un autre esprit viendra-t-il ?

Rien. Soudain, la table s'agita et recommença de se balancer, cette fois très fort.

— Voilà. Es-tu un nouvel esprit !

— Oui.

— Apportes-tu un message pour quelqu'un ? demanda Ronnie.

— Oui.

— Pour moi ?

— Non.

— Pour Violette ?

— Non.

— Pour le major Burnaby ? Oui.

— C'est pour vous, major Burnaby. Esprit, veux-tu nous dire ton nom ?

La table oscilla doucement.

— T, R, E, V… est-ce bien un v ? Trev. Cela ne veut rien dire…

— Mais si ! dit Mrs. Willett. Cela veut sûrement dire : Trevelyan.

— Capitaine Trevelyan ?

— Oui.

— As-tu un message pour le capitaine Trevelyan ?

— Que se passe-t-il donc ?

La table se reprit à vaciller d'un rythme lent et régulier.

— M… (avec une pause), O, R, T.

— Mort !

— Il y a quelqu'un de mort ?

Au lieu de répondre oui ou non, la table frappa jusqu'à la lettre T.

— T. Tu veux dire Trevelyan ?

— Oui.

— Tu dis que Trevelyan est mort ?

— (Une grande secousse :) Oui.

Quelqu'un poussa un cri et un frisson passa autour de la table.

Lorsque de nouveau, Ronnie interrogea l'esprit, Il y avait une note de frayeur dans sa voix.

— Tu dis bien que… le capitaine Trevelyan est mort ?

— Oui.

Nouveau silence. Il semblait que personne ne sût quelle décision prendre devant cette nouvelle inattendue.

Durant cette pause, la table se remit en mouvement, scandant lentement les lettres que Ronnie énonçait à haute voix.

— A, S, S, A, S, S, I, N, E.

Mrs. Willett poussa un cri et enleva ses mains de la table.

— Cette plaisanterie est horrible ! Je ne continue plus.

La voix de Mr. Duke se fit entendre, forte et claire. Il interrogeait la table.

— Tu maintiens que le capitaine Trevelyan a été assassiné ?

A peine le dernier mot était-il sorti de ses lèvres que la réponse arriva. La table se balança si violemment qu'elle faillit se renverser. Une seule secousse.

— Oui…

Ronnie ôta ses mains de la table.

— C'est une farce, voyons ! Mais sa voix tremblait.

— Faites la lumière ! demanda Mr. Rycroft.

Le major Burnaby se leva et tourna le commutateur. La clarté soudaine révéla la pâleur sur tous les visages.

Les invités s'entre-regardèrent, ne sachant que dire.

Enfin, Ronnie déclara avec un rire jaune :

— C'est sûrement une farce !

— Une farce bien lugubre, en tout cas, dit la maîtresse de maison. On ne devrait pas rire avec ces sortes de choses.

— C'est… c'est épouvantable de s'amuser ainsi avec la mort des gens, s'indigna Violette. Je n'aime pas ça !

— Je ne trichais pas ! assura Ronnie qui se croyait l'objet d'une critique muette. Je le jure !

— Je puis en dire autant, affirma Mr. Duke. Et vous, monsieur Rycroft ?

— Oh ! ce n'est pas moi ! certifia l'interpellé.

— Vous ne pensez tout de même pas que je me livrerais à une comédie aussi macabre, grommela le major Burnaby. Ce serait du plus mauvais goût.

— Violette, ma chérie…

— Ce n'est pas moi, maman, je te le jure ! répondit la jeune fille, sur le point de fondre en larmes.

Tous demeuraient gênés et la joie venait de déserter la petite

société. Le major Burnaby recula sa chaise, alla vers la fenêtre et écarta le rideau. Pendant un moment, il regarda au dehors.

— Cinq heures vingt-cinq ! annonça Mr. Rycroft, les yeux levés sur la pendule.

Il compara cette heure avec celle de sa montre et chacun sentit l'importance de cet acte.

— Si nous prenions des cocktails ? proposa Mrs. Willett avec une gaieté feinte. Monsieur Garfield, soyez assez aimable pour sonner.

Ronnie sonna.

On apporta le plateau et le jeune homme fut chargé de préparer la mixture. La situation se détendait un peu.

Ronnie leva son verre.

— A votre bonne santé !

Tous lui répondirent… Tous, sauf l'homme taciturne debout près de la fenêtre.

— Major Burnaby, voici votre cocktail.

Le major, sursautant, se retourna lentement.

— Merci, madame Willett, je n'en prendrai pas. Une fois de plus, il regarda au-dehors, puis il revint vers le groupe qui se tenait auprès du feu et prit congé de la maîtresse de maison.

— Au revoir, madame Willett.

— Vous n'allez tout de même pas là-bas ?

— Il le faut bien.

— Pas tout de suite… par une nuit semblable !

— Excusez-moi, madame, mais il faut absolument que je m'y rende. Si je pouvais encore téléphoner…

— Téléphoner ?

— Oui… à vous parler franchement… je voudrais… je voudrais savoir si. Joe Trevelyan se porte bien. C'est de la superstition et de la sottise… Je n'y crois pas, mais…

— Mais vous ne sauriez trouver un appareil téléphonique dans tout Sittaford.

— Justement. Comme je ne puis téléphoner, je dois aller à Exhampton.

— Personne ne voudra vous y conduire. Elmer ne sortira pas sa voiture dans cette neige.

Elmer était le propriétaire de l'unique automobile de l'endroit, une vieille Ford que les clients désireux de se rendre à Exhampton louaient à un prix fabuleux.

— Je ne tiens nullement à prendre la voiture. Mes deux jambes m'y conduiront, madame Willett.

Tous protestèrent en chœur.

— Oh ! major Burnaby, c'est impossible. Vous disiez vous-même que la neige allait recommencer à tomber.

— Pas avant une heure au moins. J’y arriverai, ne vous inquiétez pas, mademoiselle.

— Je ne vous permets pas de partir, répliqua Mrs. Willett d’un ton grave.

Elle était réellement bouleversée par la décision du major.

Ni le raisonnement ni les conseils n’ébranlèrent la résolution de cet homme obstiné. Il se rendrait à pied jusqu’à Exhampton pour voir si tout allait bien chez son vieil ami, répéta-t-il une demi-douzaine de fois.

Il s’emmitoufla dans son grand manteau, alluma sa lanterne et sortit dans la nuit.

— Je m’arrêterai en passant chez moi pour prendre une petite bouteille de whisky, dit-il en se mettant en route. Trevelyan me logera chez lui ce soir. Je sais que c’est ridicule de ma part. Ne vous tracassez pas à mon sujet, madame Willett. Qu’il neige ou pas… je serai chez Trevelyan dans deux heures. Au revoir !

Il s’éloigna. Les autres retournèrent près du feu. Rycroft avait observé le ciel menaçant.

— Il va neiger encore, dit-il tout bas à Mr. Duke, et cela bien avant qu’il atteigne Exhampton. J’espère qu’il y arrivera sain et sauf.

Duke fronça les sourcils.

— Vraiment, j’aurais dû l’accompagner.

— Voilà une soirée gâtée ! soupira Mrs. Willett. Violette, je ne veux plus que l’on s’amuse à ce jeu stupide. Le major Burnaby va s’ensevelir sous un monceau de neige ou périr de froid. A son âge, c’est pure folie de sortir par ce temps-là ! Bien entendu, le capitaine Trevelyan se porte à merveille !

Tous lui firent écho.

Cependant, aucun d’eux ne se sentait l’esprit tranquille.

Si un malheur était survenu au capitaine Trevelyan ?… Et si…

# Chapitre III
# CINQ HEURES VINGT-CINQ

Deux heures et demie plus tard, c'est-à-dire un peu avant huit heures, sa lanterne-tempête à la main et la tête baissée pour ne point recevoir en plein, visage les rafales de neige aveuglantes, le major Burnaby montait en trébuchant l'allée qui conduisait à la porte de « Hazelmoor », le cottage loué par le capitaine Trevelyan.

Depuis une heure environ il neigeait à gros flocons. Le major respirait difficilement, comme un homme exténué et hors d'haleine. Transi par le froid, il frappa du pied, souffla sur ses mains et posa un doigt engourdi sur le timbre.

Puis il attendit. Comme rien ne bougeait à l'intérieur, au bout de quelques minutes il sonna une seconde fois.

Rien.

Il sonna une troisième fois et garda le doigt sur le bouton électrique.

Le timbre continua de vibrer, mais aucun signe de vie n'arrivait de la maison.

Le major, apercevant un marteau sur la porte, le saisit et heurta vigoureusement, en produisant un bruit de tonnerre.

La maison demeurait silencieuse comme un tombeau.

L'air découragé, Burnaby resta là un moment debout, puis, lentement, il redescendit l'allée, sortit par la grille et avança sur la route, vers Exhampton. Cent mètres plus loin se trouvait le poste de police.

Il hésita avant d'entrer. Enfin, il poussa la porte. A sa vue, le constable. Graves, qui le connaissait bien, se leva, tout surpris.

— Comment ! Vous, major Burnaby ? Vous courez les chemins par cette tempête de neige ?

— Ecoutez-moi, Graves. J'ai sonné et frappé à la porte du capitaine Trevelyan sans obtenir de réponse.

— Je n'y pensais plus, nous sommes en effet au vendredi, dit Graves au courant des habitudes des deux amis. Vous ne venez pas de Sittaford ce soir ? Le capitaine ne s'attend sûrement pas à votre visite.

— En tout cas, me voici. Comme je vous le disais, impossible d'entrer chez Trevelyan. J'ai sonné et sonné, personne ne répond.

— C'est bizarre, déclara le policier en fronçant le sourcil. Je ne crois pas qu'il soit dehors par ce temps de chien.

— En effet, il n'a pas dû sortir.

— Voilà qui est on ne peut plus bizarre… Burnaby montra un peu

d'impatience devant la lenteur du constable.

— Eh bien, que décidez-vous ?

— Ce que je décide ?

— Oui. Il faut agir… faire quelque chose. Le policier réfléchit.

— Vous pensez qu'il a pu se trouver mal ? (Son visage s'éclaira.) Je vais essayer de lui téléphoner.

Il prit l'appareil placé sur la table et demanda le numéro.

Mais le téléphone, tout comme la sonnette de la porte d'entrée, ne suscita aucune réponse.

— Pour moi, il s'est trouvé mal, conclut Graves en raccrochant le récepteur. Seul chez lui… Il serait prudent de demander au docteur Warren de nous accompagner.

La maison du médecin était voisine du poste de police. Le docteur Warren se mettait justement à table avec sa femme et il pestait intérieurement d'être appelé à l'heure du dîner. Toutefois, il accepta de les suivre, revêtit son gros pardessus, enfila ses caoutchoucs et s'emmitoufla dans un cache-nez de laine tricotée. La neige tombait toujours.

— Une nuit d'enfer ! grogna le médecin. J'espère que vous ne me dérangez pas pour rien. Trevelyan est solide comme un chêne. Jamais il ne se plaint.

Burnaby ne répondit pas.

Arrivés à « Hazelmoor », ils sonnèrent, frappèrent, sans obtenir de réponse.

Alors le médecin suggéra de contourner la maison et d'entrer par une fenêtre.

— Ce sera plus facile à forcer que la porte.

Graves se rangea à cet avis et tous trois se rendirent derrière la maison. Sur le côté se trouvait une porte, qu'ils essayèrent d'ouvrir en passant, mais elle était également fermée à clef. Ils arrivaient sur la pelouse recouverte de neige quand soudain le docteur Warren poussa une exclamation.

— La fenêtre du studio… est ouverte !

En effet, cette fenêtre basse, une fenêtre à la française, était ouverte. Par une nuit semblable, à moins d'être fou, on n'ouvre pas sa fenêtre. Une lumière à l'intérieur de la pièce dessinait dans la nuit une mince bande jaune.

Les trois hommes arrivèrent en même temps à la fenêtre… Burnaby l'escalada le premier, le constable ensuite.

A l'intérieur, tous deux se taisaient. Enfin, au bout d'un moment, un cri étouffé s'échappa des lèvres du major. Aussitôt Warren se précipita et constata ce qu'avaient vu les deux autres.

Le capitaine Trevelyan gisait à terre, la face tournée contre le parquet et les bras en croix. Le désordre régnait dans la pièce : les

tiroirs étaient enlevés et les papiers disséminés. La fenêtre par où ils avaient pénétré portait des traces d'effraction. A côté du capitaine Trevelyan traînait un bourrelet d'étoffe vert foncé de cinq centimètres de diamètre et rempli de sable.

Warren s'agenouilla auprès du corps de Trevelyan. Au bout d'une minute, il se releva, le visage pâle.

— Il est mort ? demanda Burnaby. Le médecin répondit d'un signe de tête affirmatif, puis il se tourna vers Graves.

— Je suis à vos ordres, constable. Pour le moment, je ne pourrais qu'examiner le cadavre et sans doute préférez-vous que j'attende pour cela l'arrivée de l'inspecteur. D'ores et déjà, je puis vous dire que la mort a été provoquée par la fracture de la base du crâne.

Il montra le bourrelet vert.

— Trevelyan en mettait toujours un au bas de sa porte… pour éviter le courant d'air, expliqua Burnaby, d'une voix rauque.

— En effet… il est de taille.

— Mais… voyons… dit enfin le constable, arrivant lentement au fait, il y a eu assassinat.

Il fit un pas vers la table et saisit l'appareil téléphonique.

Le major Burnaby s'approcha du médecin.

— Depuis combien de temps est-il mort ? En avez-vous une idée, docteur ?

— Deux heures environ… peut-être trois… Burnaby passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Croyez-vous qu'il aurait pu être tué à cinq heures vingt-cinq ?

Le médecin dévisagea son interlocuteur.

— Si je devais préciser le moment où est mort le Capitaine, c'est à peu près cette heure-là que je suggérerais.

Warren le considéra d'un air intrigué.

Le major se dirigea à tâtons vers une chaise, s'y laissa choir et, le visage exprimant une terreur indicible, il murmura comme pour lui-même :

— Cinq heures vingt-cinq ! Oh ! mon Dieu ! C'était donc vrai !

# Chapitre IV
# L'INSPECTEUR NARRACOTT

Le lendemain matin, deux hommes se tenaient dans le petit studio d'Hazelmoor.

L'inspecteur Narracott jeta Un coup d'œil autour de lui et fronça le sourcil.

— Oui, dit-il d'un air pensif. C'est bien cela.

L'inspecteur Narracott apportait dans l'exercice de sa profession, de la persévérance, de la logique et du calme. Il ne négligeait aucun détail et là où d'autres auraient peut-être échoué, il réussissait, grâce à ses qualités de fin limier. De haute stature, l'air paisible, il parlait avec l'accent doux et traînant du Devonshire, et ses yeux gris semblaient regarder toujours au loin.

Chargé de mener l'enquête, Il était descendu à la gare d'Exeter par le premier train du matin. Si les routes eussent été praticables, il serait arrivé en automobile au milieu de la nuit. En ce moment, il venait de terminer l'examen du studio du capitaine Trevelyan et s'entretenait avec le sergent Pollock, membre de la police d'Exhampton.

Un pâle rayon de soleil hivernal entra dans la pièce. A cent mètres de la fenêtre, une barrière clôturait le jardin et, au-delà, s'élevait la pente escarpée d'une colline couverte de neige.

L'inspecteur Narracott se pencha une fois de plus sur le corps de la victime. Etant lui-même un athlète, il apprécia les larges épaules, les hanches étroites et les membres musclés du capitaine Trevelyan. Sa tête petite avec une barbiche en pointe bien soignée, l'ancien officier de marine ne paraissait guère plus de cinquante ans, bien qu'en réalité il en eût soixante.

— Cette affaire ne me semble pas nette du tout, déclara l'inspecteur Narracott.

— Ah ! fit le sergent Pollock. L'autre se tourna vers lui.

— Dites-moi votre façon de voir, sergent.

— Ma foi…

Le sergent se gratta la tête. En homme prudent, il ne voulait pas s'avancer trop.

— Selon ma modeste opinion, l'homme entre par la fenêtre en la forçant et commence à fouiller la pièce. Le capitaine Trevelyan est là-haut, mais le cambrioleur se croit seul dans la maison.

— Où est la chambre du capitaine Trevelyan ?

— A l'étage. Juste au-dessus de cette pièce.

— A cette époque de l'année, il fait nuit à quatre heures, sergent. Si le capitaine se trouvait dans sa chambre, l'électricité y aurait été allumée, et le cambrioleur s'en serait aperçu en venant à cette fenêtre.

— Vous pensez que dans ces conditions il aurait attendu ?

— A moins d'être fou, on ne pénètre point par effraction dans une maison éclairée. Si quelqu'un a forcé cette fenêtre, c'est qu'il imaginait la maison vide.

Le sergent Pollock se gratta de nouveau la tête.

— Cela peut paraître drôle, mais enfin…

— Passons là-dessus. Continuez, sergent.

— Le capitaine perçoit du bruit en bas. Il descend voir ce qui se passe. Le cambrioleur l'entend, arrache cette sorte de bourrelet rempli de sable, se dissimule derrière la porte, et au moment où le capitaine entre dans la pièce, il l'assomme par-derrière.

— Cette explication semble plausible. Le capitaine a bien été frappé par-derrière, au moment où il regardait la fenêtre. Malgré tout, cette hypothèse ne me satisfait point.

— Ah !

— Non, je ne crois pas aux cambriolages à cinq heures de l'après-midi.

— Sans doute l'homme a-t-il jugé le moment opportun…

— Ce n'est pas une question d'opportunité. Il s'agit en l'occurrence d'un simulacre de cambriolage. Où se dirigerait d'abord un cambrioleur ? Au buffet, pour s'emparer de l'argenterie.

— C'est pourtant vrai.

— Et ce désordre… ces tiroirs enlevés et leur contenu jeté pêle-mêle ? Là-dessous, il y a du louche.

— Du louche ?

— Sergent, examinez cette fenêtre. Elle n'a point été forcée… on a simplement éraflé le bois à l'extérieur pour feindre l'effraction.

Pollock étudia minutieusement le mécanisme de la fenêtre et poussa un juron de dépit.

— Vous avez raison, inspecteur, prononça-t-il d'une voix déférente. Qui aurait songé à pareille supercherie ?

— Quelqu'un qui voulait nous jeter de la poudre aux yeux : mais il n'y a pas réussi.

Le sergent Pollock lui fut reconnaissant de ce « nous ». C'est par de semblables délicatesses que l'inspecteur Narracott se faisait aimer de ses subordonnés.

— Selon vous, le criminel connaissait les lieux ?

— Parfaitement, dit l'inspecteur. La seule chose bizarre, c'est que le meurtrier a tout de même dû entrer par la fenêtre. D'après le rapport de Graves, le parquet de cette pièce portait des traces de chaussures ; du reste, on voit encore les endroits humides là où la

neige a fondu. Le constable a remarqué ces empreintes dès son entrée ici et il affirme qu'elles n'existaient point dans le vestibule quand lui et le docteur Warren y ont passé. En ce cas, il semblerait que Trevelyan lui-même fit entrer l'assassin par la fenêtre. Ce devait donc être quelqu'un de sa connaissance. Vous qui êtes du pays, sergent, vous pourriez peut-être me dire si le capitaine Trevelyan avait des ennemis ?

— Pas que je sache, inspecteur. Certes, il était un peu près de ses sous et avait la tête près du bonnet… Il ne fallait pas lui manquer.

— Pas d'ennemis, répéta pensivement Narracott.

— Du moins, pas dans le pays.

— C'est vrai… nous ignorons quelles rancunes il avait pu susciter durant sa carrière d'officier de marine. D'après mon expérience, un homme qui se fait des ennemis dans une localité s'en fera dans une autre ; toutefois, gardons-nous de généraliser. Arrivons au second mobile, le plus fréquent dans les affaires criminelles : l'appât du gain. Le capitaine Trevelyan était un homme riche, n'est-ce pas ?

— Oui, très à son aise, mais pingre. Il déliait difficilement les cordons de sa bourse quand on se présentait pour une collecte.

— Ah !

— Sans cette maudite neige, nous aurions eu au moins les empreintes des chaussures de l'assassin pour faciliter nos recherches, observa le sergent Pollock.

— Personne d'autre n'habitait dans la maison ?

— Non. Durant ces cinq dernières années, le capitaine a conservé le même serviteur – un retraité de la Marine. A Sittaford, une femme venait tous les jours faire le ménage, et l'ancien marin, Evans, s'occupait de la cuisine et servait son maître. Voilà un mois environ, le domestique s'est marié, ce qui a fort contrarié le capitaine ; je crois même que c'est une des raisons qui l'ont décidé à louer sa grande villa. Il ne voulait avoir aucune femme à demeure chez lui. Et comme Evans habite à un jet de pierre d'ici, dans Fore Street, il assurait chaque jour le service du capitaine. Il est là, dans la pièce à côté. Désirez-vous le voir ? Il affirme qu'il a quitté la maison hier à deux heures et demie, son maître n'ayant plus besoin de lui.

— Je l'interrogerai, sergent. Il peut nous fournir des renseignements utiles.

Le sergent Pollock regarda son supérieur avec étonnement. Il trouvait bizarre l'intonation de sa voix.

— Vous… croyez ?… commença-t-il.

— Je crois que cette affaire est plus compliquée qu'elle ne le paraît.

— Comment cela, inspecteur ?

Mais là-dessus Narracott refusa de s'expliquer.

— Vous dites que cet homme est ici ?

— Oui. Il attend dans la salle à manger.

— Bien. Quel genre d'individu ?

Le sergent Pollock s'entendait mieux à énoncer les faits qu'à décrire un homme.

— C'est un retraité de la Marine. Un client peu commode dans la dispute, vous pouvez m'en croire.

— Boit-il ?

— Pas plus que de raison.

— Et sa femme ? Le capitaine ne se serait pas montré un peu entreprenant…

— Pour ça, non ! Le capitaine Trevelyan n'était pas un homme à courir les cotillons. Il avait même la réputation de détester les femmes !

— Et Evans était dévoué à son maître ?

— C'est l'avis de tout le monde et s'il n'avait pas été un bon serviteur, on l'aurait su. Exhampton n'est pas tellement grand.

— Bien, dit l'inspecteur Narracott, nous n'avons plus rien à faire ici. Je vais interroger Evans et jeter un coup d'œil au reste de la maison. Ensuite nous rejoindrons le major Burnaby à l'hôtel des *Trois Couronnes*. Sa remarque au sujet de l'heure du meurtre me paraît pour le moins étrange. Cinq heures vingt-cinq… Comment peut-il savoir exactement l'heure à laquelle son ami a été assassiné ? Il nous cache sûrement quelque chose.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte.

— Je ne comprends rien à cette mise en scène, observa le sergent Pollock, laissant son regard errer sur le sol jonché de papiers.

— Ce n'est pas cela qui m'intrigue, sergent, c'est la fenêtre.

— La fenêtre ?

— Oui. Pourquoi le meurtrier est-il entré par la fenêtre ? Si c'est un homme connu de Trevelyan et que le capitaine aurait reçu sans hésitation, pourquoi n'a-t-il pas frappé à la porte d'entrée ? Pour venir de la route jusqu'à cette fenêtre par une nuit comme celle-là, avec de la neige épaisse autour de la villa, il devait avoir une raison.

— Sans doute cet homme ne voulait-il pas qu'on le vît entrer, suggéra Pollock.

— Il n'y avait pas grand monde sur la route hier après-midi. Tous ceux qui n'étaient point obligés de sortir se calfeutraient au coin du feu. Il existe un autre mobile… que nous découvrirons peut-être au moment voulu.

# Chapitre V
# EVANS

A l’entrée des deux policiers dans la salle à manger, Evans se leva respectueusement. Court et trapu, il avait les bras très longs et, par habitude, fermait à demi les poings. Il était rasé de près et ses petits yeux ressemblaient à ceux d’un goret ; cependant toute sa personne dégageait, un air de bonhomie et d’intelligence qui rachetait son physique de bouledogue.

Mentalement, l’inspecteur Narracott résuma ses impressions : « Intelligent, rusé, pratique. Paraît ennuyé. » Puis il procéda à l’interrogatoire.

— Vous vous nommez Evans, n’est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Vos prénoms ?

— Robert, Henry.

— Bon. Que savez-vous de cette affaire ?

— Rien, monsieur. Je n’en reviens pas. Le capitaine assommé chez lui !

— Quand avez-vous vu votre maître pour la dernière fois ?

— Il devait être deux heures quand je l’ai quitté, hier. J’avais débarrassé la table après le déjeuner et mis le couvert ici pour le soir, comme vous voyez. Le capitaine m’a dit qu’il n’avait pas besoin de moi pour le reste de la journée.

— Comment procédez-vous d’ordinaire ?

— En général, je rentre vers sept heures et je reste jusqu’à deux heures. Pas toujours… quelquefois le capitaine me dit que ce n’est pas la peine de revenir.

— De sorte que vous n’avez pas été surpris lorsqu’il vous a prié de vous retirer pour le reste de la journée ?

— Non, monsieur. Je ne suis pas revenu la veille non plus… à cause du mauvais temps. Le capitaine était un maître très bon, pourvu qu’on ne renâclât pas à la besogne. Je connaissais bien son caractère.

— Que vous a-t-il dit exactement ?

— Il a regardé par la fenêtre : « Burnaby ne se dérangera certainement pas aujourd’hui. On doit être bloqué par la neige, à Sittaford. Depuis mon enfance, je ne me souviens pas d’un hiver semblable. »

« Il faisait allusion à son ami, le major Burnaby, qui habite à Sittaford. Chaque vendredi il venait voir le capitaine et ils jouaient ensemble aux échecs et aux acrostiches. Le mardi, le capitaine allait

chez le major Burnaby. Les deux hommes ne manquaient jamais à ces visites. « Vous pouvez disposer, Evans, ajouta le capitaine, inutile de revenir avant demain matin. »

— Il n'a pas dit qu'il attendait quelqu'un d'autre que le major Burnaby ?

— Non, il ne m'en a pas parlé.

— Ne l'avez-vous pas trouvé bizarre… pas comme d'habitude ?

— Je n'ai rien remarqué, monsieur.

— Ah ! Il paraît, Evans, que vous vous êtes marié tout récemment ?

— Oui, monsieur, voilà deux mois… avec la fille de Mrs. Belling, la propriétaire des *Trois Couronnes*.

— Et le capitaine Trevelyan n'approuvait guère votre mariage ?

— Il s'est même fâché. Rébecca est pourtant gentille, et elle cuisine à la perfection. J'avais espéré qu'elle pourrait entrer avec moi au service du capitaine. Il ne voulut rien entendre, sous prétexte qu'il ne supportait pas de voir une femme dans sa maison. Les choses en étaient là lorsque cette dame venue d'Afrique demanda à louer le castel de Sittaford pour l'hiver. Depuis que le capitaine s'est installé dans ce pavillon, j'y viens tous les jours et je conservais l'espoir qu'il changerait d'avis et nous prendrait à son service, moi et Rébecca, lorsqu'il retournerait à Sittaford. Il ne se serait même pas aperçu de la présence de ma femme dans la maison. Elle serait restée dans la cuisine et aurait fait en sorte de ne jamais le rencontrer dans l'escalier.

— Savez-vous si le capitaine avait une raison particulière pour détester les femmes ?

— Je ne crois pas, monsieur. J'attribue cet état d'esprit à la timidité. Sans doute a-t-il eu affaire à quelque chipie dans sa jeunesse.

— Le capitaine n'était pas marié ?

— Non, monsieur.

— A-t-il de la famille ?

— Oui, une sœur qui habite à Exeter, et il me semble bien l'avoir entendu parler d'un ou plusieurs neveux.

— Aucun d'eux ne venait le voir ?

— Non, monsieur. J'ai idée qu'il était brouillé avec sa sœur d'Exeter.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Mrs. Gardner, si je me souviens bien.

— Connaissez-vous son adresse ?

— Non, monsieur.

— Peut-être trouverons-nous ces renseignements dans les papiers du capitaine. Dites-moi, Evans, qu'avez-vous fait hier à partir de quatre heures ?

— Je suis resté chez moi, monsieur.

— Où habitez-vous ?

— Au coin de la rue, monsieur, 85, Fore Street.

— Vous n'êtes pas sorti du tout ?

— Non, monsieur. Du reste, il neigeait très fort.

— Oui, je sais. Y a-t-il quelqu'un pour appuyer votre déposition ?

— Pardon, monsieur ?

— Y a-t-il quelqu'un qui puisse affirmer que vous n'avez pas bougé de la soirée ?

— Ma femme, monsieur.

— Vous étiez seuls tous deux chez vous ?

— Oui, monsieur.

— Bon, c'est tout ce que je désire savoir pour le moment, Evans.

L'ancien marin parut hésiter et se dandina d'un pied sur l'autre.

— Ne puis-je vous être utile… à remettre un peu d'ordre ?

— Non… tout doit rester en cet état.

— Bien, monsieur.

— Ne partez pas avant que j'aie fait le tour de la maison. Je pourrais avoir encore certaines questions à vous poser.

— Entendu, monsieur.

L'inspecteur promena son regard autour de la salle à manger, où venait d'avoir lieu l'interrogatoire d'Evans. Sur la table, le couvert était mis pour le repas du soir. De la langue froide, des cornichons, du fromage, des biscuits et, sur un petit réchaud à gaz près de la cheminée, une casserole contenant du potage. Sur le buffet on voyait un cabaret à liqueurs, un siphon d'eau de Seltz et deux bouteilles de bière. On remarquait également de nombreuses coupes et trois romans tout neufs.

L'inspecteur Narracott examina une ou deux des coupes et lu les inscriptions gravées sur le métal.

— Le capitaine était un fameux sportsman, à ce que je vois, observa-t-il.

— Pour sûr, monsieur, un vrai athlète ! L'inspecteur lu ensuite les titres des romans :

*L'amour décide, Les joyeux Lurons de Lincoln* et *Prisonniers d'amour.*

— Hum ! Le goût littéraire du capitaine me paraît plutôt douteux.

— Oh ! monsieur, dit Evans en riant, ces livres ne sont pas destinés à être lus. Ce sont des prix gagnés par mon maître à un concours de journal. Le capitaine envoya dix réponses sous dix noms différents, y compris le mien, parce que, croyait-il, 85, Fore Street était une bonne adresse pour obtenir un prix. Plus le nom et l'adresse paraissaient communs, plus on avait des chances de décrocher la timbale, suivant son opinion. En effet, j'ai gagné… mais pas les deux mille livres sterling, seulement ces trois bouquins… des romans qu'on n'achèterait certainement pas dans une bonne librairie.

Narracott sourit, puis ayant de nouveau prié Evans de demeurer, il continua son inspection. Un grand placard occupait un coin de la pièce. Il l'ouvrit et tout un fatras d'objets hétéroclites mal emballés s'offrit à sa vue : deux paires de skis, deux avirons, dix à douze défenses d'hippopotames, des cannes à pêche, des hameçons, des cannes de golf, une raquette de tennis, un pied d'éléphant empaillé et une peau de tigre. Preuve évidente qu'avant de louer sa demeure de Sittaford meublée, le capitaine peu confiant en la discrétion féminine, avait enlevé ses possessions les plus précieuses.

— Drôle d'idée d'emporter tout ce bric-à-brac, dit l'inspecteur. Il n'avait loué sa propriété que pour quelques mois, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur.

— Il aurait pu tout aussi bien enfermer ces objets à Sittaford ?

Pour la seconde fois au cours de l'entrevue, Evans fit la grimace.

— C'eût été bien plus simple. Non pas qu'il existe de nombreux placards à Sittaford. L'architecte et le capitaine en ont tracé les plans et seule une femme peut apprécier L'utilité des placards. Toujours est-il que nous avons eu du mal à transporter tout ce bazar jusqu'ici. Mais le capitaine craignait qu'on y tombât. « Mettez-les sous clef, disait-il, cela n'empêchera pas une femme de les dénicher. Le plus sûr est de les emporter avec nous. » Que voulez-vous, le capitaine tenait à ces objets comme à la prunelle de ses yeux.

Evans s'arrêta, à bout de souffle.

L'inspecteur Narracott hocha la tête d'un air pensif. Le moment lui parut favorable d'aborder un autre sujet qu'il désirait éclaircir.

— Mrs. Willett et le capitaine se connaissaient de longue date, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, monsieur, elle lui était tout à fait étrangère.

— En êtes-vous sûr ?

— Hum… le capitaine ne me l'a pas dit… mais j'en suis presque certain.

— Je vous pose la question, parce que c'est une drôle de saison pour louer. D'autre part, si Mrs. Willett avait connu le capitaine Trevelyan, il aurait pu lui en faire la proposition par lettre.

— C'est l'agence Williamson qui a annoncé par lettre au capitaine qu'une dame avait offert de louer son pavillon.

L'inspecteur Narracott fronça le sourcil. Cette location de Sittaford en plein hiver lui paraissait de plus en plus anormale.

— Le capitaine et Mrs. Willett se sont vus, je suppose ?

— Oui. Elle vint au castel et il le lui fit visiter.

— Et… (L'inspecteur fit une pause) semblaient-ils bien s'entendre ? Etaient-ils aimables l'un envers l'autre ?

— La dame se montrait on ne peut plus affable. Elle admirait la maison, s'intéressait au plan et à l'aménagement intérieur.

— Et le capitaine ?

Un large sourire s'épanouit sur le visage d'Evans.

— Ce genre de femme mielleuse n'était pas fait pour le dérider. Il se montra poli, rien de plus, et repoussa toutes ses invitations.

— Elle l'invitait donc ?

— Oui, elle le priait d'entrer sans façon… en passant.

— Elle tenait tant que cela à voir le capitaine ? Narracott se demandait pourquoi Mrs. Willett avait loué le castel. Etait-ce une façon d'entrer en relation avec le capitaine ? Sans doute ne s'était-elle pas imaginé que le capitaine irait habiter Exhampton. Elle avait pensé qu'il se retirerait dans un de ses petits pavillons… qu'il partagerait peut-être le bungalow du major Burnaby. La réponse d'Evans ne lui apprit rien.

— C'est une femme très hospitalière. Pas de jour où il n'y ait des invités à sa table.

Narracott envisagea une entrevue très prochaine avec Mrs. Willett. Sa brusque arrivée dans le pays méritait d'être étudiée de près.

— Pollock, allons voir là-haut.

Laissant Evans dans la salle à manger, ils montèrent à l'étage.

— Comment le trouvez-vous, inspecteur ? demanda tout bas le sergent, indiquant d'un coup de tête la salle à manger à présent fermée.

— Il paraît honnête… mais sait-on jamais ? En tout cas, il n'est point sot.

— Non, je le crois même assez intelligent.

— Sa déposition est claire et me semble empreinte de franchise. Toutefois, on ne peut jurer de rien, sergent.

Sur cette observation prudente, l'inspecteur procéda à l'examen des pièces du premier étage : trois chambres à coucher et une salle de bains.

Deux des chambres étaient vides et, de toute évidence, on n'y était pas entré depuis des semaines. La troisième, celle du capitaine Trevelyan, offrait un ordre parfait. L'inspecteur en fit le tour, ouvrant armoires et tiroirs. Tout était rangé avec minutie. C'était la chambre d'un homme méticuleux et soigné. Narracott termina son inspection par la salle de bains. Ici, tout était également propre et rangé. Il donna un dernier coup d'œil au lit ; la couverture était repliée et le pyjama posé sur l'édredon.

— Rien à signaler ici, dit-il.

— Non, tout semble en ordre.

— Pollock, vous jetterez un coup d'œil sur les papiers qui sont dans le bureau du studio. Evans peut s'en aller. Si j'ai besoin de lui, j'irai le retrouver chez lui.

— Bien, inspecteur.

— On peut enlever le corps. En passant, je verrai Warren. Il habite tout près, ce me semble ?

— Oui.

— De ce côté-ci des *Trois Couronnes* ?

— Non, de l'autre.

— Bien. Je me rendrai d'abord à l'hôtel. Continuez votre travail, sergent.

Pollock entra dans la salle à manger pour congédier Evans. L'inspecteur, sortant d'un pas rapide, se rendit à l'hôtel des *Trois Couronnes*.

# Chapitre VI

# AUX « TROIS COURONNES »

Avant son entrevue avec le major Burnaby, l'inspecteur dut subir le bavardage de Mrs. Belling, propriétaire de l'auberge des *Trois Couronnes*. Cette grosse femme accorte avait une telle jactance qu'elle vous obligeait à l'écouter jusqu'à ce que tarît le flot de son bavardage.

— Ah ! monsieur, nous étions loin de penser qu'un tel malheur s'abattrait sur ce pauvre Mr. Trevelyan, termina-t-elle. Ces maudits vagabonds ! Je ne puis supporter leur engeance ! Les vagabonds se méfient des chiens et le capitaine n'en avait même pas un pour le protéger. Bonté divine ! On ignore ce qui se passe même à vingt mètres de chez soi !

— Le major est-il visible ?

— Oui, monsieur Narracott, répondit-elle. Il déjeune en ce moment. Vous le verrez dans la salle à manger. Le malheureux ! Quelle nuit il a dû passer, sans pyjama ! Et moi, une veuve, je ne pouvais lui en procurer un, n'est-ce pas ? La mort de son ami l'a rendu un peu drôle. Tous deux étaient si aimables, mais le capitaine se montrait par trop avare. Je me disais toujours qu'il était dangereux de vivre à Sittaford, à des kilomètres de partout, et dire que le capitaine est venu se faire assassiner à Exhampton même. La fatalité frappe au moment où on s'y attend le moins.

— En effet, madame Belling. Qui logiez-vous, hier ? Des étrangers au pays ?

— Attendez. Il y avait Mr. Moresby et Mr. Jones, deux voyageurs de commerce, et un jeune Londonien. C'est tout. Vous comprenez, ici c'est calme à cette époque de l'année… Oh ! j'oubliais le jeune homme arrivé par le dernier train ; il dort encore.

— Par le dernier train ?… Le train de dix heures ?… Inutile de le déranger. Mais l'autre client, celui qui vient de Londres ? Le connaissez-vous ?

— Je l'ai vu hier pour la première fois. Oh ! celui-là n'est pas un commis voyageur… on le devine à ses manières. Son nom m'échappe. Vous le trouverez sur le registre. Ce matin, il a pris le premier train pour Exeter, à six heures dix. Je me demande ce qu'il est venu faire ici, ce monsieur !

— Il ne vous a pas déclaré sa profession ?

— Non.

— Est-il sorti ?

— Oui. Arrivé ici à l'heure du déjeuner, il est sorti vers quatre

heures et demie et il est rentré vers six heures vingt.

— Où est-il allé pendant ce temps-là ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Sans doute a-t-il voulu faire une petite promenade. C'était avant la chute de neige, mais le temps n'était guère choisi pour se balader.

— Vous dites qu'il est sorti à quatre heures et demie et rentré à six heures vingt ! Cela me paraît bizarre. Il n'a pas parlé du capitaine Trevelyan ?

Mrs. Belling secoua énergiquement la tête.

— Non, monsieur Narracott. D'abord, il n'a pas desserré les dents. Il se tenait à l'écart… un jeune homme élégant et distingué, mais à la mine inquiète.

L'inspecteur prit le registre de l'hôtelière :

— James Pearson, Londres. Voilà qui ne nous apprend pas grand-chose. Il nous faudra faire une petite enquête sur ce James Pearson.

Puis il se rendit dans la salle à manger. Le major Burnaby s'y trouvait seul. Il buvait un café noir, le journal le Times déployé devant lui.

— Pardon, monsieur, vous êtes bien le major Burnaby ?

— Oui, monsieur.

— Je suis l'inspecteur Narracott, d'Exeter.

— Bonjour, inspecteur. L'affaire avance-t-elle ?

— Oui, je crois pouvoir l'affirmer sans crainte.

— Tant mieux, dit le major d'un ton sec et d'un air plutôt incrédule.

— Peut-être pourriez-vous me renseigner sur un ou deux points, major Burnaby ?

— Je ferai en tout cas de mon mieux.

— A votre connaissance, le capitaine Trevelyan avait-il des ennemis ?

— Pas un ennemi au monde.

— Evans, le domestique… le considérez-vous comme un garçon honnête ?

— Certes, et Trevelyan avait confiance en lui.

— N'y eut-il point de malentendu entre les deux hommes au sujet du mariage d'Evans ?

— Aucun. Trevelyan redoutait simplement que ses manies de vieux garçon ne fussent troublées.

— A propos, le capitaine n'a jamais été marié, n'est-ce pas ? Pourriez-vous me dire s'il laisse un testament ou s'il est mort intestat, qui hérite de sa fortune ?

— Trevelyan a rédigé ses dernières volontés, se hâta de répondre le major.

— Ah !… vous le savez.

— Cela va de soi, puisqu'il m'a nommé son exécuteur testamentaire.

— Qui est l'héritier ?

— Je ne saurais préciser.

— Possédait-il beaucoup de biens ?

— Trevelyan était plus riche qu'on ne le supposait dans le pays.

— A-t-il de la famille ?

— Oui, une sœur et, je crois, des neveux et des nièces. Il ne les voyait pas souvent, mais il n'y avait pas de querelles entre eux.

— Où est déposé le testament ?

— A l'étude de Messires. Walter et Kirkwood, notaires à Exhampton.

— Major Burnaby, puisque vous êtes l'exécuteur testamentaire, peut-être consentirez-vous à m'accompagner chez ces hommes de loi ? J'aimerais connaître le plus tôt possible le contenu de ce document.

Burnaby releva la tête vivement.

— Que se passe-t-il ? Le testament y serait pour quelque chose ?

L'inspecteur Narracott ne montrait pas si vite ses cartes.

— L'affaire n'est pas aussi claire que nous serions tentés de le croire. Je voudrais vous poser une autre question. Major Burnaby, il paraît que vous avez demandé au docteur Warren si le décès du capitaine était survenu à cinq heures vingt-cinq ?

— Et après ? fit brusquement le major Burnaby.

— Quelle raison aviez-vous pour en fixer l'heure avec tant de précision ?

— Comment ?

— Vous aviez une idée quelconque derrière la tête en choisissant cette heure plutôt qu'une autre.

— J'aurais tout aussi bien pu dire six heures moins vingt-cinq, ou quatre heures et demie.

— Evidemment, dit l'inspecteur, conciliant. Mieux valait ne point contrarier le major en cet instant, mais Narracott se promettait de bien avancer son enquête avant la fin de la journée.

— La location du castel de Sittaford ne laisse pas de m'intriguer, major.

— Moi aussi, si vous voulez savoir mon avis.

— Ah !

— Et c'est l'opinion de tout le monde.

— A Sittaford ?

— A Sittaford et Exhampton. Cette femme doit être folle.

— Des goûts et des couleurs…

— Drôle de goût pour une femme de ce genre.

— Vous la connaissez donc ?

— Oui, je me trouvais chez elle au moment de…

— De quoi ? demanda Narracott devant la brusque interruption du major.

— Rien.

L'inspecteur Narracott le dévisagea longuement. La confusion et l'embarras du major ne lui échappèrent pas. Burnaby avait été sur le point de dire quelque chose et l'inspecteur aurait bien voulu savoir au juste quoi.

« Tout vient en son temps, songea Narracott. Patience ! »

D'un air innocent, il dit tout haut :

— Vous vous trouviez donc au castel de Sittaford. Depuis combien de temps cette dame habite-t-elle la maison du capitaine ?

— Depuis environ deux mois.

Le major, désireux de faire oublier ses paroles imprudentes, se montra plus loquace que d'habitude.

— Cette dame habite avec sa fille, n'est-ce pas ? demanda l'inspecteur.

— Oui, elle est veuve.

— Donne-t-elle la raison du choix de cette résidence ?

Le major se frotta le nez.

— Elle parle beaucoup… et ne tarit pas sur la beauté de la nature… l'amour de la solitude… et tout le reste. Cependant…

Il s'arrêta pour chercher ses mots ; l'inspecteur vint à son aide :

— Sa retraite à Sittaford ne vous semble pas naturelle ?

— En effet. Pour une femme riche qui s'habille à la dernière mode et qui a une jolie fille, le Ritz ou le Claridge seraient mieux indiqués.

— Elles ne vivent pas isolées, n'est-ce pas ? Elles n'ont pas l'air de… se cacher ?

— Oh ! pas du tout, à mon sens. Dans un village comme Sittaford, on ne peut prétexter d'autres visites pour refuser une invitation ; alors ça devient parfois gênant.

— Sans doute est-ce l'influence de leur séjour aux colonies ?

— Je le suppose.

— Croyez-vous qu'elles connaissaient déjà le capitaine Trevelyan ?

— Elles ne le connaissaient point du tout.

— Vous me paraissez très affirmatif.

— Joe m'en aurait parlé au moment où elles sont venues à Sittaford.

— Leur but était peut-être de lier connaissance avec le capitaine ?

Nouveau point de vue dont le major soupesa l'idée pendant quelques minutes.

— Ma foi, je n'y avais pas encore songé. Elles se sont jetées à sa tête, mais avec Joe, rien à faire. Après tout, peut-être est-ce leur façon

habituelle. Elles sont familières et accueillantes comme en général, tous les coloniaux, observa l'officier insulaire.

— Je comprends. Le capitaine Trevelyan a fait construire lui-même le castel de Sittaford ?

— Oui.

— Et personne d'autre n'y a habité ? Je veux dire qu'il n'avait pas encore été loué ?

— Jamais.

— Ce ne serait donc pas la maison en elle-même qui les attirait. Quelle énigme ! Je parierais dix contre un que cela n'a rien à voir avec le crime ; c'est tout de même une coïncidence frappante. A qui appartient la villa louée par le capitaine ?

— « Hazelmoor » appartient à Miss Larpent. Une personne d'un certain âge qui passe l'hiver dans une pension de famille à Cheltenham. D'ordinaire, elle ferme sa maison, mais elle la loue quand l'occasion s'en présente, fait plutôt rare.

Décidément, cette entrevue avec le major Burnaby n'apprit rien de nouveau à l'inspecteur Narracott, qui hocha la tête d'un air découragé. Il demanda enfin :

— La location a été conclue par l'agence Williamson, n'est-ce pas ?

— Oui.

— A Exhampton ?

— Parfaitement. Le bureau est situé à deux pas du notaire.

— En ce cas, major, si cela ne vous dérange point, nous pourrions aller les voir en passant ?

— Si vous le désirez, inspecteur. Du reste, nous ne trouverons guère Mr. Walter à son bureau ayant dix heures.

— Voulez-vous que nous nous rendions tout de suite à l'agence ?

Le major, qui avait terminé son petit déjeuner depuis un moment, se leva et suivit le policier.

# Chapitre VII
# LE TESTAMENT

Dans le bureau de l'agence Williamson, un jeune homme à la mine éveillée se leva pour recevoir les deux visiteurs.

— Bonjour, major Burnaby.

— Bonjour.

— Quel crime horrible, n'est-ce pas ? s'exclama le jeune homme, disposé à bavarder. Il y a des années que pareille affaire ne s'était pas produite à Exhampton…

Le major arrêta le flot de ses paroles.

— Je vous présente l'inspecteur Narracott.

— Enchanté…

— Vous pourriez peut-être me fournir certains renseignements, lui dit l'inspecteur. C'est vous qui vous êtes occupé de la location du castel de Sittaford ?

— Pour le compte de Mrs. Willett. Qui.

— Veuillez me donner des détails sur cette transaction. La dame s'est-elle présentée chez vous ou bien la location est-elle traitée par correspondance ?

— Par correspondance. Cette personne, m'a écrit… attendez… (Il ouvrit un tiroir et prit un dossier.)… de l'hôtel Carlton, à Londres.

— Mentionnait-elle particulièrement le castel de Sittaford dans sa lettre ?

— Non. Elle désirait passer l'hiver dans le pays de Dartenson et demandait une maison avec au moins huit chambres à coucher. Près d'une gare ou d'une ville, cette question importait peu.

— Le castel de Sittaford était mis en location dans votre agence ?

— Non, mais c'était la seule maison des environs qui réunissait les conditions spécifiées par notre cliente. Cette dame nous prévenait qu'elle consentirait à payer jusqu'à douze guinées de loyer. Dans ces conditions, je crus bien faire de m'adresser au capitaine Trevelyan. Il me répondit affirmativement et l'affaire fut réglée.

— Sans que Mrs. Willett eût visité le castel ?

— Non. Elle accepta par lettre et signa le bail. Un beau jour, elle débarqua ici, se fit conduire en automobile à Sittaford, s'entendit avec le capitaine au sujet du linge et de l'argenterie, et visita la propriété.

— Elle se montra satisfaite ?

— De retour dans ce bureau, elle se déclara enchantée du castel de Sittaford.

— Quelle a été votre impression ? lui demanda l'inspecteur en le

scrutant du regard.

— Dans notre métier, on apprend à ne s'étonner de rien.

Sur cette réponse philosophique du jeune homme, l'inspecteur quitta l'agence avec le major Burnaby, et tous deux entrèrent dans la maison voisine où s'abritait l'étude de Messrs. Walter et Kirkwood. On lui annonça que Mr. Kirkwood venait d'arriver et on le fit entrer dans son bureau.

Mr. Kirkwood était un homme d'âge mûr, à l'expression bénigne. Natif d'Exhampton, il avait succédé à son grand-père et à son père dans l'étude.

Il se leva, prit sa figure d'enterrement, et donna une poignée de main au major.

— Bonjour, major Burnaby. Voilà une bien triste histoire. Ce pauvre Trevelyan !

Il regarda Narracott d'un air interrogateur et le major Burnaby lui expliqua en quelques mots la présence de l'inspecteur.

— Ah ! vous êtes chargé de l'enquête ?

— Oui, monsieur Kirkwood, et je viens vous demander certains éclaircissements.

— Trop heureux si je puis vous rendre service, répondit le notaire.

— Il s'agit du testament du capitaine Trevelyan. Ce document a été déposé, paraît-il, entre vos mains.

— C'est exact.

— Y a-t-il longtemps ?

— Cinq ou six ans. Je ne saurais préciser.

— Ah ! Monsieur Kirkwood, je désirerais connaître le plus tôt possible la teneur de cet acte. Il peut représenter à nos yeux une précieuse valeur.

— Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru. Enfin, vous devez le savoir mieux que personne.

Il jeta un coup d'œil vers le major.

— Le major Burnaby et moi sommes exécuteurs testamentaires du capitaine Trevelyan, S'il n'y voit aucun inconvénient…

— Aucun.

— Rien n'empêche d'accéder à votre requête, inspecteur.

Décrochant le récepteur de l'appareil téléphonique posé sur son bureau, il prononça quelques mots et, deux minutes après, un clerc apportait une enveloppe scellée qu'il remit à son patron. Lorsque l'employé fut sorti, Mr. Kirkwood ouvrit l'enveloppe à l'aide d'un coupe-papier et en retira un document important d'aspect, s'éclaircit la gorge et commença la lecture :

*Moi, Joseph-Arthur Trevelyan, demeurant au castel de Sittaford, à Sittaford, dans le comté du Devon, en date du 13 août 1926, je déclare que ceci est ma dernière volonté :*

*1° Je nomme John Edwards Burnaby, habitant « Les Cottages », à Sittaford, et Frédéric Kirkwood, notaire à Exhampton, mes exécuteurs testamentaires ;*

*2° Je lègue à Robert Henry Evans, mon fidèle serviteur, la somme de cent livres (100) livre de droits de succession, si, au jour de ma mort, il est à mon service et n'a pas reçu ou donné congé ;*

*3° Je lègue à Mr. John Edward Burnaby, en témoignage de profonde amitié, tous mes trophées de sport, y compris ma collection de têtes et de peaux de fauves ainsi que mes coupes et autres prix ;*

*4° Je lègue tous mes biens immeubles dont il n'aura pas été disposé autrement dans cet acte à mes exécuteurs testamentaires, pour qu'ils les réalisent ;*

*5° Du produit de cette vente, mes exécuteurs acquitteront les frais de mes obsèques, les droits de ma succession et les dettes que je puis avoir contractées, et ils distribueront les legs spécifiés dans le présent acte ;*

*6° Mes exécuteurs testamentaires diviseront le reste des espèces en quatre parts ;*

*7° Une part ira à ma sœur Jennifer Gardner.*

*Les trois autres parts seront destinées aux trois enfants de ma défunte sœur, Mary Pearson.*

*Moi, Joseph-Arthur Trevelyan, déclare ce testament être ma dernière volonté.*

*Signature du testateur, en présence de deux témoins qui ont également signé.*

Mr. Kirkwood tendit le document à l'inspecteur.

— Deux de mes employés étaient présents lors de la signature de l'acte.

L'inspecteur parcourut le document des yeux.

— … *Ma défunte sœur Mary Pearson*. Monsieur Kirkwood, pourriez-vous me donner quelques renseignements sur cette Mrs. Pearson ?

— Elle est morte voilà une dizaine d'années et son mari, un agent de change, décéda avant elle. Autant que je sache, elle ne vint jamais ici voir le capitaine Trevelyan…

— Pearson… répéta l'inspecteur. Autre chose, ajouta-t-il : le testament ne mentionne pas le chiffre de la fortune du capitaine Trevelyan. A quelle somme l'estimez-vous ?

— Il m'est difficile de vous répondre, dit Mr. Kirkwood qui, à l'instar de tous les hommes de loi, aimait à compliquer les choses les

plus simples. Outre le castel de Sittaford, le capitaine possédait une propriété aux environs de Plymouth et la valeur de divers placements effectués par le testateur a subi bien des fluctuations.

— Je n'en désire connaître que le chiffre approximatif.

— Je ne voudrais pas trop m'avancer…

— Par exemple, vingt mille livres, serait-ce exagéré ?

— Vingt mille livres ! Mon cher monsieur, la fortune du capitaine équivaut au moins à quatre fois autant. Si vous disiez quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille livres, vous approcheriez davantage de la vérité.

— Je vous avais prévenu que Trevelyan était riche, dit Burnaby.

L'inspecteur Narracott se leva.

— Monsieur Kirkwood, je vous remercie infiniment de votre obligeance.

— Vous croyez que ces renseignements vous aideront à découvrir le criminel ? demanda Mr. Kirkwood.

Mais l'inspecteur Narracott n'était point d'humeur à satisfaire la curiosité du notaire.

— Dans une affaire comme celle-ci, il ne faut rien négliger. A propos, connaissez-vous l'adresse de cette Jennifer Gardner et de la famille Pearson ?

— Je ne sais rien du tout de la famille Pearson. Quant à Mrs. Gardner, voici son adresse : « Les Lauriers », route de Waldon, à Exeter.

L'inspecteur consigna ce détail sur son calepin.

— Voilà de la besogne en perspective. Savez-vous combien d'enfants a laissé Mrs. Pearson ?

— Trois, il me semble : deux filles et un garçon, ou bien deux garçons et une fille, je ne m'en souviens pas très bien.

L'inspecteur Narracott remit son carnet dans sa poche et prit congé de l'homme de loi.

Une fois dans la rue, il se tourna brusquement vers son compagnon et le regarda dans le blanc des yeux.

— A présent, à nous deux, monsieur ! Dites-moi la vérité au sujet de ces « cinq heures vingt-cinq ».

La figure du major Burnaby s'empourpra.

— Je vous ai déjà, répété…

— Cela ne me satisfait point. Vous me cachez la vérité. Major Burnaby, ce ne peut être sans raison que vous ayez mentionné cette heure au docteur Warren… et je crois deviner ce qu'il y a là-dessous.

— Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous ?

— Une certaine personne devait venir voir le capitaine Trevelyan à cette heure-là… et vous le saviez ?…

Le major demeura interdit.

— Je proteste, grogna-t-il. Je n'étais pas au courant.

— Pesez bien vos paroles, major Burnaby. Vous connaissez Mr. James Pearson ?

— James Pearson ? Qui est-ce ? Vous parlez d'un des neveux de Trevelyan ?

— Sans doute. Il avait un neveu du nom de James ?

— Je l'ignore. Je sais que Trevelyan avait des neveux, mais je ne connais point leurs noms.

— Le jeune homme en question a logé aux *Trois Couronnes* la nuit dernière. Vous l'avez peut-être reconnu ?

— Je n'ai reconnu personne. D'ailleurs, je n'ai jamais vu aucun des neveux de Trevelyan.

— Mais vous saviez que le capitaine attendait la visite d'un de ses neveux, hier après-midi ?

— Je vous affirme que non ! rugit le major. Des passants se retournèrent pour le regarder.

— Voyons, pourquoi refusez-vous de me croire, inspecteur ? J'étais loin de soupçonner que le capitaine attendait un de ses neveux ; ils auraient pu résider à Tombouctou, pour ce qu'ils m'intéressent !

L'inspecteur Narracott demeura tout surpris. Le ton véhément du major ne laissait point de doute sur sa sincérité.

— Alors, que signifient ces « cinq heures vingt-cinq » ?

— Mieux vaut que je vous raconte toute l'histoire.

Le major, embarrassé, toussota :

— Je ne crois pas à ces sornettes. Un homme de bon sens ne peut y ajouter foi !

De plus en plus gêné, il poursuivit :

— Vous savez ce que c'est, inspecteur ; qu'on le veuille ou non, pour faire plaisir aux femmes, on doit se prêter à ces jeux stupides.

— A quels jeux faites-vous allusion, major Burnaby ?

— Nous avons fait tourner une table.

— Ah !

Et le major, tout en protestant de son incrédulité à l'égard de ces phénomènes surnaturels, fit le récit de ce qui s'était passé la veille au castel de Sittaford, chez la locataire du capitaine Trevelyan, et répéta le message transmis par la table.

L'inspecteur demeurait interloqué.

— Alors, la table a épelé le nom de Trevelyan et vous a annoncé l'assassinat de votre ami ?

Burnaby s'épongea le front.

— Naturellement… Je n'en crus pas un mot. Comme c'était vendredi, je me décidai tout de même à partir pour Exhampton afin de voir si tout allait bien chez Trevelyan.

Le major avait beau se défendre de croire aux esprits, il fallait que

le message de l'au-delà l'eût tout de même bien impressionné pour qu'il entreprît de parcourir ces dix kilomètres dans la neige épaisse, avec la menace d'une nouvelle tempête. Ainsi pensait l'inspecteur Narracott, sans parvenir à s'expliquer cet étrange phénomène de façon satisfaisante. Il y avait donc quelque vérité dans ces histoires de tables tournantes ? En tout cas, c'était la première fois qu'il se trouvait placé devant un fait authentique.

Si cette révélation de la table expliquait l'attitude du major et son arrivée à Exhampton, toutefois elle n'avait aucune relation directe avec le crime, autant que pouvait en juger l'inspecteur Narracott qui, lui, avait affaire au monde physique et non au monde surnaturel.

Son métier consistait à dépister le coupable. Et pour y réussir, nul besoin de recourir au spiritisme.

# Chapitre VIII
# Mr. CHARLES ENDERBY

Un coup d'œil à sa montre apprit à l'inspecteur Narracott que, s'il se pressait, il pourrait attraper le train d'Exeter. Désireux de voir le plus tôt possible la sœur du capitaine Trevelyan et d'obtenir d'elle l'adresse des autres membres de la famille du défunt, il abrégea ses adieux au major Burnaby et courut à la gare.

Le major retourna aux *Trois Couronnes*. A peine eut-il posé le pied sur le seuil de l'auberge qu'un jeune homme aimable, à la tête luisante de cosmétique et à la figure, ronde comme celle d'un gamin l'aborda.

— Le major Burnaby ?

— Parfaitement.

— Du numéro 1, cottages de Sittaford ?

— Oui.

— Je suis envoyé par le *Daily Wire*, expliqua le jeune homme, et je…

Il n'en dit pas davantage. En vrai militaire de l'ancienne école, le major entra dans une violente colère et rugit :

— Pas un mot de plus ! Tonnerre ! Je vous connais, vous et vos comparses ! Nulle discrétion ! Aucune délicatesse ! Vous vous jetez sur un cadavre comme une bande de vautours, mais je vous préviens, jeune homme, vous n'obtiendrez de moi aucun renseignement pour votre sacré canard ! Si vous voulez des détails, adressez-vous à la police, et ayez au moins la pudeur de laisser en paix les amis de la victime.

Sans se déconcerter, le reporter dit au major, avec un sourire des plus aimables :

— Vous vous trompez, mon cher monsieur. Je ne suis pas du tout au courant de ce crime dont vous parlez.

Ce qui n'était pas l'exacte vérité. Nul, dans Exhampton, ne pouvait prétendre ignorer l'événement qui venait de bouleverser l'existence de la petite ville.

— Je viens de la part du *Daily Wire* vous remettre ce chèque de cinq mille livres et vous féliciter pour la seule solution exacte que nous ayons reçue au concours du journal.

Le major Burnaby demeura complètement abasourdi.

— J'espère que vous avez reçu hier matin notre lettre vous annonçant cette bonne nouvelle ?

— Une lettre ? Voyons, jeune homme, sachez que Sittaford est enseveli sous deux mètres de neige.

Voilà plusieurs jours que nous sommes privés de courrier.

— Vous avez tout de même appris votre succès par le *Daily Wire* de ce matin ?

— Non. Je n'ai pas encore lu le journal.

— Evidemment… Ce crime horrible vous a frappé. La victime était de vos amis, à ce qu'il paraît ?

— Oui, mon meilleur ami.

— Quelle triste fin ! dit le jeune reporter avec sympathie.

Ensuite, il retira de sa poche un papier mauve plié en quatre et le remit au major Burnaby en s'inclinant.

— Voici, monsieur, avec les félicitations du *Daily Wire.*

Mr. Burnaby prit le chèque et prononça la seule phrase qui convenait en la circonstance :

— Voulez-vous accepter un rafraîchissement, monsieur… euh…

— Enderby, Charles Enderby. Je suis arrivé ici hier soir avec l'intention de remettre en main propre le chèque au gagnant. Nous publierons ensuite une petite interview. Cela intéressera nos lecteurs. Tout le monde me dissuadait d'aller à Sittaford quand, par le plus heureux des hasards, j'apprends que vous êtes ici et que vous logez aux *Trois Couronnes*. Aucune difficulté en ce qui concerne votre identité. Dans ce pays, tous les gens se connaissent.

— Que prenez-vous ? demanda Burnaby.

— De la bière.

Le major commanda deux verres de bière.

— Tout le monde ne parle que de cet assassinat, observa Enderby. Un crime bien mystérieux, en tout cas.

Le major était bien embarrassé. Ses sentiments envers les journalistes demeuraient hostiles, mais un homme qui vient de vous remettre cinq mille livres mérite quelques égards. On ne peut l'envoyer au diable.

— N'avait-il pas d'ennemis ?

— Non, répondit le major.

— La police ne croit pourtant pas que le vol soit le mobile du crime.

— Comment le savez-vous ?

Mr. Enderby ne révéla point la source de ses informations.

— On m'a dit que vous aviez vous-même découvert le cadavre.

— Oui.

— Ce spectacle a dû vous effrayer ?

La conversation se poursuivit sur ce ton. Le major, bien que toujours décidé à ne point fournir de renseignements, ne put que répondre oui ou non aux questions adroitement posées par Enderby. Du reste, le jeune homme s'exprimait de façon si courtoise que bientôt le major éprouva pour lui de la sympathie et se laissa interroger sans

difficulté. Enfin, Mr. Enderby se leva et annonça qu'il se rendait au bureau de poste.

— Voulez-vous me donner décharge de ce chèque, monsieur ?

Le major s'assit à une table, signa un reçu et le tendit au jeune reporter du *Daily Wire*.

— Parfait ! dit celui-ci en le glissant dans sa poche.

— Retournez-vous à Londres aujourd'hui ? lui de manda le major Burnaby.

— Oh ! non. Je voudrais prendre quelques clichés de votre cottage de Sittaford, où l'on vous verrait donnant à manger aux porcs, ou soignant vos fleurs, ou vous livrant à un travail favori. Vous ne soupçonnez pas à quel point nos lecteurs raffolent de ces détails. Je voudrais aussi un petit mot de vous sur l'emploi que vous comptez faire de vos cinq mille livres. Quelque chose d'original. Nos lecteurs seraient désappointés si vous refusiez.

— D'accord, mais il est impossible d'aller à Sittaford par un temps pareil. La chute de neige a été exceptionnellement forte et nul véhicule ne se hasardera sur la route avant au moins trois jours, et il faudra trois autres jours avant que la couche de neige soit fondue.

— Quel dommage ! conclut le jeune homme. Il faudra donc que je me résigne à demeurer à Exhampton. On n'est du reste pas mal soigné aux *Trois Couronnes*. A tout à l'heure, monsieur !

Il sortit dans la grand-rue et se dirigea vers la poste, où il télégraphia que, favorisé par la chance, il se trouvait à même de fournir des informations de première main sur le meurtre d'Exhampton.

Après réflexion, il décida d'aller interviewer le serviteur du capitaine Trevelyan, dont le major lui avait appris le nom au cours de leur entretien. S'étant enquis de l'adresse d'Evans, il se rendit au 85, Fore Street. A présent, le serviteur du capitaine assassiné était devenu un personnage d'importance. Chacun s'empressait de montrer la maison où il habitait.

Enderby frappa à la porte. L'homme qui lui ouvrit possédait à tel point l'allure d'un ancien marin que le jeune homme l'identifia aisément.

— Monsieur Evans, n'est-ce pas ? Je viens de la part du major Burnaby.

— Oh !… (Evans hésita une seconde.) Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

Enderby accepta l'invitation. Une jeune brune, aux joues rouges et à l'air gaillard, allait et venait dans la pièce. Le reporter devina en elle la jeune Mrs. Evans.

— Votre maître a fini bien tristement ses jours, dit Enderby.

— Oui, c'est affreux !

— Qui, selon vous serait l'assassin ? demanda le journaliste.

— Sans doute un vulgaire cambrioleur.

— Ah ! non. On a rejeté cette hypothèse.

— Hein ?

— Oui. La police a tout de suite établi qu'il s'agissait d'un simulacre de cambriolage.

— De qui tenez-vous cela ?

En réalité, Enderby tenait ce renseignement de la servante des *Trois Couronnes*, dont la sœur était l'épouse du constable Graves, mais il répondit :

— De l'inspecteur de police. Il n'a pas été dupe de cette mise en scène.

— Alors, qui soupçonne-t-on ? interrogea Mrs. Evans en s'avançant, l'air terrifié.

— Voyons, Rébecca, ne t'énerve pas ainsi, lui dit son mari.

— La police est cruelle et stupide, déclara Mrs. Evans. Peu importe sur qui elle s'acharne, pourvu qu'elle arrête quelqu'un.

Elle lança un coup d'œil sur Enderby.

— Appartenez-vous à la police, monsieur ?

— Moi ? Oh ! non. Je suis journaliste, envoyé par le *Daily Wire* pour remettre au major Burnaby le prix de cinq mille livres qu'il a gagné à notre dernier concours.

— Pas possible ? s'écria Evans. Ces prix sont donc décernés de façon équitable ?

— Vous en doutiez ?

— Le monde est injuste, monsieur, dit Evans légèrement confus. J'avais toujours entendu dire qu'il se passait toutes sortes de tricheries dans ces concours. Le pauvre capitaine prétendait qu'un prix n'atteignait jamais la bonne destination. Aussi, de temps à autre, il se servait de mon adresse dans ses compétitions.

Enderby l'encouragea à parler et, avec une certaine naïveté, Evans raconta que le capitaine avait gagné trois romans. Le reporter entrevoyait de belles colonnes de son journal remplies des anecdotes fournies par le fidèle serviteur de la victime. Mais il se demandait ce qui rendait Mrs. Evans aussi agitée ; sans doute fallait-il imputer cette humeur de la jeune femme à l'ignorance soupçonneuse des gens de sa classe.

— Monsieur, supplia le mari, tâchez de mettre la main sur le lâche qui a tué mon maître. On dit que les journalistes peuvent beaucoup aider à la découverte des criminels.

— C'est un cambrioleur, déclara Mrs. Evans, pour sûr !

— Evidemment, appuya son mari. Personne à Exhampton, n'aurait songé à faire le moindre mal au capitaine.

Enderby se leva.

— Il faut que je vous quitte. Si vous le permettez, je reviendrai vous voir de temps à autre et nous reparlerons de tout cela. Si le capitaine a gagné trois romans au concours du *Daily Wire*, le journal doit se faire un devoir d'aider à la découverte de l'assassin.

Charles Enderby prit congé d'Evans et de sa femme et sortit.

« Je me demande qui a commis ce crime ? se murmura-t-il à lui-même. Je ne crois pas que ce soit Evans. Peut-être un cambrioleur, après tout ! Ce serait banal. Et pas une femme dans cette affaire. Quelle pitié ! Il faut, sans tarder, trouver quelque chose de sensationnel. Charles, mon garçon, tu as devant toi une occasion unique de te distinguer. Ne laisse point passer la chance ! Notre ami le major me racontera tout ce que je veux, pour peu que je lui témoigne le plus grand respect. Si je lui parlais de la guerre du Transvaal ? Ces vieux militaires adorent ressasser leurs exploits. Cette tactique finirait peut-être par l'amadouer. »

Mûrissant ces bonnes résolutions dans sa tête, Mr. Enderby retourna d'un pas lent à l'auberge des *Trois Couronnes*.

# Chapitre IX
# « LES LAURIERS »

Il faut environ une demi-heure pour se rendre, par chemin de fer, d’Exhampton à Exeter. A midi moins cinq, l’inspecteur Narracott sonnait à la porte d’entrée des « Lauriers ».

La maison, d’aspect lamentable, nécessitait un sérieux ravalement et le jardin, envahi par les mauvaises herbes, était clos par une grille toute de guingois.

« On ne roule pas sur l’or, ici », pensa l’inspecteur Narracott.

Jusqu’à présent, l’enquête semblait indiquer que le capitaine n’avait pas été assassiné par un de ses ennemis. D’autre part, la fortune laissée par le vieux rentier, même divisée en quatre, constituait un héritage enviable. L’inspecteur jugea donc utile d’interroger les quatre membres de la famille du défunt. Le nom de Pearson figurant sur le registre de l’auberge des *Trois Couronnes* paraissait suspect, mais Pearson est un nom très répandu en Angleterre. Narracott se méfiait des conclusions trop hâtives et désirait conserver l’esprit libre dans ses recherches préliminaires.

Une servante à l’air négligé vint ouvrir.

— Bonjour, lui dit l’inspecteur, pourrais-je voir Mrs. Gardner au sujet de la mort de son frère, le capitaine Trevelyan ?

Avec intention, il ne remit point sa carte à la bonne. Le simple fait de savoir qu’elle se trouvait en présence d’un policier la rendrait muette. Narracott le savait par expérience.

— Mrs. Gardner a-t-elle été avertie de la mort de son frère ? demanda l’inspecteur de l’air le plus naturel.

— Oui, elle a reçu un télégramme du notaire, Mr. Kirkwood.

La bonne le fit entrer dans le salon. Tout comme l’extérieur de la maison, cette pièce attendait qu’on dépensât un peu d’argent pour la remettre en état ; cependant, bien que l’inspecteur ne sût au juste à quoi l’attribuer, un certain charme se dégageait de ces vieux meubles aux tentures fanées.

— Votre maîtresse a dû être bouleversée à l’annonce de ce décès ?

La jeune femme répondit vaguement :

— Ils ne se voyaient pas souvent.

— Veuillez fermer cette porte et approchez-vous, ordonna l’inspecteur, essayant de l’intimider. Le télégramme disait-il qu’il s’agit d’un assassinat ?

— Un assassinat !

Les yeux de la jeune fille se dilatèrent et son visage exprima un

mélange d'horreur et de curiosité.

— Il a été assassiné ?

— Je pensais bien que vous n'étiez pas au courant. Sans doute, Mr. Kirkwood ne voulait pas annoncer cette nouvelle trop brusquement à votre maîtresse. Mais, voici… Comment vous appelez-vous ?

— Béatrice, monsieur.

— Eh bien ! Béatrice, il faut que je voie Mrs. Gardner, car le récit du meurtre paraîtra dans les journaux de ce soir.

— Quand j'y songe ! Assassiné ! Mais c'est affreux ! L'a-t-on frappé sur la tête ou bien a-t-il reçu un coup de revolver ?

L'inspecteur s'efforça de satisfaire la curiosité de Béatrice et ajouta, d'un air détaché :

— Je crois que votre maîtresse se proposait d'aller à Exhampton hier. Le mauvais temps l'en aura peut-être empêchée.

— Je n'en ai pas entendu parler, monsieur. Vous devez faire erreur. Madame est sortie hier après-midi dans les magasins, et puis elle est allée au cinéma.

— A quelle heure est-elle rentrée ?

— Vers six heures.

Mrs. Gardner était donc hors de cause.

— Je ne connais pas beaucoup la famille, continua l'inspecteur de l'air le plus naturel du monde. Mrs. Gardner est-elle veuve ?

— Oh ! non, monsieur.

— Et que fait Mr. Gardner ?

— Rien du tout. Il ne peut pas travailler. Il est invalide.

— Vraiment ?

— Il ne marche pas, toute la journée il demeure étendu sur son lit. Nous avons une infirmière à domicile. Il y a pas beaucoup de bonnes qui resteraient avec cette infirmière continuellement sur le dos. A tout instant, il faut monter les plateaux et préparer des tisanes.

— A la longue, cela doit être fatigant, dit l'inspecteur avec sympathie. Maintenant, allez prévenir votre maîtresse que je suis envoyé par Mr. Kirkwood, d'Exhampton.

Béatrice se retira. Quelques instants après, la porte s'ouvrit et une grande femme, d'allure autoritaire, entra. Ses cheveux noirs, grisonnants aux tempes, découvraient un large front. Elle regarda Narracott d'un œil interrogateur.

— Vous venez de la part de Mr. Kirkwood, d'Exhampton ?

— Pas précisément, madame. J'ai préféré m'annoncer ainsi à cause de la bonne. Mais voici : votre frère, le capitaine Trevelyan, a été assassiné hier après-midi et je suis l'inspecteur Narracott, chargé d'instruire cette affaire.

Mrs. Gardner était sûrement une femme d'une volonté d'acier. Ses

yeux, se rétrécirent et elle respira fortement, puis elle désigna une chaise à l'inspecteur et s'assit.

— Assassiné ! C'est incroyable ! Qui donc a pu tuer Joe ?

— Voilà ce que je voudrais savoir, madame.

— Evidemment. J'espère pouvoir vous aider, mais j'en doute. Mon frère et moi nous nous sommes vus si peu durant ces dix dernières années ! Je ne connais point ses amis ni les personnages qu'il fréquentait.

— Excusez-moi, madame Gardner, mais y a-t-il eu des querelles entre vous et votre frère ?

— Non… pas de querelles. De l'indifférence serait plus exact. Sans entrer dans les détails, je puis vous dire que mon frère désapprouvait mon mariage. Le capitaine Trevelyan, vous le savez peut-être, possédait une immense fortune qu'une tante lui avait léguée. Ma sœur et moi avons épousé des hommes pauvres. Lorsque mon mari fut réformé à la suite d'une commotion nerveuse qui le rendit impotent, une aide pécuniaire m'eût permis de lui donner un traitement qui l'aurait peut-être guéri. Je demandai donc à mon frère de me prêter la somme nécessaire et il refusa. Après tout, c'était son droit. Depuis, nous ne nous sommes vus qu'à de rares intervalles et nous n'avons guère correspondu ensemble.

Sa déclaration était claire et succincte.

« Une femme bizarre, cette Mrs. Gardner », pensa l'inspecteur Narracott. Il ne parvenait point à la déchiffrer. D'un calme peu commun, elle relatait les faits avec précision, mais ne témoignait d'aucune curiosité quant à la mort de son frère.

— Désirez-vous connaître quelques détails sur le meurtre du capitaine Trevelyan ?…

Elle fronça le sourcil.

— Est-ce bien nécessaire ? J'espère qu'il est mort sans souffrances ?

— Oui, il a été tué sur le coup.

— Eh bien ! épargnez-moi le reste.

« Bizarre ! se dit l'inspecteur. Tout à fait bizarre ! »

Comme si elle venait de lire en sa pensée, la femme employa cette même épithète.

— Cela doit vous sembler bizarre, inspecteur. Si vous saviez toutes les horreurs dont mon mari a été témoin… et qu'il m'a racontées, vous comprendriez mieux.

— Oh ! certainement, madame Gardner. J'étais venu dans la seule intention d'obtenir de vous quelques renseignements sur votre famille. Pourriez-vous me dire quels sont les autres parents vivants, de votre frère ?

— Des parents proches, il n'y a que les Pearson, les enfants de ma

sœur Mary.

— Combien sont-ils ?

— Trois : James, Sylvia et Brian.

— James ?

— C'est l'aîné. Il travaille dans une compagnie d'assurances.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-huit ans.

— Est-il marié ?

— Non, mais il est fiancé… à une charmante jeune fille, à ce qu'on dit, car je ne l'ai pas encore vue.

— Son adresse ?

— 21, Cromwell Street, S.W 3 à Londres. L'inspecteur nota ces renseignements.

— Et ensuite, madame Gardner ?

— Ensuite vient Sylvia. Elle a épousé Martin Dering – un romancier assez connu.

— Quelle est leur adresse ?

— « Le Nid », route de Surrey, Wimbledon.

— Bien.

— Et le troisième, Brian, habite l'Australie, j'ignore où, mais sa sœur ou son frère vous le diront.

— Je vous remercie infiniment, madame Gardner. Pour la forme, je me permets de vous demander votre emploi du temps de l'après-midi d'hier.

Elle parut étonnée.

— Attendez. D'abord, j'ai fait quelques emplettes, puis j'ai été au cinéma. De retour à la maison, vers six heures, en proie à la migraine, je me suis étendue sur mon lit jusqu'à l'heure du dîner.

— Merci, madame.

— C'est tout ce que vous désirez savoir ?

— Oui, cela suffit. Dès à présent, je vais me mettre en rapport avec votre neveu et votre nièce. Je ne sais si Mr. Kirkwood vous a appris que vous et les trois jeunes Pearson êtes co-héritiers de la fortune du capitaine Trevelyan.

— Notre vie va enfin changer ! Jusqu'ici il a fallu toujours compter et se priver de tout.

Elle sursauta en entendant les appels d'une voix d'homme, venant de l'étage supérieur.

— Jennifer ! Jennifer ! Où es-tu ?

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle à l'inspecteur. Lorsqu'elle ouvrit la porte, les cris arrivèrent plus forts et plus impérieux.

— Jennifer ! Que fais-tu donc ? Viens vite ici ! L'inspecteur l'avait suivie jusqu'à la porte et, debout sur le seuil du salon, il regardait la femme qui montait l'escalier à la hâte.

— Je suis là, chéri !

Une nurse, qui descendait, se rangea pour la laisser passer.

— Allez vite voir Mr. Gardner, madame. Il est très agité, et vous réussissez toujours à le calmer.

L'inspecteur Narracott se plaça délibérément sur le chemin de l'infirmière au pied de l'escalier.

— Puis-je vous parler un instant ? lui demanda-t-il. Ma conversation avec Mrs. Gardner a été interrompue.

Sans se faire prier, l'infirmière entra dans le salon.

— La nouvelle de l'assassinat a bouleversé mon malade, expliqua-t-elle en ajustant une manchette bien empesée. Cette sotte de Béatrice est montée en courant et lui a tout raconté.

— Excusez-moi. Il y a un peu de ma faute.

— Vous ne pouviez pas savoir, dit la garde avec indulgence.

— Mr. Gardner est-il gravement malade ?

— C'est un cas très pénible. A vrai dire, il paraît aussi bien portant que vous et moi. Mais il a absolument perdu l'usage de ses membres, des suites de la guerre… une commotion nerveuse…

— Vous a-t-il semblé plus énervé que d'habitude, hier après-midi ?

— Pas que je sache, répondit-elle avec surprise.

— Avez-vous passé l'après-midi près de lui ?

— J'en avais l'intention, mais Mr. Gardner m'a envoyée lui échanger deux volumes. Il avait oublié de le dire à sa femme. Pour l'obliger, je suis allée à la bibliothèque ; en même temps, il m'a demandé de lui rapporter une ou deux commissions : des petits présents pour sa femme. Il s'est montré très aimable et m'a invitée à prendre le thé dehors à ses frais. Il était plus de quatre heures quand je suis sortie et, les magasins étant assaillis en raison de la fête de Noël, je ne suis rentrée qu'à six heures. Le pauvre homme m'a dit qu'il avait dormi presque tout le temps pendant mon absence.

— Mrs. Gardner était-elle de retour avant vous ?

— Oui, je crois qu'elle s'est étendue sur son lit.

— Elle est très dévouée envers son mari, n'est-ce pas ?

— Elle l'adore, monsieur. Elle ferait tout pour le soulager. Je ne rencontre pas souvent des femmes aussi bonnes pour leur époux malade. Tenez, le mois dernier…

Adroitement, l'inspecteur Narracott esquiva le récit du scandale survenu le mois précédent. Il regarda sa montre et poussa une exclamation.

— Mon Dieu ! je vais manquer mon train. La gare n'est pas éloignée, n'est-ce pas ?

— Saint-David est seulement à trois minutes de marche. A moins que vous ne partiez par la gare de Queen Street ?

— Je me sauve, mademoiselle. Excusez-moi auprès de Mrs. Gardner. Je vous remercie de ce petit entretien que vous m’avez accordé. Au revoir !

« Voilà un bel homme… qui a du savoir-vivre », se dit l’infirmière en refermant la porte d’entrée après le départ de l’inspecteur Narracott.

Avec un léger soupir, elle remonta auprès de son patient.

# Chapitre X
# LA FAMILLE PEARSON

En quittant « Les Lauriers », l'inspecteur Narracott se rendit chez son chef, le superintendant Maxwell. Celui-ci écouta attentivement le récit de l'inspecteur.

— Ce crime va faire sensation. On verra de grandes manchettes dans tous les journaux, dit pensivement Maxwell.

— Je suis de votre avis, monsieur.

— Soyons prudents. Evitons les erreurs. Je crois que vous vous engagez sur la bonne piste. Retrouvez-moi ce James Pearson le plus vite possible… et sachez son emploi du temps hier après-midi. Comme vous dites, Pearson est un nom assez commun, mais il y a similitude de prénoms. Le fait qu'il a signé de son propre nom écarte toute préméditation… Il s'agit plutôt d'une querelle terminée par un coup violent. Si c'est bien lui le Pearson en question, il a entendu les commentaires sur la mort de son oncle ce soir-là même ; alors pourquoi a-t-il filé le lendemain par le train de six heures du matin sans rien dire à personne ? Cela semble louche… à moins qu'il n'y ait eu coïncidence. Eclaircissez ce point le plus rapidement possible, inspecteur.

— Entendu, monsieur. Je vais prendre le train de une heure quarante-cinq pour Londres. Un jour ou l'autre, il faudra que j'aille voir Mrs. Willett, la locataire du capitaine Trevelyan à Sittaford. Pour l'instant, la neige rend la route impraticable. En tout cas, cette dame n'est pour rien dans le crime. Elle et sa fille étaient en train de… de faire tourner une table au moment où a été commis le meurtre. Il se passa même un fait bizarre…

L'inspecteur répéta à son chef le récit du major Burnaby.

— C'est un conte à dormir debout. Ces sortes d'histoires sont forgées de toutes pièces par les soi-disant croyants aux tables tournantes et aux esprits. Le vieux major paraît-il sincère ?

— Oui, j'ai même eu de la peine à lui arracher le récit de la séance. Il n'y croit point… c'est un vieux militaire… plutôt sceptique et gouailleur.

— Bien, mais cela ne nous avance guère, conclut le superintendant Maxwell.

— Je cours prendre mon train.

— Allez-y, inspecteur.

En arrivant à Londres, Narracott se dirigea vers le numéro 21 de Cromwell Street, où on lui apprit que Mr. Pearson était à son bureau

et rentrerait chez lui vers sept heures.

Narracott salua d'un air indifférent, comme s'il n'attachait que peu d'importance à ce renseignement.

— Je reviendrai, si possible, dit-il. Ce n'est rien de grave, et il s'esquiva bien vite sans laisser son nom.

Il jugea préférable de ne point aller au bureau d'assurances, mais de se rendre à Wimbledon, chez Mrs. Martin Dering, ex-Miss Sylvia Pearson. La villa « Le Nid » n'offrait point l'aspect de la pauvreté. « Ici, tout est neuf et coquet », telle fut l'appréciation de l'inspecteur Narracott.

Mrs. Dering était là. Une jeune bonne, à la mine éveillée, habillée de couleur mauve, introduisit le visiteur dans le salon un peu trop meublé ; Narracott fit remettre sa carte officielle à la maîtresse de céans.

Mrs. Dering arriva presque immédiatement, tenant à la main la carte de l'inspecteur.

— Vous venez sans doute au sujet du pauvre oncle Joseph, dit-elle. C'est affreux… horrible ! J'ai tellement peur pour moi-même des cambrioleurs ! La semaine dernière, j'ai fait mettre deux verrous de sûreté aux portes de derrière et des fermetures brevetées aux fenêtres.

Sylvia Dering n'avait que vingt-cinq ans, mais elle en paraissait plus de trente. Petite et blonde, le visage pâle, l'air soucieux et las, elle avait dans la voix une note larmoyante et insupportable. Pourtant, sans laisser à l'inspecteur le temps de placer un mot, elle continua :

— Je serais trop heureuse de pouvoir vous aider, mais nous connaissions si peu l'oncle Joseph ! Il n'était pas la bonté en personne. On ne pouvait songer à s'adresser à lui en cas de besoin ; toujours prêt à la critique, il n'avait pas la moindre idée sur la vie d'un littérateur. Le succès, monsieur, le vrai succès ne se traduit pas toujours par de l'argent.

Enfin elle s'arrêta et l'inspecteur, à qui ces remarques venaient d'ouvrir le champ aux conjectures, put parler à son tour.

— Vous avez été mise rapidement au courant de l'assassinat de votre oncle, madame Dering ?

— Oui, tante Jennifer m'a télégraphié.

— Ah !

— Sans doute le verrons-nous relaté dans les journaux de ce soir. Quand j'y songe !…

— Y a-t-il longtemps que vous n'aviez vu votre oncle ?

— Je ne l'ai vu que deux fois depuis mon mariage. La seconde fois, il s'est montré plutôt grossier envers Martin. Vrai philistin en ce qui concerne les arts, il ne s'intéressait qu'aux sports.

« Le mari a voulu emprunter de l'argent et a essuyé un refus », pensa l'inspecteur à part lui.

— Pour la forme, voulez-vous avoir l'obligeance de me dire, madame Dering, ce que vous faisiez hier après-midi ?

— Hier après-midi ? J'ai joué au bridge et comme mon mari était absent, une de mes amies a passé la soirée avec moi.

— Où était votre mari ? En voyage ?

— Non, il assistait à un banquet littéraire, expliqua d'un air important la femme de l'écrivain. A midi, il a déjeuné avec un éditeur américain.

— Bien.

Ces gens paraissaient au-dessus de tout soupçon.

— Madame Dering, vous avez un frère en Australie, ce me semble ?

— Oui.

— Vous connaissez son adresse ?

— Je puis vous la trouver, si vous le désirez… un nom bizarre… je l'ai oublié pour l'instant.

— Et votre frère aîné ?

— James ?

— Oui, je voudrais bien le voir.

Mrs. Dering se hâta de lui fournir l'adresse, qui correspondait bien avec le renseignement donné par Mrs. Gardner.

N'ayant plus rien à tirer de cette visite, l'inspecteur l'abrégea. Après un coup d'œil à sa montre, il calcula qu'il serait de retour à Londres vers sept heures… Il espérait trouver Mr. Pearson chez lui à ce moment.

La même femme, d'âge mûr, lui ouvrit la porte du numéro 21 et annonça que Mr. Pearson était rentré. C'était au second étage, si monsieur voulait bien se donner la peine de monter.

Elle le précéda dans l'escalier, frappa à une porte, et d'une voix basse et humble annonça :

— C'est le monsieur qui désire vous voir. Puis, reculant d'un pas, elle fit signe à l'inspecteur d'entrer.

Un jeune homme en habit se tenait debout au centre de la pièce. Il était bien bâti, et, si on ne tenait compte des contours faibles de la bouche et de la légère obliquité des yeux, on pouvait le considérer comme un bel homme. Son regard inquiet et las accusait plusieurs nuits sans sommeil.

Narracott s'avança vers lui et, se présenta :

— Je suis inspecteur de police… Il n'alla pas plus loin…

Poussant un cri rauque, le jeune homme tomba sur une chaise, les bras allongés devant lui sur la table et la tête baissée.

— Mon Dieu ! Cela devait arriver ! murmura-t-il. Après une minute ou deux, il releva la tête :

— Eh bien, inspecteur, que me voulez-vous ? Narracott prit un air

stupide pour lui répondre :

— Je fais une enquête sur la mort de votre oncle, le capitaine Trevelyan. Puis-je vous demander si vous avez quelque chose à me dire à ce sujet ?

Le jeune Pearson se leva lentement et prononça d'une voix triste :

— Vous venez ici… pour m'arrêter ?

— Non, monsieur. Si telle était mon intention, je prononcerais la formule habituelle. Je voudrais tout bonnement connaître l'emploi de votre après-midi d'hier, si vous le jugez bon.

— Et si je ne réponds pas… mon silence se retournera contre moi ? Oh ! je vous vois venir, vous savez d'ores et déjà que j'étais hier à Exhampton ?

— Monsieur Pearson, vous avez inscrit votre nom sur le registre de l'auberge.

— Je comprends qu'il est inutile de soutenir le contraire. J'y étais… et pourquoi pas ?

— En effet, et vous en aviez bien le droit.

— Je suis allé à Exhampton pour voir mon oncle.

— Sur rendez-vous ?

— Que voulez-vous dire, sur rendez-vous ?

— Votre oncle était-il averti de votre visite ?

— Je… non… il ignorait. Je me rendais chez lui par simple caprice.

— Sans aucune raison particulière ?

— Je… Ma foi, non ! Je voulais le voir, voilà tout.

— Bien. Et l'avez-vous vu ?

Il y eut une pause… une longue pause. L'indécision se lisait sur les traits du jeune homme. L'inspecteur en éprouva une sorte de pitié. Ce garçon ne comprenait-il pas que son attitude équivalait à un aveu ?

En fin de compte, James Pearson poussa un profond soupir.

— Le plus simple est… de tout vous raconter. Oui… j'ai vu mon oncle. M'étant informé à la gare du moyen de me rendre à Sittaford, on me répondit qu'aucun véhicule ne pouvait m'y conduire à cause de la neige. Je répliquai que c'était urgent.

— Urgent ? répéta l'inspecteur.

— Oui, je désirais beaucoup voir mon oncle.

— En effet.

— L'employé de la gare continua de hocher la tête en déclarant que c'était impossible. Alors je lui citai le nom de mon oncle. Son visage s'éclaira et il m'apprit que le capitaine Trevelyan habitait temporairement à Exhampton et il m'indiqua le chemin pour arriver à la villa qu'il avait louée.

— Et cela vers quelle heure, monsieur ?

— Vers une heure. J'allai à l'auberge… aux *Trois Couronnes*… Je

m'y réservai une chambre et déjeunai. Ensuite, je sortis pour voir mon oncle.

— Immédiatement après ?

— Non, pas tout de suite.

— Quelle heure pouvait-il être ? demanda Narracott.

— Ma foi, je ne saurais vous le dire au juste.

— Trois heures et demie ? Quatre heures ? Quatre heures et demie ?

— Je… je… je ne crois pas qu'il était si tard.

— Mrs. Belling, la propriétaire des *Trois Couronnes,* affirme que vous êtes sorti seulement à quatre et demie.

— Je… je pense qu'elle se trompe. Il ne devait pas être aussi tard que cela.

— Qu'advint-il alors ?

— Je trouvai la demeure de l'oncle Joseph, je m'entretins avec lui et je rentrai à l'auberge.

— Comment êtes-vous entré chez votre parent ?

— J'ai sonné et il est venu m'ouvrir lui-même.

— Ne fut-il pas surpris de vous voir ?

— Oui… il ne s'y attendait pas.

— Combien de temps a duré votre visite, monsieur Pearson ?

— Un quart d'heure… vingt minutes au maximum, répondit l'autre avec hésitation. Je ne sais plus…

— Si, vous le savez, monsieur Pearson.

Le ton ferme de l'inspecteur produisît son effet. Le jeune homme répondit tout bas :

— Il était cinq heures et quart.

— Vous êtes revenu aux *Trois Couronnes* à six heures moins le quart. Il faut tout au plus sept ou huit minutes pour aller de chez votre oncle à l'auberge.

— Avant de rentrer, j'ai fait un petit tour dans la ville.

— Par ce temps glacial… et cette neige ?

— Il ne neigeait pas encore…

— Ah ! Quel genre de conversation avez-vous eue avec votre oncle ?

— Rien de spécial… Je voulais simplement avoir des nouvelles de sa santé…

« Il ment maladroitement, pensa l'inspecteur. Je m'en tirerais mieux si j'étais à sa place ! »

— Bien, monsieur. Mais pourquoi, après avoir entendu parler de l'assassinat de votre oncle, avez-vous quitté Exhampton sans faire connaître votre parenté avec la victime ?

— J'ai eu peur, répondit franchement le jeune homme. Ayant entendu dire autour de moi que mon oncle avait été assassiné vers

l'heure à laquelle je l'avais quitté, j'ai perdu la tête – avouez qu'il y avait de quoi – et j'ai filé par le premier train. Dans un moment de frousse, on ne sait ce qu'on fait.

— C'est tout ce que vous avez à me dire, monsieur ?

— Oui.

— En ce cas, vous ne refuserez pas de me suivre. Nous allons prendre votre déposition par écrit. On la lira devant vous et vous la signerez.

— C'est… c'est tout ?

— Il est possible, monsieur Pearson, que l'on juge nécessaire de vous garder jusqu'à la fin de l'enquête.

— Oh ! mon Dieu ! soupira James. Personne ne viendra donc à mon secours ?

A ce moment, la porte s'ouvrit et une jeune fille entra dans la pièce.

L'inspecteur Narracott estima immédiatement qu'il avait devant lui une jeune femme peu commune. Sans être douée d'une beauté éclatante, elle possédait un charme extraordinaire et l'expression de son visage vous frappait au premier abord. Tout en elle respirait le savoir-faire, l'énergie et l'intelligence.

— Oh ! James, s'écria-t-elle, que se passe-t-il ?

— Tout est fini, Emily. On croit que j'ai tué mon oncle.

— Qui dit cela ?

James Pearson indiqua du doigt son visiteur.

— Ce monsieur est l'inspecteur Narracott.

Puis il ajouta, comme s'il voulait faire les présentations :

— Miss Emily Trefusis.

Elle observa l'inspecteur de ses yeux couleur noisette.

L'inspecteur ne répliqua point. Alors, Emily s'adressa à James.

— Vous avez sans doute fait des déclarations imprudentes. Si vous lisiez un peu mieux les journaux, vous sauriez qu'on ne doit point parler devant un policier sans avoir près de soi un bon avocat. Venez-vous pour l'arrêter, inspecteur Narracott ?

L'inspecteur exposa le but de sa mission.

— Emily, s'écria le jeune homme, vous ne me croyez pas coupable de ce crime ? Vous ne le croirez jamais, dites ?

— Non, mon chéri, bien sûr que non. Puis elle ajouta d'un air pensif :

— Vous n'en auriez pas eu le courage !

— Je sens qu'il ne me reste plus un ami sur terre, gémit Pearson.

— Mais si, voyons. Ne suis-je pas là, James ? Regardez ce diamant à mon doigt. Votre fiancée vous restera fidèle. Suivez l'inspecteur et fiez-vous à moi.

James Pearson se leva, l'air encore tout étourdi. Son pardessus

était plié sur le dossier d'une chaise : il le prit et l'endossa. L'inspecteur lui tendit un chapeau posé sur une table, et ils se dirigèrent vers la porte. Au moment de franchir le seuil, l'inspecteur dit poliment :

— Au revoir, mademoiselle Trefusis.

— A bientôt, inspecteur.

Si Narracott avait mieux connu Miss Emily Trefusis, il aurait saisi le défi que contenaient ces trois mots.

# Chapitre XI

# EMILY SE MET A L'ŒUVRE

L'autopsie du capitaine Trevelyan eut lieu le lundi matin. Le crime d'« Hazelmoor » prenait la tournure d'une affaire sensationnelle et, du jour au lendemain, Exhampton devint célèbre. La nouvelle que les soupçons pesaient sur le neveu de la victime ne fit qu'accroître la curiosité publique : au lieu d'un simple paragraphe à la dernière page, les journaux donnèrent plusieurs colonnes de détails avec d'énormes manchettes.

Les journalistes affluèrent à Exhampton. Une fois de plus, Mr. Charles Enderby se félicita de la position privilégiée qu'il occupait grâce à la remise au major Burnaby du chèque de cinq mille livres représentant le premier prix du concours du *Daily Wire*. Le jeune reporter, résolu à se cramponner au major comme une sangsue, décida de se rendre à Sittaford sous prétexte de photographier le cottage du gagnant du concours, mais en réalité pour sonder les habitants du hameau.

Au déjeuner, Mr. Enderby ne fut point sans remarquer une jeune personne distinguée, vêtue avec recherche, assise à une petite table près de la porte. « Que pouvait-elle faire à Exhampton ? » se demanda le journaliste. Elle ne paraissait point appartenir à la famille du défunt, et encore moins faire partie de la bande des curieux oisifs.

« Je me demande si elle reste ici quelque temps ? songea Mr. Enderby. Quel malheur que je doive me rendre tantôt à Sittaford ! Voilà bien ma veine ! »

Mais tout de suite après le déjeuner, il éprouva une agréable surprise. Debout sur le seuil de l'auberge, il regardait la neige fondre rapidement et se délectait aux doux rayons du soleil hivernal, quand une délicieuse voix de femme frappa son oreille.

— Excusez-moi, monsieur. Pourriez-vous me dire s'il y a quelques curiosités à voir dans le pays ?

Charles Enderby sauta sur l'occasion qui s'offrait à lui de lier connaissance avec la charmante inconnue.

— Oui, mademoiselle, il y a un château à visiter… plutôt une ruine. Voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

— Ce serait on ne peut plus aimable de votre part… du moins si vous n'êtes pas occupé.

Charles Enderby assura qu'il disposait de son après-midi et ensemble ils se mirent en route.

— Vous êtes monsieur Enderby, n'est-ce pas ? demanda la jeune

fille.

— Lui-même. Comment le savez-vous ?

— Je me suis renseignée auprès de Mrs. Belling.

— Ah ! je comprends.

— Je m'appelle Emily Trefusis. Monsieur Enderby, voulez-vous m'aider ?

— Vous aider ? Certainement… mais…

— Ecoutez-moi. Je suis la fiancée de James Pearson.

— Oh ! s'exclama Mr. Enderby, entrevoyant déjà toute une série d'articles intéressants pour son journal.

— La police a arrêté mon fiancé. Pourtant, monsieur Enderby, je vous assure que James n'a pas commis un crime. Je suis venue ici pour prouver son innocence. Mais une femme ne peut rien faire toute seule, un homme possède plus de facilités pour pénétrer partout.

— Vous avez peut-être raison, acquiesça avec complaisance le journaliste.

— Monsieur Enderby, je vous propose de former à nous deux une sorte d'association, où l'un et l'autre nous trouverons, je le crois, maint avantage. Grâce à votre titre de journaliste, vous pouvez m'être d'un grand secours pour procéder à une petite enquête. Je voudrais…

Emily s'interrompit. Ce qu'elle souhaitait réellement, c'était de transformer le journaliste en un espion à son service personnel, ou un esclave toujours prêt à obéir à ses ordres. Mais elle comprit la nécessité de formuler sa proposition en termes à la fois flatteurs et agréables. L'important était qu'elle demeurât le chef de l'association, mais il fallait s'y prendre avec beaucoup de doigté.

— Je voudrais être certaine de pouvoir compter sur vous.

Elle prononça ces paroles d'une voix si douce et si persuasive que Mr. Enderby se sentit l'envie de se jeter au feu pour elle. Il lui prit la main et la serra avec ferveur.

— Entendu, dit-il.

Puis le journaliste rectifia :

— Sachez cependant que je ne puis disposer entièrement de mon temps. Je dois me rendre là où mon journal m'envoie.

— Bon, bon, j'y ai déjà pensé et, là aussi, je puis vous être utile. Chaque jour je vous fournirai la matière d'un reportage. Faites-moi dire ce qui peut plaire à vos lecteurs. *La fiancée de James Pearson croit en l'innocence du jeune homme… Souvenirs d'enfance racontés par la fiancée*. En réalité, je ne sais rien de son enfance, mais cela importe peu.

— Vous êtes précieuse, mademoiselle Trefusis.

— De plus, ajouta Emily, désireuse de faire ressortir tous ses avantages, mon titre de fiancée me donne accès auprès de la famille de James, et je vous y introduirai à ma suite, comme un de mes amis :

autrement, on vous fermerait la porte au nez.

— Je ne le sais que trop, soupira Enderby, se rappelant plusieurs rebuffades essuyées tout récemment.

Une magnifique perspective s'ouvrait devant lui. Décidément, la chance le favorisait sur toute la ligne.

— Marché conclu ! déclara-t-il.

— Bien, dit Emily devenant subitement femme d'affaires. Quel sera le premier acte de notre association ?

— Tantôt je vais à Sittaford.

Il expliqua les circonstances qui lui avaient permis d'approcher le major Burnaby.

— C'est le genre d'individus qui se méfient des journalistes comme de la peste ! ajouta-t-il. Toutefois, on ne peut envoyer promener un monsieur qui vous a remis cinq milles livres, n'est-ce pas ?

— Ce serait bien maladroit. Si vous allez à Sittaford, je vous accompagne.

— Admirable ! s'exclama Mr. Enderby. Mais j'ignore s'il y a une auberge dans ce patelin. Pour moi, le hameau comprend seulement le castel de Sittaford et quelques cottages appartenant à des personnes du genre de Burnaby.

— Nous trouverons bien ce qu'il nous faut. Je me débrouillerai toujours, certifia Emily.

Mr. Enderby n'hésita pas à la croire. La personnalité d'Emily Trefusis devait triompher de tous les obstacles.

Ils venaient d'arriver au château en ruine, mais, sans y prêter grande attention, ils s'assirent sur un pan de muraille caressé par les rayons du pâle soleil d'hiver, et Emily développa ses idées personnelles.

— Monsieur Enderby, si je m'occupe de cette affaire, ce n'est point par sentimentalité ou par calcul. Tout d'abord, il faut que vous soyez convaincu de l'innocence de James. Je prends sa défense, non point parce que je l'aime et que j'ai foi en la noblesse de son caractère, mais simplement parce que je sais qu'il n'a pas commis le crime dont on l'accuse. Depuis l'âge de seize ans, j'ai dû me débrouiller toute seule et j'ai acquis une certaine expérience de la vie. J'ai peu fréquenté les femmes et je ne les connais guère, mais je sais juger un homme, appoint fort appréciable si l'on veut faire son chemin. Je suis mannequin chez Lucie, et je vous assure qu'il m'a fallu travailler pour atteindre seule cette situation.

« Comme je vous le disais, je sais juger les hommes. James est faible de caractère. C'est peut-être pour cette raison que je l'aime, ajouta Emily, oubliant un moment son admiration pour les hommes forts. Je sens que je pourrai le gouverner et faire quelqu'un de lui. Mal

conseillé, il peut commettre bien des sottises, mais il n'ira jamais jusqu'à l'assassinat. Il est incapable de tuer un homme, surtout avec un bourrelet de sable ; d'émotion, il frapperait à faux. James est d'un naturel si doux ! Plutôt que d'écraser une guêpe, il s'efforce de la faire sortir par la fenêtre sans la blesser ; naturellement, c'est lui qui se fait piquer. Inutile de vous en dire davantage : l'important est que dès le début vous soyez persuadé de l'innocence de James.

— Croyez-vous que le coupable essaie de rejeter le crime sur votre fiancé ? demanda Enderby.

— Je ne le pense pas. Tout le monde ignorait la visite que James fit à son oncle. On ne saurait rien affirmer, mais je mets cette coïncidence sur le compte de la fatalité. Voyons, quelles sont les personnes ayant un motif pour tuer le capitaine Trevelyan ? La police assure que ce crime n'a pas été perpétré par un cambrioleur et que l'effraction de la fenêtre a été simulée.

— Vous tenez ces détails d'un membre de la police ?

— Presque.

— Expliquez-vous.

— La femme de chambre de l'hôtel me l'a appris et elle est la belle-sœur du constable Graves ; la police n'a pas de secret pour elle.

— Fort bien. Si le coupable n'est pas quelqu'un du dehors, il appartient donc à l'entourage du capitaine ?

— Parfaitement. La police – en l'occurrence, l'inspecteur Narracott, un homme très capable – s'inquiète de savoir qui bénéficie de la mort du capitaine Trevelyan. James a toutes les circonstances contre lui et sa culpabilité ne fait pas l'ombre d'un doute aux yeux de la police. L'enquête peut donc s'arrêter là. A nous de découvrir le coupable !

— Quel bonheur si vous et moi parvenions à mettre la main sur le meurtrier ! Le criminologiste du *Daily Wire*… voilà le titre sous lequel on me désignerait. C'est trop beau pour être vrai ! Ces choses-là n'arrivent que dans les romans !

— Taisez-vous ! Avec moi rien n'est impossible.

— Quelle femme étonnante vous êtes ! déclara le reporter.

Emily prit son petit carnet de notes.

— Procédons avec méthode, monsieur Enderby. James, son frère, sa sœur et sa tante Jennifer bénéficient également de la mort du capitaine Trevelyan. Sylvia, la sœur de James, ne ferait pas de mal à une mouche ; je n'en dirai pas autant de son mari, une vraie brute, celui-là… Un romancier du genre crapuleux… un individu qui a des histoires avec les femmes… Il doit se trouver à court d'argent. L'héritage de l'oncle irait à Sylvia, mais il ne se gênerait point pour le lui soutirer.

— L'ignoble personnage ! fit Mr. Enderby pour se donner une

contenance.

— Oui. Il porte beau, il est la coqueluche des femmes, mais les hommes de cœur le haïssent.

— Bien. Voilà le suspect n°1, déclara Enderby, écrivant également sur un calepin. Je vérifierai son emploi du temps de vendredi… rien de plus facile. Je me présenterai pour interviewer le romancier populaire, parent de la victime.

— Parfait ! Ensuite vient Brian, le cadet de James. On le croit en Australie, mais il peut être de retour en Angleterre. Certaines gens voyagent sans prévenir.

— Nous lui enverrons un câble.

— J'y songeais justement. La tante Jennifer me paraît hors de cause. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est une personne remarquable et énergique. Tout de même, elle n'habite pas loin d'ici… à Exeter. Elle a pu venir voir son frère, et le capitaine lui a peut-être tenu des propos désagréables au sujet de son mari qu'elle adore. Elle a vu rouge, arraché le bourrelet de sable et en a assené un coup terrible au vieux capitaine.

— Vous le croyez réellement ?

— On ne sait jamais. N'oublions pas le domestique. Il ne figure que pour cent livres sur le testament, et il n'a pas l'air d'un mauvais bougre. Là, encore, attendons avant de conclure. Sa femme est la nièce de Mrs. Belling, la propriétaire des *Trois Couronnes*. Dès mon arrivée à l'hôtel, j'irai pleurer sur l'épaule de la vieille dame. Elle a l'air si maternelle et si romanesque ! Elle sera désolée d'apprendre que mon fiancé va aller en prison et laissera peut-être échapper quelque précieux renseignement. Reste le castel de Sittaford. Savez-vous ce qui m'étonne ?

— Non.

— C'est que les dames Willett, ces personnes qui ont loué toute meublée la maison du capitaine, soient venues habiter ce pays en plein hiver.

— En effet. Il se cache peut-être là-dessous quelque secret relatif au passé du capitaine Trevelyan. De plus, cette affaire de table tournante m'intrigue. Je songe à en faire un article pour mon journal et à demander l'opinion de savants spirites à ce sujet.

— J'ignore tout de cette histoire…

Mr. Enderby prit plaisir à la raconter. Rien de ce qui touchait de près ou de loin au meurtre ne lui était inconnu.

— Voilà bien la première fois que je me trouve en présence d'un fait authentique, conclut le journaliste. Cela donne à réfléchir un peu.

Emily frissonna.

— Je déteste ces contes d'esprits et de revenants. Pour une fois, comme vous dites, on jurerait qu'il y a du vrai là-dedans. Mais… que

c'est lugubre !

— Les esprits perdent le sens pratique. Si le vieux est revenu annoncer sa mort, que n'a-t-il du même coup révélé le nom de son meurtrier ?

— Nous découvririons peut-être la solution de l'énigme à Sittaford, dit Emily, songeuse.

— Oui, nous y mènerons une enquête sérieuse. J'ai loué une voiture et je dois partir dans une demi-heure. Voulez-vous que nous retournions ?

— Entendu. Et le major Burnaby ?

— Il s'en est allé à pied. Il s'est mis en route immédiatement après l'autopsie du cadavre de Trevelyan. Si vous voulez mon avis, il se méfiait de ma compagnie pendant le trajet. Quel plaisir peut-on éprouver à patauger dans la neige fondue ?

— Ne risquons-nous pas une panne d'auto sur une route aussi glissante ?

— J'espère que non. C'est tout de même aujourd'hui que la circulation se rétablit entre Sittaford et Exhampton.

— Il est temps que nous rentrions aux *Trois Couronnes* pour que je boucle ma valise et me fasse consoler par Mrs. Belling.

— Ne vous tracassez pas, dit Enderby d'un ton protecteur. Laissez-moi m'occuper du reste.

— C'est bien mon intention, répondit Emily sans en penser un mot. Il fait si bon pouvoir compter sur quelqu'un !

# Chapitre XII
# L'ARRESTATION

En pénétrant dans le vestibule des *Trois Couronnes*, Emily eut la bonne fortune de tomber sur la patronne de l'hôtel.

— Madame Belling, s'exclama-t-elle, je pars cet après-midi !

— Vous prenez le train de quatre heures pour Exeter, mademoiselle ?

— Non, je vais à Sittaford.

— A Sittaford ?

La curiosité de Mrs. Belling était piquée au vif.

— Oui, je voudrais vous demander un renseignement. Y a-t-il une bonne auberge à Sittaford ?

— Vous pensez y rester quelque temps ?

— Oui… c'est-à-dire… Madame Belling, pourrais-je vous parler seule un instant ?

Avec empressement, Mrs. Belling conduisit la jeune fille dans un petit salon bien confortable, où pétillait un bon feu.

— Je vous en supplie, madame Belling, ne répétez pas ce que je vais vous dire, n'est-ce pas ? commença Emily, certaine de provoquer par ce préambule l'intérêt et la sympathie de l'hôtelière.

— Soyez tranquille, assura Mrs. Belling, les yeux brillants de curiosité.

— Voilà : Mr. Pearson… vous le connaissez ?

— Le jeune homme qui est descendu ici vendredi, et que la police a arrêté ?

— Arrêté ? Vous dites qu'on l'a arrêté ?

— Oui, mademoiselle. Il y a une demi-heure à peine.

Emily pâlit subitement.

— Vous… vous en êtes sûre ?

— Oh ! oui, plus que sûre. Amy, notre bonne, l'a appris par son beau-frère, le constable.

— C'est affreux ! soupira Emily.

Elle s'attendait bien à l'arrestation de James ; toutefois, la brusque confirmation de ses craintes la terrassait.

— Madame Belling, je suis fiancée à Mr. Pearson. Il n'a pas commis ce crime. Je vous jure, madame Belling. James n'est pas un assassin !

Et Emily fondit en larmes. Peu de temps auparavant, elle avait annoncé à Charles Enderby son intention de pleurer sur l'épaule de Mrs. Belling, mais ce qui l'effrayait en ce moment, c'était la facilité

avec laquelle les larmes lui coulaient des yeux. Elle ne devait pas s'abandonner ainsi à son chagrin. Ses larmes ne tireraient pas James d'embarras. Pour le sauver, elle devait demeurer calme, logique et ferme.

Elle éprouva cependant un réconfort à donner libre cours à son premier mouvement de douleur. Après tout, elle avait l'intention de pleurer et ses larmes gagnaient la sympathie et le dévouement de Mrs. Belling. Elle se livra donc à une vraie orgie de larmes, soulageant ainsi sa peine.

— Voyons, ma chérie, voyons, calmez-vous, lui recommanda Mrs. Belling, entourant les épaules d'Emily de son grand bras consolateur. J'ai toujours dit qu'il n'était pas coupable : un jeune homme si gentil ! Les policiers sont des imbéciles. C'est sûrement un vagabond qui a tué le capitaine pour le voler. Ne pleurez plus, ma petite, tout s'arrangera.

— Je l'aime tant, mon cher James ! Quel malheur qu'il soit venu ici le jour où il ne fallait pas ! Comment se défendra-t-il contre un homme aussi obstiné que l'inspecteur Narracott ? Il faut que nous le tirions de là !

— Mais oui, ma petite demoiselle. Tranquillisez-vous, dit Mrs. Belling.

Emily sécha ses larmes et se tapota vigoureusement les yeux à l'aide de son mouchoir. Elle renifla une dernière fois et, relevant la tête, demanda courageusement :

— Où puis-je loger à Sittaford ?

— Vous êtes toujours décidée à monter jusque-là ?

— Oui, répondit Emily d'un ton énergique.

— Dans ce cas, je ne vois qu'un endroit où vous puissiez prendre pension. Sittaford n'est pas grand. Il y a le castel de Sittaford, que le capitaine avait fait construire et qui est à présent loué à une dame venue de l'Afrique du Sud. Puis les six cottages. Au numéro 5 habite Mrs. Curtis. Mr. Curtis était le jardinier du capitaine Trevelyan. Avec la permission du capitaine, Mrs. Curtis louait des chambres l'été. Par ailleurs, il y a le forgeron et la poste, mais la pauvre Marie Hibbert, la receveuse, a six enfants et sa belle-sœur vit avec elle ; quant à la femme du forgeron, elle attend son huitième, et je ne crois pas qu'ils aient de la place en trop. Comment comptez-vous aller à Sittaford ? Avez-vous retenu une voiture ?

— Je voyagerai dans l'automobile louée par Mr. Enderby.

— Et où diable va-t-il se loger, lui ?

— Sans, doute, devra-t-il, également, prendre une chambre chez Mrs. Curtis. Aura-t-elle de la place pour nous deux ?

— Oh ! mademoiselle, pour une jeune fille comme vous, cela paraîtra peu convenable.

— C'est mon cousin, déclara Emily, qui tenait à conserver l'estime

de Mrs. Belling.

Le front de l'hôtelière se rasséréna.

— Le cas est différent. Si vous n'êtes pas confortablement logée chez Mrs. Curtis, sans doute vous invitera-t-elle à séjourner au castel.

— Excusez-moi de m'être montrée si sotte, dit Emily en se tapotant les yeux.

— Votre chagrin est très naturel et cela vous a soulagée de pleurer un peu.

— En effet, je me sens beaucoup mieux à présent.

— Une bonne tasse de thé finira de vous remettre d'aplomb, vous allez en boire une tasse bien chaude.

— Je vous remercie, mais je ne veux rien…

— Ta, ta, ta ! Vous la prendrez tout de même, insista Mrs. Belling en se levant d'un air décidé. Et vous recommanderez à Emilia Curtis, de ma part, de bien vous soigner.

— Que vous êtes bonne !

— Pendant que vous serez là-bas, j'ouvrirai l'œil et l'oreille sur ce qui se passe autour de moi. J'entends certaines conversations qui n'arrivent jamais jusqu'à la police. Tout ce que je surprendrai d'intéressant, je-vous le répéterai.

— Je vous remercie infiniment, madame Belling.

— Surtout, ne vous désolez pas. Nous tirerons votre fiancé d'embarras.

— Je monte boucler ma valise.

— Allez-y ! Je vous ferai servir le thé dans votre chambre.

Ayant refait son léger bagage, Emily se mouilla les yeux avec de l'eau fraîche, puis, généreusement, se poudra le visage.

— Ah ! tu t'es mise dans un bel état ! s'apostropha la jeune fille en s'examinant dans la glace.

Elle se poudra de nouveau en ajoutant un peu de rouge.

« Tant pis pour ma beauté. Je me sens tout de même mieux d'avoir pleuré », se dit Emily.

Elle sonna. La femme de chambre (la sympathique belle-sœur du constable Graves) accourut aussitôt. Emily lui remit un billet d'une livre en la priant de lui faire parvenir toute nouvelle intéressante qu'elle recueillerait dans le milieu policier fréquenté par elle. La jeune bonne promit avec empressement.

— Vous demeurez chez Mrs. Curtis, à Sittaford, n'est-ce pas ? Bien. Comptez sur moi. Je ferai tout mon possible. Si vous saviez combien nous partageons votre chagrin ! Je me mets à votre place, mademoiselle.

— Amy, je vous remercie de vos bonnes paroles.

— Tenez, mademoiselle, dans le dernier roman à douze sous que j'ai acheté, savez-vous ce qui a fait découvrir le meurtrier ? Un simple

morceau de cire à cacheter !… Votre fiancé est sûrement plus joli garçon que sur les photos du journal, hein ? Soyez tranquille, on fera tout ce qu'on pourra pour vous et pour lui.

Emily avala sa tasse de thé et quitta les *Trois Couronnes*, considérée par l'hôtesse et son personnel comme l'héroïne d'un roman d'amour malheureux.

— Surtout, monsieur Enderby, n'oubliez pas que, pour les besoins de la cause, vous devenez mon cousin, annonça Emily dès qu'ils eurent pris place dans la vieille Ford.

— Pourquoi ?

— Ils ont l'esprit tellement étroit dans la campagne !

— Parfait. En ce cas, il faut que je vous appelle Emily, dit le journaliste, enchanté.

— Très bien, cousin… votre prénom ?

— Charles.

— Entendu, Charles.

La voiture montait la route de Sittaford.

# Chapitre XIII
# LE HAMEAU DE SITTAFORD

Emily fut émerveillée devant la beauté de la campagne sous la neige. A trois kilomètres d'Exhampton, la voiture quitta la grand-route et gravit une côte au milieu d'une vaste lande, sur les confins de laquelle était situé le village. Sittaford comprenait un atelier de forgeron et une boutique tenait lieu à la fois de bureau de poste et de confiserie. De là, ils prirent un sentier et arrivèrent devant une rangée de petits cottages en granit, de construction récente. L'automobile s'arrêta devant la seconde de ces maisonnettes et le chauffeur annonça aux voyageurs qu'ils étaient devant l'habitation de Mrs. Curtis.

Mrs. Curtis, une petite femme maigre, à cheveux gris et d'humeur loquace, paraissait fort agitée par la nouvelle de l'assassinat du capitaine Trevelyan, parvenue à Sittaford depuis le matin seulement.

— Mais, certainement, mademoiselle, je puis vous loger, vous et votre cousin. Cela ne vous ennuiera pas de manger à notre table, je suppose ? Qui aurait cru cela ? Le capitaine Trevelyan assassiné ! Depuis vendredi nous sommes isolés de partout et, ce matin, quand la nouvelle est arrivée, je me serais presque évanouie. Mais je vous laisse là, dehors. Donnez-vous donc la peine d'entrer. Ma bouilloire est sur le feu, je vais vous préparer une tasse de thé, car vous devez périr de froid.

Sous cette avalanche de parole, Emily et Charles furent introduits dans leur nouveau domicile. Emily avait une petite chambre carrée, d'une propreté méticuleuse et d'où l'on dominait toute la lande. Le cabinet octroyé à Charles contenait un lit et une commode microscopique.

— L'important est que nous voilà installés dans la place, observa Enderby, une fois que le chauffeur, dûment rétribué, eut déposé sa valise sur le lit. Je parie que dans un quart d'heure nous connaîtrons tous les indigènes de Sittaford.

Dix minutes plus tard, ils étaient assis dans la vaste cuisine et présentés à Mr. Curtis, un vieillard aux cheveux gris, à l'air plutôt renfrogné. Ils se régalèrent de thé, de tartines beurrées, de crème du Devon et d'œufs durs. Tout en mangeant, ils écoutaient les bavardages de la maîtresse de maison. Au bout d'une demi-heure, ils connaissaient tous les habitants de la petite localité.

D'abord, Miss Percehouse, qui habitait le cottage numéro 4, une vieille fille d'âge incertain et de caractère bizarre qui, aux dires de Mrs. Curtis, était venue là six ans auparavant pour finir ses jours.

— Mais, croyez-moi, mademoiselle, l'air de Sittaford est tellement sain que la vieille demoiselle se porte beaucoup mieux depuis son arrivée dans le pays. Miss Percehouse a un neveu qui vient la voir de temps à autre. Pour l'instant, il est ici. A mon avis, il veille surtout à ce que la fortune de la vieille tante ne sorte pas de la famille. En cette saison, un village perdu comme Sittaford n'offre aucune attraction pour un jeune homme. Toutefois, sa venue a été une providence, pour la jeune demoiselle du castel. La pauvre petite ! Quel malheur de l'amener dans cette grande caserne en plein hiver ! Mr. Ronald Garfield, le neveu de Miss Percehouse, va la voir aussi souvent qu'il le peut, sans cependant négliger sa tante.

Charles Enderby et Emily échangèrent un coup d'œil. Charles se rappelait avoir entendu citer le nom de Ronald Garfield parmi les amateurs de table tournante.

— Le cottage qui se trouve de l'autre côté du mien, le numéro 6, reprit Mrs. Curtis, est habité depuis peu par un certain Mr. Duke. Au premier abord, on prendrait ce monsieur pour un ancien militaire, mais il n'en a pas les manières. Il en va autrement du major Burnaby : inutile de le regarder deux fois pour deviner qu'il a appartenu à l'armée.

« Le numéro 3 est le cottage de Mr. Rycroft, un vieux célibataire qui, paraît-il, voyageait dans les pays lointains à la recherche d'oiseaux rares pour le British Muséum ; il est ce qu'on appelle un naturaliste. Dès que le temps le permet, il se promène sur la lande. Il aime les livres. Son cottage n'est meublé que de bibliothèques.

« Au numéro 2 habite un invalide, le capitaine Wyatt. Il a pour le servir un Indien. Cet homme des pays chauds souffre dans ce climat ; aussi fait-il des feux d'enfer dans la maison. Quand on entre chez le capitaine, on se croirait dans un four.

« Le major Burnaby habite le cottage numéro 1. Il vit tout seul et chaque matin je vais lui faire son ménage. Il est propre et méticuleux au possible. Lui et le capitaine Trevelyan s'entendaient comme larrons en foire. C'étaient de très vieux amis.

« Quant à Mrs. et Miss Willett, personne ne connaît leurs antécédents. Elles doivent être riches, car elles dépensent beaucoup. Vous ne sauriez imaginer le nombre d'œufs qui entrent dans cette maison. Elles ont amené leurs servantes avec elles. Comme ces jeunes bonnes s'ennuient, Mrs, Willett les promène jusqu'à Exeter deux fois par semaine dans sa voiture…

« Allons, je ferais mieux de débarrasser ma table. »

Elle poussa un soupir. Charles et Emily en firent autant ; ils se sentaient un peu abasourdis sous le flot de renseignements qu'elle venait de leur déverser.

Charles se risqua à poser une question.

— Le major Burnaby est-il de retour ? Aussitôt, Mrs. Curtis s'arrêta, le plateau en main.

— Il est arrivé à pied, comme toujours, une demi-heure avant vous. Je lui ai dit : « Major Burnaby, pas possible que vous veniez d'Exhampton à pied ? » Il m'a répondu : « Pourquoi pas ? Quand on a deux jambes, on n'a pas besoin de quatre roues. Vous savez bien, madame Curtis, que je m'impose cette balade toutes les semaines !

— Je le sais bien, monsieur, mais cette fois, c'est différent. Après l'émotion qu'a dû vous causer le meurtre du capitaine, je m'étonne que vous ayez la force de marcher si loin. » Il se contenta de grogner et continua son chemin. Il avait tout de même mauvaise mine. C'est un miracle qu'il soit arrivé à Exhampton vendredi soir. A son âge, il faut avoir du cran pour parcourir ces dix kilomètres sous la neige. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne lui arrivent pas à la cheville. Ce n'est pas Mr. Ronald Garfield qui en ferait autant ! Mrs. Hibbert, la postière, et le forgeron, Mr. Pound, pensent comme moi que Mr. Garfield n'aurait jamais dû laisser le major partir seul. Il aurait mieux fait de l'accompagner. Si le major Burnaby s'était perdu dans la tempête, tout le monde aurait blâmé Mr. Garfield, et à juste titre.

L'air triomphant, elle disparut dans l'arrière-cuisine et fit entendre un remue-ménage de vaisselle.

Mr. Curtis déplaça pensivement sa bouffarde du côté droit de sa bouche au côté gauche.

— Quelles bavardes, ces femmes ! remarqua-t-il. Au bout d'un moment, il ajouta :

— Les trois quarts du temps, elles ne savent pas ce qu'elles disent.

Emily et Charles l'écoutaient en silence. Puis, comme Curtis ne disait plus rien, le jeune homme murmura :

— Vous avez bien raison, monsieur.

— Ah ! fit Mr. Curtis.

Et de nouveau il se plongea dans un silence contemplatif. Charles Enderby se leva.

— Je vais aller voir le vieux Burnaby et lui annoncer la visite des photographes pour demain matin.

— Je vous accompagne, dit Emily. Je voudrais savoir ce qu'il pense de James et connaître son opinion sur cette affaire.

— Avez-vous des caoutchoucs ? Les chemins sont boueux.

— J'ai acheté des bottes à Exhampton, répondit Emily.

— Quelle femme pratique vous faites !

Ils sortirent ensemble. Aussitôt, Mrs. Curtis reparut dans la cuisine.

— Ils sont allés chez le major, lui dit son mari.

— Ah ! Eh bien, qu'en penses-tu ? Se font-ils la cour ? On dit que les mariages entre cousins ne réussissent jamais et donnent comme

résultat des sourds, des muets et des pauvres d'esprit. Il est amoureux d'elle, cela se voit, mais elle est maligne et vous a une façon à elle de parler aux hommes ! Je me demande ce qu'elle vient faire ici. Veux-tu connaître mon opinion, Curtis ?

Mr. Curtis proféra un grognement.

— Pour moi, elle aime le jeune homme que la police a arrêté et elle vient ici pour tâcher de découvrir quelque chose. Ecoute bien ce que je te dis, Curtis : bien malin qui dupera cette fine mouche !

# Chapitre XIV
# LES DAMES WILLETT

Au moment où Charles et Emily se rendaient chez le major Burnaby, l'inspecteur Narracott, assis dans le salon du castel de Sittaford, essayait de se former une opinion sur Mrs. Willett.

Comme les routes étaient impraticables avant ce jour-là, il lui avait été impossible d'aller la voir plus tôt. Mrs. Willett ne répondait en rien à l'image qu'il en avait conçue mentalement, et il fut tout surpris de voir une grande dame au fin visage et aux yeux brillants pénétrer dans le salon d'un pas décidé. Elle portait une jolie toilette de jersey de soie, des bas de soie arachnéens et des souliers vernis aux talons hauts. Sur ses doigts, l'inspecteur remarqua des bagues d'une grande valeur et à son cou un énorme collier de perles, parfaites comme imitation et sûrement fort coûteuses.

Sans laisser à Narracott le temps de parler, elle dirigea elle-même le cours de la conversation :

— Vous êtes l'inspecteur Narracott ? Vous désirez sans doute fouiller la maison. Quelle tragique affaire ! Je puis à peine y croire. Nous n'avons appris la nouvelle que ce matin. Veuillez vous asseoir, inspecteur. Je vous présente ma fille, Violette.

A peine avait-il remarqué la jeune fille qui était entrée derrière sa mère, et pourtant Violette était une jolie blonde aux grands yeux bleus.

Mrs. Willett s'assit.

— En quoi puis-je vous être utile, inspecteur ? Je connaissais fort peu le malheureux capitaine, mais si vous pensez…

— Merci beaucoup, madame. On ne sait jamais, au début d'une enquête, d'où peut venir la lumière.

— Je comprends. Peut-être trouverez-vous dans cette maison un détail capable de vous guider dans votre triste mission, mais j'en doute. Le capitaine Trevelyan a enlevé d'ici tous ses objets personnels.

Le pauvre homme, par crainte que je ne touche à ses cannes à pêche ! ajouta-t-elle en riant.

— Vous ne le connaissiez point ?

— Avant de louer cette maison ? Non. Depuis, je l'ai invité plusieurs fois, mais il n'a jamais daigné venir, sans doute par timidité. J'ai connu des douzaines d'hommes dans son genre. On les traite de misogynes, alors qu'en réalité ils manquent simplement de hardiesse. Si j'avais pu le recevoir ici, nous serions certainement devenus de bons amis.

A présent, l'attitude du capitaine envers sa locataire ne surprenait point l'inspecteur Narracott.

— Nous nous y sommes mises toutes les deux, sans plus de succès, n'est-ce pas, Violette ?

— Oui, maman.

— Au fond, il avait l'âme d'un marin, dit Mrs. Willett, et, comme vous le savez, toutes les femmes ont un faible pour les marins.

A ce moment l'inspecteur s'aperçut que Mrs. Willett conduisait la conversation un peu trop à son propre gré. Pour lui, l'important consistait à découvrir si, oui ou non, cette femme était aussi innocente qu'elle le paraissait.

— Je désirerais quelques détails sur…

— Sur quoi, inspecteur ?

— Sur un incident qui se produisit dans votre maison. Comme vous le savez, le major Burnaby a, le premier, découvert le corps de son ami et il se rendit à Exhampton à la suite d'une séance de table tournante…

Narracott se retourna vivement. La jeune fille venait d'étouffer un cri.

— Pauvre Violette ! gémit la mère. Elle est absolument bouleversée… En réalité, nous le sommes tous ! Je ne suis pas superstitieuse, mais c'est tellement inexplicable !

— C'est donc bien vrai ?

— Comment en douter à présent ? Tout d'abord, je crus à une plaisanterie… une plaisanterie de mauvais aloi, et je soupçonnai Ronald Garfield…

— Oh ! maman. Je te jure qu'il n'a rien fait.

— Violette, je dis simplement ce que je pensais sur le moment. Pouvait-on y voir autre chose qu'une farce macabre ?

— Cette révélation vous a troublée, madame Willett ? demanda l'inspecteur.

— Nous en fûmes tous abasourdis. Jusque-là, tout le monde devisait gaiement, chacun songeait à passer une amusante soirée… quand soudain… ce message de l'au-delà… J'étais furieuse…

— Pourquoi ?

— Parce que je me figurais qu'un de mes invités l'avait fait délibérément… histoire de rire.

— Et à présent ?

— Ma foi, je ne sais plus qu'en penser.

— Et vous, mademoiselle ?

— Moi ? (La jeune fille sursauta.) Je… je ne sais pas. Jamais je ne me débarrasserai de ce souvenir. J'en rêve la nuit. Je n'essaierai plus de faire parler la table.

— Sans doute Mr. Rycroft affirmera-t-il que c'est un phénomène

surnaturel. Il y ajoute foi, et je ne suis pas loin d'y croire moi-même. Si ce message ne vient pas de l'au-delà, y voyez-vous une explication ?

Incrédule, l'inspecteur hocha la tête. Puis il posa à Mrs. Willett une question sur un sujet différent.

— L'hiver ne vous semble pas trop triste dans ce pays ?

— Nous adorons le changement. Vous ignorez peut-être que nous venons d'Afrique du Sud ?

Elle parlait d'un ton tout à fait naturel.

— Vraiment ? De quelle partie de l'Afrique du Sud ?

— Du Cap. Violette n'était pas encore venue en Angleterre. Tout l'enchante et les effets de neige lui paraissent charmants ! Du reste, cette maison offre beaucoup de confort.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à venir dans ce coin ? demanda Narracott avec une aimable curiosité.

— Nous avons lu énormément de livres sur le Devonshire, et j'ai toujours eu envie de voir Dartmoor.

— Pourquoi avez-vous choisi Exhampton, une petite ville presque inconnue ?

— Sur le bateau, nous lisions encore un de ces livres où il était question des landes du Devon, et un jeune homme à bord nous parla d'Exhampton avec enthousiasme.

— Comment s'appelle ce jeune homme ? Habite-t-il dans ce pays ?

— Au fait, je ne me souviens plus de son nom. C'est stupide, n'est-ce pas ? Vous savez comment on se lie sur un paquebot… On croit connaître les gens, on promet de se revoir… et une semaine après qu'on a débarqué, on ne se souvient même plus du nom de ses amis de passage.

Elle éclata de rire.

— Pourtant, il était gentil… pas très beau, avec sa tignasse rouge… mais il avait un sourire séduisant.

— Et sur ses recommandations, vous vous êtes décidée à choisir votre résidence dans ces parages ?

— Tout simplement. C'est ridicule, n'est-ce pas, inspecteur ?

— Vous avez alors écrit aux agents de location pour trouver une maison ?

— Oui. Ils nous ont envoyé des renseignements sur le castel de Sittaford. Cette maison répondait à nos goûts.

— Je ne l'aurais pas choisie à cette époque de l'année, répliqua l'inspecteur en riant.

— Si nous avions vécu en Angleterre, notre choix eût sans doute été différent, riposta adroitement Mrs. Willett.

L'inspecteur se leva.

— Comment avez-vous eu le nom de l'agence d'Exhampton à

laquelle vous avez télégraphié ?

Pour la première fois, Mrs. Willett ne répondit pas immédiatement et l'inspecteur surprit dans les yeux de la dame un éclair de contrariété et même de colère. Il venait sans doute de poser une question indiscrète. Elle se tourna vers sa fille.

— Violette, te rappelles-tu comment nous avons eu l'adresse ?

La jeune fille ouvrit des yeux effarés.

— Eh ! j'y suis, poursuivit Mrs. Willett. J'ai demandé au bureau des renseignements de chez Selfridges quelle était la meilleure agence de location d'Exhampton. Ces gens-là sont étonnants, ils connaissent tout.

« Vous avez la réplique facile, chère madame, songea à part lui l'inspecteur Narracott, mais, cette fois, la réponse a un peu tardé. Tout cela ne me semble pas très clair. »

Il fit rapidement le tour de la maison, sans rien découvrir de suspect, puis il prit congé de Mrs. Willett et la remercia poliment. Au moment où il se retournait vers la porte, il aperçut, par-dessus l'épaule de sa mère, l'expression du visage de la jeune fille.

Impossible de s'y méprendre : Violette Willett, à ce moment où elle ne se savait pas observée, avait laissé paraître ses sentiments de frayeur.

Mrs. Willett parlait toujours.

— Hélas ! ce qui nous ennuie ici, c'est le problème des domestiques. Les servantes ne veulent plus rester dans les trous de campagne. Les miennes m'ont plusieurs fois menacée de me quitter et la nouvelle de l'assassinat du capitaine Trevelyan paraît les avoir encore alarmées. Que faire ? Le bureau de placement d'Exeter m'a conseillé de prendre du personnel masculin.

L'inspecteur répondit machinalement ; l'esprit occupé de l'expression surprise sur le visage de Violette, il n'écoutait plus la mère.

Certes, Mrs. Willett s'était montrée à la hauteur… mais pas suffisamment encore pour l'inspecteur Narracott.

Celui-ci s'en alla, plongé dans ses réflexions.

Si les dames Willett n'avaient rien à se reprocher au sujet de la mort de Trevelyan, que craignait donc Violette Willett ?

L'inspecteur joua sa dernière carte. Le pied sur le seuil de la porte, il se ravisa.

— A propos, dit-il, vous connaissez le jeune Pearson ?

Cette fois, l'hésitation de Mrs. Willett ne laissait plus de doute à l'inspecteur. Au bout d'une longue seconde, elle répondit :

— Pearson ? Je ne crois pas.

Un cri venant du salon l'interrompit et on entendit le bruit d'une chute.

En un clin d'œil, l'inspecteur traversa le vestibule et entra dans la pièce.

Violette s'était évanouie.

— Pauvre mignonne ! soupira Mrs. Willett. Trop d'émotions à la fois ! Cette affaire de la table tournante et, pour couronner le tout, l'assassinat du capitaine Trevelyan ! Elle n'est pas forte. Mettez-la sur le divan, inspecteur. Voulez-vous sonner ?… Merci.

L'inspecteur, les lèvres serrées, descendait l'allée.

James Pearson, il le savait, était fiancé à cette charmante jeune fille qu'il avait vue à Londres. Alors, que signifiait l'évanouissement de Violette Willett à la mention du nom de ce neveu de Trevelyan ? Quelle relation existait-il entre James Pearson et les Willett ?

Indécis, Narracott s'arrêta devant la grille : Il tira de sa poche un calepin où se trouvait la liste des habitants des six cottages bâtis par le capitaine Trevelyan avec quelques notes en regard de chaque nom. L'index de l'inspecteur Narracott se posa sur le numéro 6.

« Je vais le voir tout de suite », se dit-il.

D'un pas alerte, il suivit le sentier. Au numéro 6 – la maisonnette habitée par Mr. Duke – il manœuvra énergiquement le marteau de la porte.

# Chapitre XV

# VISITE AU MAJOR BURNABY

Charles Enderby frappa à la porte du major Burnaby. Presque immédiatement, elle s'ouvrit et le major parut sur le seuil, l'air de mauvaise humeur.

— Encore vous ? dit-il d'une voix peu encourageante, mais l'expression de son visage changea lorsqu'il aperçut Emily.

— Voici Miss Trefusis, annonça Charles, comme s'il présentait un as d'atout. Elle désire vivement vous parler.

— Puis-je entrer ? demanda Emily avec son plus gracieux sourire.

— Certainement, mademoiselle.

Le major les précéda dans le salon de sa maisonnette et se mit à ranger des chaises et à remuer des tables.

Selon son habitude, Emily alla droit au but.

— Major Burnaby, je suis la fiancée de James… James Pearson. Vous devinez mon inquiétude à son sujet.

Le major, en train de pousser une table, s'arrêta net et demeura un instant bouche bée.

— Ma chère demoiselle, je vous plains de tout mon cœur.

— Major Burnaby, je vous prie de me répondre en toute sincérité. Le croyez-vous coupable ? Ne vous gênez pas pour me parler franchement.

— Non, je ne le crois pas coupable, déclara Burnaby d'une voix ferme.

Il tapa vigoureusement sur un coussin et s'assit en face d'Emily.

— James Pearson me fait l'effet d'un charmant garçon… peut-être un peu faible de caractère. Ne vous fâchez pas, mademoiselle, si je me permets de vous dire que c'est le genre d'individu qui se laisserait facilement entraîner au mal… mais il n'irait pas jusqu'au meurtre… non.

— Je vous remercie infiniment de ces paroles.

— Voulez-vous boire un whisky avec de l'eau de Seltz ? C'est tout ce que j'ai à vous offrir.

— Je ne prendrai rien, merci, major Burnaby.

— Un peu d'eau de Seltz ?

— Non, merci.

— Je vous offrirais bien le thé… proposa le major d'un air embarrassé.

— Nous l'avons déjà pris chez Mrs. Curtis, se hâta d'annoncer Charles.

Major Burnaby, qui, croyez-vous, a commis le crime ? demanda Emily.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tout d'abord, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un vagabond venu pour voler, mais la police rejette cette hypothèse. Elle doit s'y connaître mieux que nous, tout de même, mademoiselle Trefusis. Le capitaine n'avait, à ce que je sache, aucun ennemi personnel.

— Vous êtes mieux placé que tout autre pour le savoir.

— Oui, car je connaissais Trevelyan mieux que beaucoup de membres de sa famille.

— Et vous ne voyez rien… rien qui puisse aider à la découverte du meurtrier ?

— Je sais ce que vous pensez. Comme dans les livres, il devrait surgir dans ma mémoire un détail, un incident quelconque qui conduirait à une piste Eh bien ! non. Je le regrette, mais je ne vois rien de semblable. Trevelyan menait une vie régulière, il recevait peu de lettres et en écrivait encore moins. Pas de complications sentimentales dans son existence. Vraiment, mademoiselle Trefusis, je ne découvre rien d'anormal.

Tous trois demeurèrent un instant silencieux.

— Que pensez-vous de son domestique ? demanda Charles.

— Il y a des années qu'il était au service de Trevelyan. Un serviteur fidèle.

— Il vient de se marier, ajouta Charles.

— Oui, il a épousé une jeune fille honnête et respectable.

— Major Burnaby, poursuivit Emily, excusez mon indiscrétion, mais il me semble que vous avez pressenti le malheur arrivé à votre ami ?

Le major se frotta le nez d'un air embarrassé, comme cela lui arrivait chaque fois que l'on faisait allusion à la séance de la table tournante.

— Je n'en disconviens pas. Je savais pertinemment que c'était pure stupidité et cependant… malgré moi…

— Cette fois-là, vous avez à votre insu deviné que c'était la vérité, observa Emily.

Le major approuva d'un signe de tête.

— Ce qui me surprend…

Les deux hommes s'observèrent attentivement.

— Major Burnaby, vous dites que vous ne croyez pas aux tables tournantes… et pourtant, cette annonce de mort, que vous repoussiez comme une allégation absurde, vous a troublé au point que, malgré la tempête de neige, vous vous êtes mis en route pour aller voir le capitaine Trevelyan. Ne soupçonnez-vous pas qu'il flottait quelque chose dans l'atmosphère ?

Ne voyant aucune trace de compréhension sur les traits du major, elle poursuivit :

— Je veux dire par là qu'il existait une certaine prémonition dans l'esprit d'une autre personne et que, d'une façon quelconque, elle vous a transmis sa pensée.

— Je n'en sais rien, dit le major en se frottant le nez.

Puis il ajouta :

— Evidemment, les femmes prennent ces histoires-là au sérieux.

— Les femmes ! murmura Emily d'un air pensif. Peut-être… A quoi ressemblent les dames Willett, major Burnaby ?

— Ma foi, elles sont très aimables… très serviables… répondit Burnaby, embarrassé pour donner le moindre signalement d'une personne.

— Pourquoi ont-elles pris une maison comme le castel de Sittaford à cette époque de l'année ?

— Je l'ignore… comme tout le monde.

— Ne trouvez-vous pas cela bizarre ? insista Emily.

— Certes. Mais, selon l'expression de l'inspecteur Narracott, on ne discute pas des goûts et des couleurs.

— Voyons ! On n'agit pas sans raison, insista Emily.

— Je n'en sais trop rien, mademoiselle. Je crois que vous ne le feriez pas, mais d'autres…

Il soupira et hocha la tête.

— Connaissaient-elles le capitaine Trevelyan avant de venir ici ?

— Trevelyan m'en aurait parlé, et leur lettre l'a bien surpris lui-même.

— Lui aussi jugea leur intention bizarre ?

— Ma foi, comme nous tous.

— Quelle fut l'attitude de Mrs. Willett à l'égard du capitaine Trevelyan ? Essaya-t-elle de l'éviter ?

— Oh ! non, mademoiselle ! Au contraire, elle l'agaçait par ses invitations réitérées !

— Ah ! dit Emily, pensive. Peut-être n'avait-elle loué le castel de Sittaford que pour nouer des relations avec le capitaine ?

— Possible ! acquiesça le major en retournant cette idée dans sa tête. Voilà une manière de faire connaissance un peu onéreuse, à mon gré.

— Sans doute ne voyait-elle pas d'autre moyen d'approcher le capitaine Trevelyan.

— Il ne se liait pas facilement, en effet, constata l'ami du défunt. Je dois dire que l'inspecteur Narracott a conçu la même pensée que vous, ajouta-t-il.

Emily ressentit une sourde irritation contre cet inspecteur Narracott qui semblait avoir pensé à tout avant elle. C'était vexant

pour une jeune personne qui se piquait d'une grande habileté.

Elle se leva et tendit la main au major.

— Merci lui dit-elle simplement.

— J'aurais voulu vous aider davantage, mademoiselle, mais je suis un maladroit, incapable de rien découvrir d'intéressant. Toutefois, si je puis vous rendre service, frappez à ma porte sans hésiter.

— Merci, major Burnaby.

— Au revoir, monsieur, dit Enderby. N'oubliez pas que je reviendrai demain avec mon appareil photographique.

Burnaby rentra en proférant un grognement. Emily et Charles retournèrent chez Mrs. Curtis.

— Venez dans ma chambre. Je voudrais vous parler, dit Emily au jeune homme.

Elle s'assit sur l'unique chaise et Charles sur le lit. Emily enleva son chapeau et l'envoya rouler dans un coin.

— A présent, il me semble que je tiens un bout du fil. Je me trompe peut-être, mais une idée me vient à propos de cette histoire de table. Avez-vous déjà fait tourner une table ?

— Oui, de temps à autre, mais jamais sérieusement.

— Bien sûr. On s'amuse à ce jeu-là par les après-midi pluvieux. Si vous y avez pris part, vous savez comme cela se passe. La table commence à épeler un nom connu de tous les assistants : alors, inconsciemment, chacun secoue la table.

— C'est vrai, acquiesça Mr. Enderby.

— Supposez un moment qu'une des personnes assises autour de la table ait été avertie de l'assassinat du capitaine Trevelyan…

— Ah ! non. Vous allez chercher trop loin, protesta Charles.

— J'émets simplement l'hypothèse qu'un des joueurs, au courant de la mort du capitaine Trevelyan, ne pouvait plus tenir son secret. La table l'a trahi.

— Voilà qui est on ne peut plus ingénieux, mais je n'y crois pas.

— Dans la recherche d'un criminel, il ne faut pas reculer devant de telles audaces.

— Bien. J'admets, si vous le voulez, que votre hypothèse soit la réalité.

— Parfait ! Dans ce cas, examinons tour à tour les personnes assemblées autour du guéridon de Mrs. Willett. D'abord, le major Burnaby et Mr. Rycroft : il semble impossible qu'un de ces deux vieillards ait été le complice du meurtrier. Ensuite, il y a Mr. Duke. Pour l'instant, nous ne savons rien de lui. Il vient d'arriver dans le pays et pourrait tout aussi bien être… affilié à une bande de malfaiteurs. Puis les dames Willett. Charles, ces femmes cachent un mystère !

— Que diable récolteraient-elles de la mort du capitaine ?

— A première vue, rien du tout. Mais, si ma supposition est exacte, il y a un joint qui nous manque et il faut le trouver.

— Et si tout cela est faux ?

— Nous repartirons sur une autre, piste.

— Ecoutez ! s'écria Charles.

La main levée, il courut vers la fenêtre et l'ouvrit. Emily percevait également le bruit qui avait éveillé l'attention de son compagnon : c'était le son lointain d'une cloche.

D'en bas, la voix de Mrs. Curtis monta vers les jeunes gens.

— Vous entendez, mademoiselle ? Emily ouvrit la porte.

— Vous l'entendez ? Elle résonne, hein ? Qu'en dites-vous ?

— Qu'est-ce ? demanda Emily.

— C'est la cloche de la prison de Princetown, mademoiselle, à près de vingt kilomètres d'ici. Cela signifie qu'un prisonnier s'est échappé. George ! George ! Où es-tu ? Tu n'entends donc pas la cloche ? Un prisonnier s'est enfui de la prison !

La voix de Mrs. Curtis s'éteignit du côté de la cuisine.

Charles ferma la fenêtre et reprit sa place sur le bord du lit.

— Si seulement ce prisonnier avait sauté le mur vendredi, cela eût arrangé les choses. Inutile alors de chercher davantage le meurtrier. Un évadé de la prison, affamé, entre dans la demeure du capitaine. Celui-ci défend son bien, et l'autre, en désespoir de cause, l'assomme d'un bon coup.

— Oui, c'eût été si simple ! soupira Emily.

— Au lieu de cela, le misérable se sauve trois jours plus tard ! fit Charles en hochant tristement la tête.

# Chapitre XVI
# Mr. RYCROFT

Le lendemain matin, Emily s'éveilla de très bonne heure. En personne raisonnable, elle ne songeait point à éveiller son collaborateur bénévole ; mais incapable de tenir en place, elle sortit faire une promenade.

Elle passa devant la grille du castel de Sittaford et, prenant le sentier qui tournait à droite, elle gravit la colline. L'air était froid et piquant. Arrivée sur le plateau, Emily grimpa sur un énorme rocher gris, de forme fantastique, d'où elle contempla la lande qui s'étendait devant elle à perte de vue, sans une route ni une habitation. Au-dessous d'elle, au pied du rocher, des blocs de granit gisaient pêle-mêle. Au bout d'une ou deux minutes, Emily se détourna pour regarder du côté nord, par où elle était venue. Au flanc de la colline, elle découvrit la masse grise du castel de Sittaford avec ses petits cottages et, plus bas, dans la vallée, Exhampton.

« Quand on est si haut perché, à peu près comme si l'on soulevait la toiture d'une maison de poupée pour regarder à l'intérieur. »

De tout son cœur, elle regrettait de n'avoir point vu le défunt, ne serait-ce qu'une fois. Il est difficile de se faire une idée des gens que l'on n'a pas connus ! Il fallait s'en rapporter à l'opinion des autres et Emily Trefusis se targuait de posséder un jugement supérieur à celui de la moyenne.

Réfléchissant à ces questions, elle soupira et changea de place.

Entièrement absorbée par ses pensées, elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Aussi elle sursauta à la vue d'un petit monsieur âgé, debout à quelques pas d'elle, qui tenait courtoisement son chapeau à la main.

— Excusez-moi, lui dit-il. Vous êtes Miss Trefusis, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Je me nomme Rycroft. Pardonnez-moi si je suis indiscret, mademoiselle, mais, dans un petit village comme le nôtre, les nouvelles se répandent vite et naturellement votre arrivée d'hier est déjà connue de tout Sittaford. Nous savons le malheur qui vous frappe ; soyez assurée de toute notre sympathie et du désir que nous avons de vous aider.

— Vous êtes aimable, monsieur, et je vous suis reconnaissante.

— Ne me remerciez pas, mademoiselle. Vous pouvez compter sur moi… La vue est superbe d'ici, n'est-ce pas ?

— Oui. Quel beau panorama !

— Savez-vous qu'un prisonnier s'est évadé de Princetown, hier soir ?

— Pas encore, il me semble. Le malheureux ne jouira sans doute pas longtemps de sa liberté. Durant ces vingt dernières années, il paraît qu'aucun des condamnés n'a réussi à s'échapper pour de bon, de cette prison.

— De quel côté se trouve Princetown ? Mr. Rycroft étendit le bras vers le sud.

— Là-bas, à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, et vingt-cinq par la route.

Emily frémit à la pensée de cet individu traqué dans la lande. Mr. Rycroft, qui l'observait, lui dit :

— Le sort de ce détenu m'émeut également. L'instinct se révolte contre cette chasse à l'homme. Pourtant, les prisonniers de Princetown sont des criminels dangereux ; ils appartiennent à cette catégorie de malfaiteurs que vous et moi n'hésiterions pas à faire mettre sous les verrous. Sachez, mademoiselle, que je me passionne à l'étude du crime. L'ornithologie et la criminologie sont mes deux sujets préférés.

Il s'arrêta un instant.

— Voilà pourquoi, si vous me le permettez, je vous offre mon concours dans cette affaire. J'ai toujours vivement désiré étudier un crime de près. Ayez confiance en moi, mademoiselle, je mets à votre disposition l'expérience que j'ai acquise par mes études sur cette question.

Emily demeura un moment silencieuse. Elle se félicitait intérieurement de la tournure des événements. Par Mr. Rycroft, elle allait découvrir des détails sur l'existence des gens de Sittaford et sans doute s'ouvriraient devant elle de nouveaux champs d'investigation. Ce petit vieillard, tout ratatiné, qui pénétrait à fond l'humaine nature, était dévoré par cette curiosité qui distingue l'homme de pensée de l'homme d'action.

— Je vous en prie, aidez-moi ! lui dit simplement Emily, je suis si malheureuse !

— Je le comprends, ma chère enfant. Puisque vous acceptez ma collaboration, allons au fait. L'aîné des neveux de Trevelyan a été arrêté… Tout semble le désigner comme coupable. Je parle sans opinion préconçue.

— Evidemment. Pourquoi douteriez-vous de son innocence, alors que vous ne savez rien de lui ?

— Voilà une parole sensée, mademoiselle Trefusis ; vous êtes également un intéressant sujet d'observation. Votre nom me donne à croire que vous venez de la Cornouailles, tout comme notre pauvre ami Trevelyan.

— Oui, répondit Emily. Mon père était natif de Cornouailles et

ma mère d'Ecosse.

— Ah !… Maintenant, examinons notre petit problème. D'un côté, supposons que James… (Il s'appelle James, n'est-ce pas ?), à court d'argent, soit venu en demander à son oncle. Celui-ci lui refuse. Dans un violent accès de colère, James ramasse le bourrelet de sable qui traîne près de la porte et en frappe son oncle sur la tête. Le crime n'a pas été prémédité… il s'agit simplement d'une vengeance stupide. D'autre part, James peut avoir quitté son oncle après une discussion orageuse, et une autre personne, entrée peu après, a commis le crime. Voilà ce que vous croyez… et… ce que je souhaite. Si votre fiancé était le meurtrier, l'affaire perdrait tout intérêt. Aussi je me raccroche à la deuxième hypothèse. Le capitaine Trevelyan n'a pas été assassiné par son neveu James. Cela nous conduit à un autre point très important. Le meurtrier aurait-il surpris la querelle entre l'oncle et le neveu ? Suivez mon idée : quelqu'un veut se débarrasser du capitaine Trevelyan et certain d'avance que les soupçons se porteront sur James, il saisit l'occasion de cette querelle d'argent pour exécuter ses desseins criminels. Emily réfléchit un instant.

— En ce cas ? fit-elle lentement.

— En ce cas, reprit Mr. Rycroft, le coupable serait une personne de l'entourage du capitaine Trevelyan, quelqu'un d'Exhampton qui, probablement, devait se trouver dans la maison du capitaine pendant la discussion. Et, puisque nous ne sommes point à la barre du tribunal et qu'il nous est permis de citer des noms, Evans se présente à notre esprit comme répondant de façon satisfaisante à ces conditions. Il a pu entendre les propos échangés entre James et son oncle, et tuer le capitaine sitôt après le départ du neveu. Voyons maintenant si la mort de son maître rapporte quelque chose à Evans.

— Je crois qu'il hérite une petite somme, dit Emily.

— Cela peut, selon le cas, constituer un motif suffisant. Il faudrait savoir si Evans se débattait dans un pressant besoin d'argent. N'oublions pas qu'il existe aussi une Mrs. Evans… de date récente.

— Que pensez-vous de cette histoire de table tournante, monsieur Rycroft ?

— J'avoue, mademoiselle, que cela m'a vivement impressionné. Comme on vous l'a peut-être dit, je crois aux phénomènes psychiques. J'ai déjà rédigé un rapport détaillé de cette séance et je l'ai envoyé à la Société de Recherches Psychiques, à Londres. Le cas me paraît troublant. Parmi les cinq personnes présentes, aucune ne pouvait soupçonner le meurtre du capitaine Trevelyan.

— Ne croyez-vous pas que…

Emily s'arrêta. Il ne lui était guère possible d'insinuer à Mr. Rycroft qu'une des cinq personnes pouvait savoir à l'avance, que le crime allait être commis, alors que lui-même était de ce nombre. Non

point qu'elle suspectât un instant Mr. Rycroft de complicité avec le meurtrier, mais un sentiment de délicatesse lui dictait de présenter sa pensée sous une forme moins directe.

— Comme vous le disiez, monsieur Rycroft, le cas est troublant au plus haut point. Ne voyez-vous pas, dans votre petit groupe, en dehors de vous-même, cela va de soi, une personne douée de dons psychiques ?

— Ma chère demoiselle, je ne possède aucun don de cette nature, et c'est seulement en qualité d'observateur que je m'intéresse aux phénomènes spirites.

— Et Mr. Garfield ?

— Un charmant garçon, mais qui n'a rien de transcendant.

— Riche, sans doute ?

— Fauché comme les blés ! Il vient ici courtiser une vieille tante dont il attend l'héritage. Miss Percehouse n'est point sotte ; elle sait à quoi s'en tenir sur les attentions de son neveu, mais elle le fait languir.

— J'aimerais à la voir.

— Elle serait certes enchantée de bavarder avec vous, mademoiselle. Elle est si curieuse !

— Comment trouvez-vous Mrs. et Miss Willett ? demanda Emily.

— Ma foi, des personnes très aimables, ayant un peu le genre de ceux qui ont vécu aux colonies. Ces dames manquent légèrement de mesure. A part cela, Miss Violette est une jeune fille délicieuse.

— Leur choix de Sittaford comme résidence d'hiver me semble, pour le moins, curieux.

— Je ne trouve pas. Nous autres, nous soupirons après le soleil, les pays chauds et les palmiers ; quoi d'extraordinaire que les habitants de l'Australie et de l'Afrique méridionale se réjouissent à la perspective de passer les fêtes de Noël dans la neige et la glace ?

Emily se demanda laquelle des deux, de la mère ou de la fille, avait parlé de cette façon à Mr. Rycroft. Car, enfin, point n'était nécessaire de s'enterrer dans un village perdu dans la lande pour connaître les joies d'un vieux Noël anglais dans la neige. Evidemment, le vieillard ne voyait rien de suspect dans le choix des Willett. Pour lui, Sittaford était le pays idéal et il ne concevait pas qu'on pût hésiter à y passer l'hiver.

Lentement, ils descendirent la pente de la colline, puis s'engagèrent dans le sentier.

— Qui habite ce cottage ? demanda soudain la jeune fille.

— Le capitaine Wyatt… un homme impotent et peu sociable.

— Etait-il un ami du capitaine Trevelyan ?

— Du moins pas un ami intime. Trevelyan lui rendait visite de temps à autre. Il faut dire que Wyatt n'encourage nullement les visites. C'est un vieil ours.

Emily se taisait. Elle réfléchissait au moyen de forcer le seuil inhospitalier du capitaine Wyatt ; elle ne voulait pas quitter Sittaford sans avoir exploré toutes ces petites demeures susceptibles de lui fournir la clef du mystère.

Soudain, elle se rappela le nom du cinquième membre présent à la soirée tragique des Willett.

— Et Mr. Duke ?

— Eh bien ! que voulez-vous savoir sur son compte ?

— Qui est ce monsieur ?

— Nul ne le sait, répondit lentement Mr. Rycroft.

— C'est extraordinaire !

— Pas du tout. Duke n'a rien d'un personnage romanesque. Nous ignorons d'où il sort, mais c'est un bien brave homme… Voici mon cottage, mademoiselle. Voulez-vous me faire l'honneur d'entrer ?

— Avec plaisir, dit Emily.

Ils entrèrent dans la maisonnette. Des livres garnissaient les murs de cet intérieur accueillant.

Emily allait d'un côté et de l'autre, examinant les titres des volumes. Un rayon était réservé aux sciences occultes, un autre aux romans policiers, mais la plus grande partie de cette bibliothèque se rapportait à la criminologie et aux procès judiciaires de renommée mondiale. Les ouvrages sur l'ornithologie n'y occupaient qu'une place relativement minime.

Au bout d'un quart d'heure, Emily se leva.

— Monsieur Rycroft, je suis enchantée de votre société, mais il faut que je rentre à présent. Mr. Enderby est sûrement levé à cette heure, et je n'ai pas encore déjeuné. Nous avions prévenu Mrs. Curtis que nous serions prêts à neuf heures et demie, et je constate qu'il est dix heures. Je vais être en retard… Vous vous êtes montré si aimable… et si bon !

— Je ferai mon possible pour vous aider, balbutia Mr. Rycroft sous le regard ensorceleur d'Emily. Comptez sur moi. Nous sommes maintenant collaborateurs.

Emily lui tendit la main.

— C'est si bon, dit-elle, répétant la phrase dont elle avait déjà constaté l'efficacité au cours de sa brève existence, c'est si bon, quand on ne sait plus à quel saint se vouer, de pouvoir compter sur quelqu'un !

# Chapitre XVII
# MADEMOISELLE PERCEHOUSE

A son retour chez Mrs. Curtis, des œufs au lard et Charles Enderby attendaient Emily.

L'évasion du détenu préoccupait encore au plus haut point leur logeuse.

— La dernière fois qu'un prisonnier s'est évadé, voilà deux ans, on l'a rattrapé au bout du troisième jour, près de Moretonhampstead, leur dit-elle.

— Pensez-vous qu'il viendra de ce côté ? demanda Charles.

— Jamais les évadés ne s'aventurent par ici, car, une fois sorti de la lande, on ne rencontre plus de petite ville. L'homme essaiera plutôt de gagner Plymouth, mais il sera sans doute arrêté avant.

— On trouverait pourtant de bonnes cachettes parmi les rochers de l'autre côté de la colline.

— Vous avez raison, mademoiselle. Il y a même sur cette partie de la lande une caverne appelée le « Trou de Pixie ». L'ouverture, très étroite, ressemble à une fente dans le rocher, mais l'intérieur s'élargit et on dit même qu'un des hommes du roi Charles y demeura caché pendant quinze jours. Une servante de ferme lui apportait sa nourriture.

— Je voudrais bien voir ce « Trou de Pixie », dit Charles.

Il n'est pas facile à découvrir. Des bandes de jeunes gens viennent l'été en partie de plaisir par ici, et l'ont quelquefois cherché pendant des après-midi entiers. Si jamais vous réussissez, laissez une épingle à l'intérieur, cela vous portera chance.

Le déjeuner terminé, Charles et Emily sortirent dans le jardinet de Mrs. Curtis.

— Je devrais peut-être aller jusqu'à Princetown ? suggéra Charles. Quand la veine vous favorise, tout arrive à la fois. Je viens ici pour remettre un prix gagné par un lecteur de mon journal, et voilà que je tombe sur un meurtre et sur un évadé de prison.

— Ne deviez-vous pas photographier le cottage du major Burnaby, ce matin ?

Charles observa le ciel.

— Hum ! Je voulais prétexter que le temps était défavorable, afin de conserver un motif pour m'attarder à Sittaford le plus longtemps possible, et précisément voilà le ciel qui se couvre. Hum !… Mademoiselle, ne m'en veuillez pas, mais j'ai expédié à mon journal une interview avec vous.

— Très bien ! approuva Emily. Que me faites-vous dire ?

— Des choses qui intéressent tout particulièrement notre public. En voici un échantillon : *Notre envoyé spécial raconte son entrevue avec Miss Emily Trefusis, la fiancée de James Pearson, arrêté par la police sous l'inculpation de meurtre du capitaine Trevelyan…* Je dis que vous êtes jolie, courageuse.

— Merci, dit Emily.

— Que vos cheveux ondulent naturellement.

— Quoi ?

— Je le vois bien, parbleu !

— Evidemment, mais pourquoi en parler ?

— Pour satisfaire la curiosité de nos lectrices. L'entrevue se déroule ensuite de façon magnifique. Vous n'avez aucune idée des propos émouvants de passion que je mets sur vos lèvres au sujet de votre fidélité à l'égard de votre fiancé, de votre intention de le défendre, dût le monde entier se liguer contre lui.

— Ai-je réellement prononcé ces paroles ?

— Cela vous ennuie ?

— Pas du tout. Continuez.

— J'ai parlé de la carrière maritime du capitaine Trevelyan, évoqué la possibilité de la vengeance d'un prêtre étranger, à la suite d'une disparition d'idole. Il faut bien leur fournir du nouveau, de l'inattendu.

— Vous avez bien commencé votre journée.

— Et vous ? Il me semble que vous vous êtes levée de bien bonne heure.

Elle lui raconta sa promenade et la rencontre de Mr. Rycroft. Soudain, elle s'arrêta. Enderby suivit la direction du regard d'Emily et aperçut un jeune homme au teint frais penché sur la barrière et gesticulant pour attirer leur attention.

— Excusez-moi. Je suis navré de vous déranger, mais c'est ma tante qui m'envoie.

— Quoi ? firent Charles et Emily, qui n'avaient rien compris.

— Sachez que ma tante est terriblement autoritaire. Tout le monde doit lui céder. Je me rends compte qu'il est tout à fait indiscret de venir vous ennuyer à cette heure, mais… si vous connaissiez ma tante… Si vous voulez vous plier à son caprice, vous ferez connaissance avec elle dans quelques minutes.

— Votre tante n'est-elle pas Miss Percehouse ? demanda Emily.

— Elle-même. Vous savez donc qui elle est ? dit le jeune homme, soulagé. Cette vieille bavarde de Mrs. Curtis a dû vous en parler. Mademoiselle, ma tante m'envoie vous chercher. Elle me prie de vous faire ses compliments, de vous dire qu'elle est impotente, et que ce serait une grande bonté de votre part… et patati et patata… Sachez

que c'est par pure curiosité qu'elle veut vous voir et, si vous avez mieux à faire, ne vous tracassez pas : prétextez un mal à la tête, ou de la correspondance en retard.

— Cette visite m'intéresse, au contraire, protesta Emily, et je vous accompagne. Mr. Enderby doit se rendre chez le major Burnaby.

— Vous croyez ? dit tout bas Enderby.

— Certainement ! répondit Emily d'un ton ferme. Elle le gratifia d'un léger salut et rejoignit sur la route son nouveau camarade.

— Vous êtes sans doute Mr. Garfield ?

— Oui. J'aurais dû me présenter. Vous êtes bien aimable de venir sans vous faire prier. D'autres jeunes filles se seraient montrées offensées. Vous comprenez les bizarreries des personnes âgées.

— Vous n'habitez pas ici monsieur Garfield ?

— Non, Dieu merci ! A-t-on jamais vu un trou pareil ? Pas même un cinéma ! Si du moins il se commettait un crime…

Il s'arrêta, effrayé de ce qu'il venait de dire.

— Excusez-moi, mademoiselle, je joue de malheur. Je dis toujours ce qu'il ne faut pas. Sachez que je ne le pense nullement.

— J'en suis certaine, répondit Emily.

— Nous voici arrivés ! annonça Mr. Garfield.

Il ouvrit la grille et laissa passer Emily, qui suivit l'allée jusqu'au petit cottage, tout pareil aux autres. Dans le salon qui donnait sur le jardin elle vit une vieille petite dame à la figure maigre et ridée, avec un nez long et mince, étendue sur un divan. A l'approche d'Emily, elle se redressa péniblement sur un coude.

— Vous voilà ! dit-elle. Vous êtes on ne peut plus gentille de venir voir une vieille femme comme moi ! Lorsqu'on est infirme, on aime à savoir les nouvelles. Ne croyez pas que ce soit par pure indiscrétion que je vous ai priée de venir. Ronnie, fais-moi le plaisir d'aller peindre les meubles de jardin, le banc et les chaises qui se trouvent sous la tonnelle. La peinture est toute préparée.

— Bien, tante Caroline.

— Asseyez-vous, dit Miss Percehouse.

Emily prit la chaise indiquée par la vieille demoiselle. Fait étrange : elle se sentait en sympathie avec cette vieille femme à la parole tranchante. Une certaine similitude de tempérament existait entre ces deux personnes ; toutefois, la jeune fille pouvait compter sur son charmant physique, tandis que miss Percehouse dominait par la seule force de sa volonté.

— Il parait que vous êtes la fiancée du neveu de Trevelyan. Je devine votre intention en venant séjourner dans ce pays et je vous souhaite bonne chance, mademoiselle.

— Merci, dit Emily.

— Autant la femme qui pleurniche me déplaît, autant j'aime celle

qui réagit dans le malheur.

Elle dévisagea Emily avec insistance.

— Pauvre infirme incapable de me lever et de sortir comme tout le monde… mon sort doit vous inspirer de la pitié, mademoiselle ?

— Non, répondit Emily d'un air songeur, je ne vous plains pas. Il me semble que chacun peut tirer de la vie sa part de bonheur. Si on ne l'obtient pas d'une façon, on le cherche d'une autre.

— Parfait. Il suffit de considérer l'existence sous un angle différent. A présent, ma chère petite demoiselle, à l'ouvrage ! Vous êtes sans doute venue à Sittaford pour étudier les gens de près et essayer de découvrir un indice qui vous mette sur la trace du meurtrier ? Si vous désirez des renseignements sur les gens du village, je puis vous aider.

Emily, en femme pratique, saisit l'occasion par les cheveux.

— Commençons par le major Burnaby, dit-elle.

— Le type classique de l'officier en retraite, esprit étroit, mesquin et envieux. Crédule en affaires, il appartient à cette catégorie de gens qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et placent leur argent dans n'importe quelle affaire véreuse. Aime à régler promptement ses dettes et déteste le visiteur qui n'essuie pas ses pieds avant d'entrer chez lui.

— Et Mr. Rycroft ?

— Un drôle de petit bonhomme, d'un égoïsme féroce. Légèrement piqué, il se croit d'essence supérieure. Sans doute vous a-t-il déjà proposé de mettre à votre service ses connaissances approfondies en criminologie ?

Emily dut avouer que tel était en effet le cas.

— Et Mr. Duke ?

— C'est bizarre. Voilà un homme duquel j'ignore tout. Pourtant il n'a rien de mystérieux dans son allure et je devrais le connaître.

— Que savez-vous des dames Willett ? demanda Emily.

A ce nom, Miss Percehouse se redressa sur le coude.

— Ah ! les Willett ! Que dire des Willett ? Attendez. Je vais vous apprendre quelque chose sur elles ; peut-être ce renseignement vous servira-t-il. Allez à mon secrétaire et ouvrez le petit tiroir du dessus, à gauche. Bon ! Apportez-moi l'enveloppe blanche que vous avez sous les yeux.

Emily lui remit l'enveloppe demandée.

— Probablement cela n'a aucune importance. Chacun ment plus ou moins, et Mrs. Willett a bien le droit de nous cacher la vérité.

Elle glissa sa main dans l'enveloppe.

— Voici, dit-elle. Quand les Willett vinrent dans le pays avec leurs malles bourrées d'élégantes toilettes, la mère et la fille débarquèrent en automobiles, tandis que les malles, sous la garde des

servantes, furent amenées par la camionnette qui fait le service de la gare. Intéressée par cet événement sensationnel, je regardais par la fenêtre, quand une étiquette colorée s'envola d'un bagage et vint s'échouer sur une de mes plates-bandes. Je déteste voir traîner des papiers, aussi j'envoyai Ronnie la ramasser, et j'allais la jeter au panier, lorsque je remarquai que la couleur en était gaie et jolie et ferait très bien dans l'album de découpages que je destine à l'hôpital des enfants malades. Je n'y aurais plus pensé, si Mrs. Willett n'avait affirmé devant moi, à deux ou trois reprises, que Violette n'avait jamais quitté le sud de l'Afrique et qu'elle-même ne connaissait que l'Afrique du Sud, l'Angleterre et la Riviera.

— Eh bien ? dit Emily.

— Regardez cette étiquette.

Miss Percehouse mit dans la main d'Emily une étiquette de bagages, portant l'inscription : *Hôtel Mendel, Melbourne (Australie)*.

— L'Australie n'est pas l'Afrique du Sud, déclara Miss Percehouse, du moins, elle ne l'était pas de mon temps. Ce détail n'a peut-être aucune importance et je vous le donne pour ce qu'il vaut. Mais enfin, pourquoi ne pas dire carrément que l'on vient de l'Australie, si on n'a aucun motif de le cacher ?

— C'est bizarre, en effet… aussi bizarre que de venir s'installer ici au cœur de l'hiver.

— Cela saute aux yeux. Avez-vous déjà vu les Willett ?

— Non, je songeais à leur rendre visite ce matin. Mais… je ne sais sous quel prétexte m'introduire chez elles.

— Je vais vous en fournir un, dit vivement Miss Percehouse. Apportez-moi mon stylo, du papier et une enveloppe. Bien. Attendez.

Elle fit une pause. Puis, sans le moindre avertissement, elle cria d'une voix suraiguë :

— Ronnie ! Ronnie ! Ronnie ! Il est sourd, ce garçon ! Il devrait venir quand on l'appelle. Ronnie ! Ronnie !

Ronnie arriva en courant, le pinceau à la main.

— Qu'y a-t-il, tante Caroline ?

— Que veux-tu qu'il y ait ? Je t'appelais, voilà tout. As-tu mangé quelque nouveau gâteau hier chez les Willett ?

— Un gâteau ?

— Un gâteau, un sandwich, ou n'importe quoi. Que tu as l'esprit lourd, mon garçon ! Voyons, qu'as-tu mangé avec le thé ?

Intrigué, Ronnie répondit :

— Un moka. Cela suffit.

Et Miss Percehouse se mit à écrire.

— Tu peux retourner à ta peinture, Ronnie Allons, ne reste pas là comme une carpe. On t'a enlevé les amygdales quand tu avais huit ans, tu n'as donc aucune excuse pour ouvrir continuellement la

bouche.

Et elle continua d'écrire.

*Chère Madame Willett.*

*Il paraît que vous aviez un moka délicieux, hier à votre thé. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'en donner la recette ? Excusez-moi de vous importuner ainsi, mais vous savez qu'une infirme n'a guère l'occasion de varier ses plaisirs, si ce n'est dans le choix de ses desserts. Ronnie étant très occupé ce matin, Miss Trefusis m'a offert de vous porter elle-même ce petit mot. N'est-ce pas affreux, cette nouvelle de l'évasion du prisonnier ?*

*Sincèrement vôtre.*

*Caroline Percehouse.*

Elle plia le billet, le glissa dans l'enveloppe et inscrivit l'adresse.

— Voilà, mademoiselle. Vous allez certainement trouver le castel envahi par les reporters. J'en ai vu toute une bande passer dans un car, tout à l'heure. Dites que vous venez de ma part apporter un mot à Mrs. Willett. Inutile de vous recommander d'ouvrir l'œil. Je suis tranquille : vous ne laisserez rien échapper.

— Je vous remercie de votre bonté, dit Emily.

— « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » A propos, vous ne m'avez pas encore demandé mon opinion sur Ronnie. Il doit pourtant figurer sur votre liste des habitants du village. C'est un bon garçon, mais totalement dépourvu de volonté. Il ferait n'importe quoi pour de l'argent. Voyez ce qu'il supporte de moi. Il n'a pas l'esprit de comprendre que je l'aimerais dix fois plus si de temps à autre il regimbait, m'envoyait au diable.

« Il reste une autre personne dans le village dont nous n'avons point parlé : le capitaine Wyatt. Il fume de l'opium, je crois, et il a le plus sale caractère de toute l'Angleterre, Désirez-vous savoir autre chose ?

— Ce que vous m'avez révélé doit me suffire amplement pour aujourd'hui, il me semble, répondit Emily.

# Chapitre XVIII
# VISITE AU CASTEL DE SITTAFORD

Emily, remontant le sentier d'un pas alerte, constata que le brouillard s'épaississait.

« L'Angleterre n'est vraiment pas l'endroit rêvé pour villégiaturer, se dit-elle. Il neige, il pleut, il vente, ou il fait du brouillard. Si le soleil luit, la température baisse à tel point qu'on ne sent bientôt plus le bout de ses doigts. »

Ses réflexions furent interrompues par une grosse voix d'homme, toute proche de son oreille droite.

— Pardon, mademoiselle, auriez-vous vu par hasard un bull-terrier ?

La jeune fille, sursautant, se retourna. Penché sur une grille, elle vit un homme grand et mince, au teint bronzé, aux yeux injectés de sang et aux cheveux gris. Soutenu d'un côté par une béquille, il dévisageait la jeune fille avec curiosité. Sans peine, elle reconnut le capitaine Wyatt, le propriétaire infirme du cottage numéro 3.

— Non, je ne l'ai pas vu, répondit-elle.

— Cette bête stupide est sortie, et avec toutes ces autos…

— Je ne crois pas qu'il en passe beaucoup sur ce chemin.

— En été, il est sillonné d'autocars venant d'Exhampton pour visiter les rochers de la lande.

— Peut-être, mais nous ne sommes pas encore en été.

— Je viens, tout de même d'apercevoir un car. Sans doute des journalistes venus pour voir la maison de Trevelyan.

— Connaissiez-vous le capitaine Trevelyan intimement ? demanda Emily.

Elle devinait que l'incident du bull-terrier n'était qu'un prétexte dicté au capitaine Wyatt par une curiosité bien compréhensible. Pour l'instant, elle était le point de mire de tout Sittaford, et Mr. Wyatt désirait la voir tout comme les autres.

— Je le connaissais ; intimement, c'est une autre question. Il m'a vendu ce cottage.

— Eh bien ! insista Emily d'un air encourageant.

— C'était un rapiat de la pire espèce. D'après notre contrat, il devait faire les peintures au goût de son acheteur, et parce que je désirais mes boiseries de deux tons, il me contraignit à en payer la moitié, alléguant qu'il avait prévu une couleur uniforme.

— Vous ne l'aimiez pas ?

— Je me chicanais continuellement avec lui… Il est vrai que je ne

m'entends avec personne, ajouta-t-il après réflexion. Dans un trou comme celui-ci, il faut apprendre aux voisins à vous ficher la paix. Il ne me déplaît pas de voir des gens quand je suis d'humeur à bavarder, autrement je veux qu'on me laisse tranquille. De plus, Trevelyan prenait des airs de grand seigneur et frappait à ma porte quand bon lui semblait. Maintenant, personne ne s'y frotte plus, déclara-t-il d'un air satisfait.

— Ah !

— Il vous faut dire que j'ai un homme de couleur à mon service. Abdul ! rugit-il.

Un grand Indien, coiffé d'un turban, sortit de la maison et attendit les ordres de son maître.

— Mademoiselle, entrez prendre quelque chose et venez jeter un coup d'œil à ma demeure.

— Je regrette infiniment, dit Emily, mais je suis pressée.

— Je n'en crois rien.

— Si, je vous assure, on m'attend !

— Aujourd'hui, on conçoit mal l'existence. Attraper des trains, courir à des rendez-vous, fixer l'emploi de chaque heure… voilà le souci de chacun. Levez-vous donc avec le soleil, mangez quand vous en ressentez l'envie et ne fixez point d'avance l'usage de votre temps. Si seulement on m'écoutait, j'enseignerais au monde l'art de vivre.

Le résultat de cette existence n'offrait rien d'encourageant aux yeux d'Emily. Rien ne ressemblait plus à un déchet d'humanité que le capitaine Wyatt. Ayant amplement satisfait la curiosité de l'infirme, Emily prit congé et continua son chemin.

Le castel de Sittaford offrait à la vue de la visiteuse une porte d'entrée en chêne massif, une chaîne de sonnette étincelante, une grille gratte-pieds, et une boîte à lettres en cuivre poli et brillant. Tout cela représentait le confort et le décorum. Une servante propre et bien stylée vint lui ouvrir.

A l'air distant de la domestique, Emily comprit que les journalistes s'étaient présentés avant elle.

— Mrs. Willett ne reçoit personne ce matin, déclara la soubrette d'un ton sec.

— J'apporte un billet de Miss Percehouse, annonça Emily.

Aussitôt le visage de la servante se rasséréna et elle changea de ton.

— Veuillez entrer.

Emily pénétra dans un vaste vestibule, et de là dans un salon où pétillait un feu clair. Une corbeille à ouvrages, une broderie commencée et un chapeau de jeune fille témoignaient que cette pièce venait d'être abandonnée précipitamment. Aucune photographie dans ce salon, observa Emily.

Ayant remarqué tout ce qui en valait la peine, Emily se chauffait les mains à la cheminée, quand la porte s'ouvrit et une jeune fille à peu près de son âge entra. Elle était très jolie et vêtue avec une rare distinction. Emily, mannequin chez Lucie, s'y connaissait en toilettes. Malgré les efforts de Miss Willett pour paraître tout à fait à son aise, Emily devinait Chez elle une grande appréhension nerveuse.

— Bonjour, dit Miss Willett, la main tendue vers sa visiteuse. Je regrette que maman ne soit pas encore descendue. Elle passé la matinée au lit.

— Je vous, dérange peut-être à cette heure ?

— Pas du tout, mademoiselle, la cuisinière est en train de copier la recette du gâteau. Nous sommes enchantées de la donner à Miss Percehouse. Passez-vous quelque temps chez elle ?

Emily constata avec amusement que cette maison était la seule de Sittaford dont les membres ignoraient sa présence au village et la mission qu'elle y remplissait. Sittaford comprenait deux castes : celle des suzerains et celle des vassaux. La classe inférieure savait qui était Emily, l'autre n'en était nullement avertie.

— Je n'habite point chez Miss Percehouse, répondit-elle. Je loge chez Mrs. Curtis.

— Evidemment. Le cottage est tout petit et son neveu, Ronnie, vit avec elle. Il n'y aurait pas de place pour vous. Miss Percehouse est une personne remarquable, douce, d'une grande personnalité, mais elle me fait peur.

— Elle est un peu autoritaire ; il est si tentant de commander quand personne ne vous résiste !

Miss Willett soupira.

— J'aimerais pouvoir résister aux gens. Notre matinée a été empoisonnée par les reporters.

— Ah !… je comprends : n'est-ce pas ici la maison du capitaine Trevelyan… l'homme qui a été assassiné à Exhampton ?

Emily essayait de découvrir la cause exacte de la nervosité de Violette Willett. La jeune fille ne sursauta point au nom de Trevelyan. Elle s'attendait sans doute à ce que la visiteuse en parlât.

— Oui, répondit-elle. C'est affreux, n'est-ce pas ?

— Racontez-moi… du moins si cela ne vous ennuie pas…

— Non, non… Pourquoi voulez-vous ?

Emily remarqua le trouble grandissant de Miss Willett.

— Racontez-moi la séance de table tournante. On en a parlé devant moi ce matin et cela m'intéresse.

— Oh ! je n'oublierai jamais cette soirée. Tous, nous avons d'abord cru à une plaisanterie… une mauvaise farce… Je me souviendrai toujours de l'instant où l'on ralluma l'électricité… tout le monde avait l'air si drôle ! à l'exception de Mr. Duke et du major

Burnaby. Des hommes de leur trempe ne veulent pas montrer leurs impressions. Mais on devinait l'inquiétude chez le major Burnaby et, au fond, il croyait peut-être plus que les autres à la table tournante. Je m'attendais à voir le pauvre Mr. Rycroft tomber en syncope ; pourtant, il doit être habitué à ce genre de phénomènes puisqu'il s'adonne aux sciences occultes. Quant à Ronnie, Ronnie Garfield, il était pâle comme s'il avait vu un spectre. Maman elle-même était toute bouleversée… comme jamais je ne l'avais vue auparavant.

— Ce devait être effrayant. J'aurais bien aimé assister à la séance.

— C'était horrible. Nous feignions de croire à une sinistre farce, quand soudain le major Burnaby se décida à partir pour Exhampton. Nous nous efforçâmes en vain de l'en dissuader. Après son départ, nous demeurâmes tourmentés à son sujet, lorsque hier soir, où plutôt hier matin, nous parvint la nouvelle du crime.

— Pensez-vous que ce soit l'esprit du capitaine Trevelyan… ou un phénomène de télépathie ? demanda Emily.

— Je n'en sais rien, mais jamais plus je n'essaierai de faire tourner une table.

La servante entra et tendit à Miss Willett une feuille de papier pliée sur un plateau, puis elle se retira.

Violette déplia le papier, le parcourut des yeux et le remit à Emily.

— Voici la recette. Vous arrivez juste à temps : cette nouvelle de l'assassinat a bouleversé notre personnel féminin à tel point que nos servantes jugent dangereux de vivre dans un endroit aussi reculé. Hier soir, maman s'est mise en colère et les a toutes envoyées faire leurs malles. Elles partent après déjeuner. Nous prendrons deux hommes à leur place… un valet de chambre et un maître d'hôtel.

— Ces servantes sont stupides… observa Emily.

— Si encore le capitaine Trevelyan avait été tué dans cette maison, je comprendrais !

— Qu'est-ce qui vous a poussées à venir habiter ici ? demanda Emily, essayant de poser cette question d'un air tout à fait innocent.

— Nous pensions que cela nous divertirait.

— Et vous êtes déçue ?

— Oh ! non ! J'adore la campagne.

Mais ses yeux apeurés évitèrent le regard d'Emily. Violette paraissait gênée, et Emily se leva, plutôt à contrecœur.

— Je m'en vais à présent et je vous remercie de votre accueil, mademoiselle. Mes vœux de meilleure santé pour votre mère.

— Oh ! elle se porte bien. C'est cette histoire de servantes, et tout le souci…

— Je comprends.

Adroitement, sans attirer l'attention de Miss Willett, Emily

s'arrangea pour laisser ses gants sur une petite table. Violette Willett l'accompagna jusqu'à la porte et les deux jeunes filles prirent congé l'une de l'autre.

Violette ferma la porte derrière la visiteuse, mais Emily ne l'entendit point tourner la clef dans la serrure. Arrivée à la grille, elle revint lentement sur ses pas. Il se passait certainement quelque chose d'anormal chez les Willett. Elle ne pensait pas que Violette fût directement impliquée dans l'affaire… à moins qu'elle ne jouât son rôle en actrice, consommée mais il devait exister un lien entre les Willett et le capitaine Trevelyan.

Emily tourna tout doucement la poignée de la porte d'entrée et franchit le seuil. Debout au milieu du vestibule désert, elle hésita sur le parti à prendre. Elle avait une excuse tout prête : ses gants oubliés dans le salon. Elle tendit l'oreille. Tout était silencieux, sauf à l'étage supérieur, un murmure de voix. Sans bruit, elle se glissa au pied de l'escalier et leva la tête. Puis, avec d'infinies précautions, elle monta une à une les marches. C'était bien risqué ; elle ne pouvait prétendre que ses gants s'étaient d'eux-mêmes rendus au premier étage, mais elle mourait d'envie de surprendre quelques mots de l'entretien. Dans les maisons modernes, se dit Emily, les portes ne ferment jamais bien, et comme du bas de l'escalier elle entendait le chuchotement des voix, si elle parvenait jusqu'à la porte, sûrement elle pourrait suivre ce qui se disait à l'intérieur. Encore une marche… puis une autre… Des voix de femmes : celle de Violette et sans douté celle de sa mère.

Soudain la conversation s'interrompit…

Emily, percevant un bruit de pas, battit rapidement en retraite.

Violette ouvrit la porte de sa mère et descendit l'escalier. Quelle ne fut pas sa surprise de retrouver sa visiteuse debout dans le vestibule, regardant tout autour d'elle comme un chien perdu.

— Mes gants, expliqua celle-ci. Je les ai publiés et je reviens les chercher.

— Ils doivent être ici, dit Violette.

Elles entrèrent dans le salon et sur une petite table, près du fauteuil où s'était assise Emily, gisait en effet la paire de gants.

— Oh ! merci. Je suis ridicule d'oublier ainsi mes gants partout où je vais.

— Par ce temps froid, les gants ne sont pas un luxe.

De nouveau, elles se quittèrent à la porte du vestibule et cette fois Emily entendit la clef tourner dans la serrure.

Elle descendit l'allée, la tête pleine de réflexions, car au moment où la porte s'était ouverte à l'étage supérieur, elle avait nettement entendu, prononcés d'une voix plaintive de femme excédée, ces mots :

— Mon Dieu ! je ne puis supporter cette attente. Ce soir n'arrivera donc jamais ?

# Chapitre XIX
# HYPOTHESES

Emily retourna au cottage de Mrs. Curtis, mais n'y retrouva point Charles Enderby. Sa logeuse lui expliqua que son « cousin » était sorti avec une bande de jeunes gens, et que deux télégrammes venaient d'arriver au nom de Miss Trefusis. Emily les prit, les ouvrit et, les ayant lus, les fourra dans sa poche, sous l'œil avide de Mrs. Curtis.

— Pas de mauvaises, nouvelles, je l'espère ? dit celle-ci.

— Oh ! non, répondit Emily.

— Un télégramme me cause toujours une vive émotion, crut bon d'ajouter Mrs. Curtis.

A ce moment, Emily désirait surtout la solitude pour mettre un peu d'ordre dans ses idées. Elle monta à sa chambre et, prenant un crayon et une feuille de papier, elle travailla selon une méthode à elle. Au bout de vingt minutes, elle fut interrompue par l'apparition de Mr. Enderby.

— Enfin, vous voici. Les journalistes de Londres vous ont cherchée toute la matinée ; partout ils sont arrivés après que vous veniez de partir. Ne vous tracassez pas, je leur ai dit ce qu'il convenait.

Il s'assit sur la chaise, Emily occupant déjà le lit.

— Sans me vanter, poursuivit Charles, je fais à présent bonne figure parmi les reporters des grands journaux et ils se montrent aimables avec moi. C'est à ne pas y croire. Dites, avez-vous remarqué le brouillard ?

— Oui. Croyez-vous que, malgré ce temps, je puisse me rendre à Exeter tantôt ?

— Vous songez à partir pour Exeter ?

— Je dois y rencontrer Mr. Dacres, l'avocat qui défend James. Il désire me voir. J'en profiterai pour rendre visite à la tante Jennifer. Après tout, Exeter se trouve seulement à une demi-heure d'Exhampton.

— Et vous pensez que la tante de James serait allée chez son frère, l'aurait frappé mortellement sur la tête et serait rentrée chez elle, sans que personne ne se fût douté de son absence ?

— Cela frise l'invraisemblance, mais dans une enquête on ne doit rien négliger, déclara Emily. Non que je veuille imputer ce crime à la tante Jennifer… loin de moi cette idée. J'aimerais plutôt voir accuser Martin Bering. Je hais ce genre d'individu qui profite de sa qualité de futur beau-frère pour se conduire comme un goujat. Il serait un

meurtrier idéal… Il reçoit à tout bout de champ des télégrammes de bookmakers et il perd de grosses sommes aux courses. Mr. Dacres m'a dit qu'il avait fourni un excellent alibi : un dîner littéraire…

— Un dîner littéraire, vendredi soir… Martin De ring… Martin Dering… Ah ! j'y suis… Eh oui… j'en suis presque certain. Je puis du reste m'en assurer en télégraphiant à Carruters.

— De quoi parlez-vous ? demanda Emily.

— Voici. Je suis arrivé à Exhampton vendredi soir et un de mes amis journalistes, un nommé Carruters, m'avait promis de venir me voir à six heures et demie avant mon départ de Londres pour me communiquer une information de presse. N'ayant pu s'y rendre, il m'a écrit et, après m'avoir donné le renseignement que j'attendais, il me raconte dans sa lettre, qu'il avait assisté le soir même à un banquet littéraire. Au début il se trouvait assis entre deux chaises vides : celle de droite devait être occupée par une femme écrivain très célèbre, et celle de gauche par le romancier spécialisé dans les histoires galantes, Martin Dering. Comme aucun des deux ne vint, il changea de place et eut pour voisin de table un poète fameux et de charmante compagnie. Vous comprenez, à présent ?

— Charles ! Vous êtes un ange, déclara Emily, soudain lyrique. Ainsi cette brute de Martin Dering n'assistait pas au dîner ? Vous vous souvenez exactement du nom ?

— Je vous l'assure. J'ai malheureusement déchiré la lettre de Carruters, mais je puis lui télégraphier, si vous y tenez. Je vous certifie que je ne me trompe point.

— Oui, mais il prétend avoir passé l'après-midi avec un éditeur, et cet éditeur retournerait en Amérique. Cela me paraît suspect. On dirait qu'il a choisi un témoin que l'on ne peut aisément interroger.

— Alors, vous croyez que nous brûlons ?

— Je me le demande. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de nous renseigner auprès d'un éditeur qui voyage à bord du *Mauretania* ou du *Berengaria*, allons exposer ces faits nouveaux à l'aimable inspecteur Narracott. Il appartient à la police de vérifier leur exactitude.

— Ma parole ! Quel beau reportage ! s'écria Mr. Enderby. Le *Daily Wire* ne peut m'offrir moins de…

Emily renversa son château en Espagne.

— Ne perdons pas la tête, Charles. Il reste encore beaucoup à faire. Je me rends tantôt à Exeter et ne serai probablement pas de retour avant demain. Mais j'ai de la besogne pour vous.

— Quel genre de besogne ?

Emily raconta sa visite aux Willett et répéta les mots étranges qu'elle avait surpris avant de partir.

— Il faut absolument que nous sachions ce qui va se passer cette

nuit. Il y a quelque chose dans l'air.

— Tout cela paraît suspect.

— N'est-ce pas ? Peut-être s'agit-il d'une coïncidence, mais remarquez que l'on chasse tout le personnel de la maison. Un fait inattendu doit se produire cette nuit au castel de Sittaford et il importe que vous en soyez témoin.

— Vous voulez que je passe la nuit dans le jardin à grelotter derrière un buisson.

— Que redoutez-vous ? Les journalistes en supportent bien davantage quand une affaire les intéresse !

— Qui vous l'a dit ?

— Peu importe. Je le sais. Vous surveillerez le castel cette nuit, c'est entendu ?

— Comptez sur moi. S'il s'y passe du nouveau, je veux être aux premières loges.

Ensuite, Emily lui parla de l'étiquette de bagages.

— Tiens, fit Mr. Enderby. Un des fils de Pearson n'habite-t-il pas également l'Australie… le plus jeune des neveux de Trevelyan ? Ce n'est peut-être qu'une coïncidence ?

— Qui sait ? De votre côté, n'avez-vous rien à m'apprendre ?

— Non, mais j'ai une idée.

— Hein ?

— Je crains que vous ne la preniez mal.

— Comment cela ?

— Vous ne monterez pas sur vos grands chevaux ?

— J'espère que non. Parlez toujours.

— Je n'ai nulle intention d'offenser qui que ce soit, mais je voudrais que vous me disiez si, oui ou non, votre fiancé vous a rapporté les faits tels qu'ils se sont passés ? Vous a-t-il appris la stricte vérité ?

— N'insinuez-vous pas qu'il a commis l'assassinat ? Libre à vous de le croire. Ne vous ai-je point averti, dès le début, que c'était un soupçon tout naturel, mais que nous devions travailler avec l'idée que James était innocent ?

— Je crois, comme vous, qu'il n'a pas tué son oncle ; ce que je voudrais savoir, c'est jusqu'où l'on peut ajouter foi à sa déposition. Il affirme être allé voir son oncle, lui avoir parlé, et l'avoir quitté bien en vie.

— Et alors ?

— Il m'est venu à l'idée que les faits s'étaient peut-être déroulés autrement. Supposons que James soit entré Chez son oncle et l'ai trouvé assassiné, et que, par crainte d'être accusé, il ait préféré garder le silence.

Charles avait exposé cette façon de voir avec beaucoup de

précautions ; il fut soulagé en constatant qu'Emily demeurait calme. Le sourcil froncé sous l'effort de la pensée, elle répondit :

— C'est possible. Jusqu'ici, je n'y avais point songé. Je sais James incapable de commettre un meurtre, mais non de s'enferrer dans un stupide mensonge.

— L'ennui, c'est que vous ne puissiez aller lui demander de vous parler en toute sincérité. On ne vous permettra pas de le voir en tête à tête.

— Je lui enverrai Mr. Dacres. Il me semble que l'on peut parler sans témoins avec son avocat. James est terriblement obstiné et ne voudra pas revenir sur ce qu'il a dit.

— Pour moi, je m'en tiens à ma nouvelle hypothèse, déclara Mr. Enderby d'un air entendu.

— Charles, je suis bien contente que vous me l'ayez exposée. Jusqu'ici nous avons cherché quelqu'un qui serait venu *après* lui, alors que c'est *avant*…

Elle s'arrêta, perdue dans ses réflexions. Deux thèses opposées se présentaient à elle : celle que lui suggérait le vieux Rycroft, et dans laquelle la querelle de James avec son oncle constituait le point de départ, et celle où James n'entrait pour aucune part dans l'affaire. Tout d'abord, Emily songea à interroger le docteur qui avait examiné le cadavre. Si le capitaine Trevelyan avait été assassiné à quatre heures, la question de l'alibi serait vite réglée. D'autre part, Mr. Dacres devait exposer à son client la nécessité de s'expliquer franchement sur ce point.

— Charles, dit Emily en se levant, vous devriez vous renseigner sur le mode de locomotion que je pourrais emprunter pour me rendre à Exhampton, le forgeron a une voiture. Voulez-vous vous entendre avec lui pour qu'il vienne me chercher immédiatement après le déjeuner ? Cela me permettra de voir le docteur avant de prendre le train de trois heures dix pour Exeter. Quelle heure est-il ?

— Midi et demi, répondit Charles, consultant sa montre.

— Nous pouvons aller tous les deux à la forge retenir la voiture. Avant de quitter Sittaford, je voudrais bien voir Mr. Duke. C'est la seule personne du village que je ne connais pas encore et Mr. Duke assistait à la séance de table tournante.

— Nous passerons chez lui en allant voir le forgeron.

Le cottage de Mr. Duke était le dernier de la rangée. Emily et Charles ouvrirent la barrière et suivirent l'allée. Alors survint un fait bizarre : la porte s'ouvrit et Mr. Narracott parut sur le seuil de la maisonnette.

Lui aussi demeura étonné, et même un peu embarrassé.

Emily abandonna sa première intention.

— Je suis très heureuse de vous trouver ici, inspecteur, car je

voudrais vous parler.

— Enchanté, mademoiselle, dit-il en tirant sa montre, mais il faudra faire vite ; je dois prendre une automobile pour me conduire immédiatement à Exhampton.

— Quelle chance inespérée ! Je pourrais peut-être monter dans votre voiture, inspecteur ?

Par politesse, l'inspecteur se déclara ravi.

— Voudriez-vous aller chercher ma valise, Charles ? Elle est toute bouclée.

Immédiatement, le jeune Enderby s'éloigna.

— Je suis très surpris de vous retrouver ici, mademoiselle, lui dit l'inspecteur Narracott.

— Rappelez-vous que je vous ai dit : *A bientôt*.

— Je n'y avais point fait attention.

— Vous n'avez pas fini de me voir, ca : vous vous êtes fourvoyé, inspecteur. James n'est pas coupable.

— Possible !

— Et je suis certaine qu'en votre for intérieur vous êtes de mon avis.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— Que faisiez-vous chez Mr. Duke ? Narracott parut embarrassé et Emily reprit :

— Vous concevez des doutes, inspecteur. Vous pensiez avoir enfermé le vrai coupable et maintenant vous n'en êtes pas sûr, et vous poursuivez vos recherches. Je viens justement vous apporter certaines révélations de nature à vous aider. Je vous dirai tout cela sur la route d'Exhampton.

Des pas résonnaient sur la route et Ronnie Garfield apparut. Il offrait l'aspect d'un gamin faisant l'école buissonnière et pris en faute.

— Dites, mademoiselle, voulez-vous que nous fassions un petit tour ensemble, pendant que ma tante dort ?

— Mille regrets, répondit Emily, je pars pour Exhampton.

— Vous nous quittez pour de bon ?

— Oh ! non. Je reviens demain.

— Tant mieux !

Emily tira un papier de sa poche et le tendit au jeune Garfield.

— Remettez ce billet à votre tante, s'il vous plaît. C'est la recette du moka, et dites-lui que je suis arrivée juste à temps, car la cuisinière s'en va aujourd'hui ainsi que les autres servantes. N'oubliez pas de le lui répéter, cela l'intéressera.

La brise apportait un cri lointain : « Ronnie ! Ronnie ! Ronnie ! »

— Voilà ma tante réveillée, dit Ronnie exaspéré. Mieux vaut que je retourne près d'elle.

— Oui, car vous avez encore de la peinture verte sur la joue

gauche.

Ronnie Garfield disparut derrière la grille de sa tante.

— Voici mon ami qui m’apporte ma valise, annonça Emily. Venez, inspecteur. Dans la voiture, je vous raconterai tout ce que je sais.

# Chapitre XX
# CHEZ TANTE JENNIFER

A deux heures et demie, le docteur Warren reçut la visite d'Emily Trefusis. Cette gracieuse jeune fille, intelligente et pleine de décision, lui plu tout de suite et il lui répondit aimablement.

— Mademoiselle, je comprends votre point de vue. Contrairement à ce qu'on lit dans les romans, vous jugez qu'il est très difficile de déterminer l'heure de la mort. J'ai examiné le cadavre de Trevelyan à huit heures et je puis affirmer que le capitaine a été tué au moins deux heures auparavant. Fixer au juste le moment, c'est autre chose. Vous me diriez que le crime a été commis à quatre heures, je vous répondrais : possible, mais je penche pour une heure plus tardive et quatre heures d'horloge ou quatre heures et demie est le laps de temps extrême qui s'est écoulé entre la mort et le moment où j'ai vu le cadavre.

— Merci, docteur, c'est tout ce que je désirais savoir.

Emily Trefusis prit le train de trois heures dix pour Exeter et se fit conduire à l'hôtel où était descendu Mr. Dacres.

Celui-ci connaissait Emily depuis qu'elle était enfant et avait géré les biens de l'orpheline.

— Emily, lui dit-il, il faut vous montrer courageuse. Le cas de James Pearson est pire que nous l'imaginions.

— Pire ?

— Oui. N'allons pas par quatre chemins. On a découvert certains faits qui placent votre fiancé dans une situation défavorable et ont amené la police à l'accuser du meurtre de son oncle. Je crois de mon devoir de vous révéler toute la vérité.

— Dites-moi ce dont il s'agit, je vous prie, monsieur Dacres.

Elle fit cette demande d'une voix calme, bien résolue à ne point se laisser abattre. James ne pourrait être sauvé par des larmes, mais par des actes ; elle devait donc conserver tout son sang-froid et son entière liberté d'esprit.

— James Pearson se trouvait acculé à de pressants besoins d'argent, dit Mr. Dacres. Je ne veux point discuter le côté moral de la situation, mais depuis quelque temps Pearson empruntait – pour employer un euphémisme – à la caisse de ses patrons, à leur insu naturellement. Il aimait à boursicoter et, en une occasion, prévenu que certains dividendes devaient sous peu grossir son compte, il anticipa sur cette entrée de fonds et employa l'argent de la maison où il travaillait pour acheter de nouvelles actions dont il envisageait la

hausse prochaine. Cette transaction ayant donné un résultat satisfaisant, il remit l'argent dans la caisse sans se douter un seul instant de la malhonnêteté du procédé. Encouragé par ce succès, il recommença il y a une semaine. Malheureusement, cette fois se produisit un fait inattendu. Les livres de la maison sont examinés à dates fixes, mais, pour une raison quelconque, cette date fut devancée et Pearson se trouva placé devant un dilemme angoissant. Il devinait de quelle façon son action serait interprétée, mais il lui était impossible de réunir le montant nécessaire. En dernière ressource, il a couru à Exhampton pour exposer son cas à son oncle et lui demander de l'aider, mais celui-ci refusa net.

« Dès que la police fut mise au courant de ces agissements de James Pearson, elle y vit le mobile du meurtre. Comprenez-vous, Emily ? Une fois le capitaine Trevelyan mort, rien n'empêchait Pearson d'aller solliciter de Mr. Kirkwood une avance d'argent pour le sauver du déshonneur.

— Quel idiot ! fit Emily.

— En effet, acquiesça sèchement Mr. Dacres. Il nous reste à prouver que James Pearson ignorait totalement les dispositions testamentaires de son oncle.

Emily réfléchit un instant.

— Impossible ! Tous les trois, Sylvia, James et Brian Pearson, parlaient souvent en plaisantant de l'héritage de l'oncle Trevelyan.

— Pas de chance !

— Vous ne le croyez pas coupable, monsieur Dacres ?

— Cela peut paraître bizarre, mais je ne le suspecte point. James Pearson me fait l'effet d'un garçon très franc et, si vous me permettez de compléter ma pensée, il ne possède point une notion exacte de l'honnêteté commerciale, mais je ne le vois guère assommant un vieillard avec un bourrelet de sable.

— Si seulement la police partageait notre façon de voir !

— Ce serait, en effet, à désirer. Nos impressions et nos idées personnelles ne servent pas à grand-chose au point de vue pratique. Pearson s'est mis dans une impasse et je ne vous cacherai pas, ma chère enfant, que je tremble pour lui. Aussi je vous conseille de prendre comme avocat M[e] Lorrimer. On l'appelle l'Espoir des Désespérés, ajouta-t-il en riant.

— Vous avez vu James, n'est-ce pas, monsieur Dacres ?

— Certainement.

— Eh bien, dites-moi franchement si vous croyez à la sincérité absolue de sa déposition.

Emily lui exposa longuement l'idée qu'Enderby lui avait suggérée. L'avoué réfléchit avant de répondre.

— Pour moi, dit-il, j'ai l'impression qu'il m'a raconté sa visite à

son oncle telle qu'elle s'est passée. Il y a peu de probabilités qu'il ait eu vent de la mort de son oncle et qu'il soit entré par la fenêtre pour se trouver en présence du cadavre.

— Tout de même, à la prochaine visite que vous lui ferez, voulez-vous le supplier de dire la vérité, monsieur Dacres ?

— Je n'y manquerai point. Cependant, Emily, ne vous faites pas d'illusions. La nouvelle de la mort du capitaine s'est répandue dans Exhampton vers huit heures et demie, et James Pearson a pris le premier train le lendemain matin… En quittant Exhampton à une heure plus tardive, il aurait moins attiré l'attention sur ses faits et gestes. S'il avait découvert le cadavre de son oncle peu après quatre heures et demie, comme il vous l'insinue, il aurait quitté immédiatement Exhampton. Il y a un train qui part de cette station peu après six heures et un autre à huit heures moins le quart.

— Je n'avais pas songé à cela, annonça Emily.

— Je l'ai longuement interrogé sur la façon dont il a pénétré chez son oncle, et il m'a expliqué que le capitaine lui avait fait enlever ses souliers avant de franchir le seuil. Voilà la raison pour laquelle il n'existait pas de traces humides dans le vestibule.

— Il ne dit pas qu'il a entendu un bruit quelconque, pouvant faire soupçonner que quelqu'un d'autre se trouvait dans la maison ?

— Il ne m'en a pas parlé, mais je le lui demanderai.

— Merci, monsieur Dacres. Si je lui écrivais un petit mot, pourriez-vous le lui remettre ?

— A condition que tout le monde puisse le lire.

— Oh ! il sera on ne peut plus discret.

Elle s'assit devant le bureau et traça quelques lignes :

*Mon très cher James,*

*Tout va s'arranger. Bon courage ! Je travaille nuit et jour pour découvrir la vérité. Avec quelle légèreté vous avez agi, mon pauvre chéri !*

*Votre fiancée qui vous aime.*

*Emily.*

— Voilà ! annonça-t-elle.

Mr. Dacres lu ce petit mot sans faire de commentaires.

— Je me suis appliquée à écrire ce billet afin que les chefs de la prison le lisent aisément. A présent, je me sauve.

— Permettez-moi de vous offrir une tasse de thé, Emily.

— Je vous remercie, monsieur Dacres, mais je n'ai pas le temps. Je vais voir la tante de James.

En entrant à la villa des « Lauriers », Emily fut prévenue que Mrs. Gardner était sortie, mais ne tarderait pas à rentrer.

— En ce cas, je vais l’attendre, dit Emily en souriant à la servante.

— Désirez-vous voir la garde-malade ?

Emily, toujours prête à lier connaissance, ne demanda pas mieux.

Quelques minutes plus tard arriva miss Davis, enchantée de satisfaire sa propre curiosité.

— Bonjour, mademoiselle, je suis Emily Trefusis, la future nièce de Mrs. Gardner. Mon fiancé, James Pearson, vous le savez sans doute, a été arrêté.

— C’est affreux ! Nous avons lu cela dans les journaux de ce matin. Mais vous semblez supporter votre chagrin avec beaucoup de courage, mademoiselle.

Une légère désapprobation perçait dans le ton de la garde-malade. Une infirmière, semblait-elle dire, possédait assez de force de caractère pour ne point se laisser abattre par les circonstances ; elle s’attendait à plus de faiblesse chez le commun des mortels.

— A quoi bon étaler sa douleur ? répliqua Emily. J’espère que cette affaire ne vous ennuie pas outre mesure… je veux dire de vivre dans une famille où il y a un meurtre ?

— Evidemment, c’est très déplaisant, déclara la nurse, mais le devoir avant tout !

— C’est admirable ! La tante Jennifer devrait s’estimer heureuse d’avoir chez elle une personne sur qui elle peut compter.

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle. J’en ai vu bien d’autres. Ainsi, dans ma dernière maison…

Emily écouta poliment une longue histoire scandaleuse et compliquée. Ayant complimenté la nurse sur sa discrétion, son tact et son savoir faire, Emily aiguilla la conversation sur les Gardner.

— Je ne connais pas du tout le mari de tante Jennifer, dit-elle. Je ne l’ai pas encore rencontré. Il ne sort jamais, paraît-il ?

— Hélas ! non, le pauvre monsieur !

— De quoi souffre-t-il exactement ?

La nurse ne se fit pas prier et s’étendit sur le sujet avec toute sa grande compétence professionnelle.

— Ainsi, murmura Emily, il pourrait guérir tout d’un coup ?

— Oui, mais il demeurerait extrêmement faible.

— Cela se conçoit. Mais enfin on peut conserver un peu d’espoir.

Emily, qui avait noté dans son calepin l’alibi de tante Jennifer, ajouta :

— Quand on pense que la tante Jennifer était en train de se distraire au cinéma au moment où l’on assassinait son frère !

— Elle ne pouvait prévoir le drame.

Emily réfléchit à la façon de poser adroitement la question suivante :

— N’eut-elle pas une sorte de pressentiment ? N’est-ce point vous

qui étiez dans le vestibule au moment où elle entrait et qui lui avez trouvé l'air toute chose ?

— Oh ! non, ce n'est sûrement pas moi. Je ne l'ai revue qu'à l'heure du dîner et elle avait son air habituel.

— J'embrouille sans doute les faits.

— Il s'agit peut-être d'une autre parente de votre fiancé, suggéra la nurse. Je me reprochais même d'avoir laissé mon malade seul pendant de longues heures l'après-midi, mais c'est lui qui a insisté pour que je sorte.

Soudain, elle consulta sa montre.

— Mon Dieu ! il m'a demandé de renouveler sa bouteille d'eau chaude. Il faut que je m'en occupe. Excusez-moi, mademoiselle.

Emily se trouva seule. Au bout d'un moment, elle sonna.

La petite bonne en savates apparut, tout effrayée.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Emily.

— Béatrice, mademoiselle.

— Bien. Béatrice, je ne pourrai guère attendre. Je voulais demander à ma tante… à Mrs. Gardner, plutôt… je voulais lui parler des achats qu'elle fit vendredi… Savez-vous si elle a rapporté un gros paquet ?

— Non, mademoiselle, je ne l'ai pas vue rentrer.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était de retour à six heures ?

— Si, mademoiselle. Je ne l'ai pas vue à cette heure-là, mais lorsque je lui ai monté de l'eau chaude dans sa chambre, à sept heures, j'ai été surprise de la trouver étendue sur le lit dans l'obscurité. « Madame, lui ai-je dit, vous m'avez fait peur.

Je ne savais pas que vous étiez là.

— Il y a au moins une heure que je suis de retour », m'a-t-elle répondu, mais je n'ai pas remarqué de gros paquets dans la pièce.

« Voilà deux choses que j'invente : un pressentiment et un gros paquet. Il faut bien être ingénieux », se dit Emily.

Elle sourit à la bonne :

— Je vous remercie, Béatrice. Je vais patienter encore un peu.

Béatrice quitta le salon. Emily tira de son sac un petit horaire de la ligne de chemin de fer local et le consulta.

« Départ d'Exeter : trois heures dix, murmura-t-elle. Arrivée à Exhampton : trois heures quarante-deux. Le temps de se rendre chez son frère, de le tuer – quelle horreur ! – mettons une demi-heure à trois quarts d'heure. Pour le retour, il y a un train à quatre heures vingt-cinq et un autre à six heures dix qui arrive ici à sept heures moins vingt-trois. La garde-malade est également sortie tout l'après-midi de vendredi et personne ne sait où elle est allée… On ne tue pas les gens sans motif. En réalité, je ne crois pas que le crime ait été commis par quelqu'un de cette maison… mais c'est tout de même une

consolation de savoir que le fait serait possible. Tiens ! on sonne. »

Un murmure de voix dans le vestibule, la porte du salon s'ouvrit et Jennifer Gardner entra.

— Je suis Emily Trefusis, dit la jeune fille… la fiancée de James Pearson.

— Ah ! vous êtes Emily ! s'exclama Mrs. Gardner en lui serrant la main. Quelle surprise de vous voir !

Emily se sentit soudain faible et petite, comme une gamine prise en faute. La tante Jennifer lui produisait l'effet d'une femme supérieure, possédant de la volonté et de la personnalité pour deux.

— Avez-vous pris le thé ? Non ? Eh bien ! on va vous le servir ici. Un instant, s'il vous plaît… je monte voir Robert.

Une expression étrange transfigura le visage de Jennifer lorsqu'elle prononça le nom de son mari. Sa belle voix au timbre sonore s'adoucit. On eût dit un rayon de soleil effleurant la surface ridée d'un lac sombre.

« Elle l'adore, songea Emily demeurée seule dans le salon. La tante Jennifer m'impressionne et je me demande si l'oncle Robert ne préférerait pas être aimé un peu moins passionnément. »

Lorsque Mrs. Gardner revint, elle avait enlevé son chapeau ; Emily admira les belles ondulations de sa chevelure rejetée en arrière et découvrant un front majestueux.

— Désirez-vous que nous nous entretenions de cet affreux événement, Emily ? Si vous préférez que nous le passions sous silence, je comprendrai votre sentiment.

— A quoi sert d'en parler ?

— Espérons que le meurtrier ne tardera pas à être découvert. Voulez-vous sonner, Emily ? Je vais faire monter le thé de la nurse. Je déteste ces infirmières d'hôpital.

— Est-elle bonne personne ?

— Je le suppose. Robert ne cesse pas de faire ses louanges. Quant à moi, je ne l'aime pas du tout.

— Elle est plutôt jolie, hasarda Emily.

— Jolie ?… Avec ses grosses mains rouges ?

Emily remarqua les doigts blancs et effilés de Mrs. Gardner qui en ce moment reposaient sur la pince à sucre.

Béatrice entra, prit la tasse de thé, une assiette de friandises et sortit.

— Cette affaire a bouleversé Robert, dit Mrs. Gardner. Il se met dans des états incroyables.

— Connaissait-il beaucoup le capitaine Trevelyan ? Jennifer Gardner secoua la tête.

— Il ne désirait même pas le voir. J'avoue que sa mort ne me cause pas une douleur bien profonde. C'était un homme méchant et

avare, Emily, et un prêt d'argent à un moment donné eût permis de faire suivre à Robert un traitement très efficace. Le châtiment ne s'est pas fait attendre.

« Quelle étrange femme ! songea Emily. Elle est belle et terrible comme une héroïne de tragédie grecque. »

— Peut-être n'est-il pas encore trop tard. J'ai écrit aujourd'hui même au notaire d'Exhampton pour lui demander une avance sur l'héritage. Le traitement auquel je fais allusion est ce que l'on pourrait appeler un remède de charlatan, mais il a réussi à plusieurs, Emily. Quel bonheur si Robert pouvait enfin marcher !

Le visage de tante Jennifer s'éclaira à cette pensée.

Emily sentait tout tourbillonner autour d'elle, durant cette longue journée de fatigue et d'émotion, elle n'avait guère pris de nourriture.

— Vous souffrez, ma chère enfant ? lui demanda Jennifer Gardner.

— Oh ! ce n'est rien, répondit Emily.

Et, à la fois étonnée et vexée de sa faiblesse, la jeune fille fondit en larmes.

Mrs. Gardner n'essaya point de la consoler. Emily lui en fut reconnaissante. Elle attendit silencieusement qu'Emily eût fini de pleurer. Alors, elle murmura de sa voix douce et grave :

— Pauvre petite ! Quel malheur qu'on ait arrêté James Pearson ! Je voudrais pouvoir vous aider à le tirer de là.

# Chapitre XXI
# CONVERSATIONS

Abandonné à lui-même, Charles Enderby ne ralentit point pour autant son enquête. Pour se familiariser avec la vie quotidienne des habitants de Sittaford, il lui suffisait de faire bavarder Mrs. Curtis. Légèrement étourdi par le bavardage de la vieille femme, il écoutait les anecdotes, les souvenirs, les rumeurs, les cancans, tout en s'efforçant de démêler le fait principal dans cette avalanche de détails insignifiants. Dès qu'il citait un nom, toutes les manies de la personne désignée lui étaient révélées.

Ainsi, il apprit que Mr. Wyatt avait un « caractère de chien » et se querellait avec tous ses voisins, mais qu'il se montrait d'ordinaire on ne peut plus aimable avec les « jolies demoiselles » ; il connut l'heure des repas du vieux colonial, son menu habituel et également la tyrannie avec laquelle il traitait son serviteur indien.

Mrs. Curtis lui parla des livres de Mr. Rycroft, de ses lotions capillaires, de son amour exagéré de l'exactitude, et de son empressement à s'occuper des affaires d'autrui. Il sut que tout récemment le vieil ornithologue avait vendu quelques antiquités de grande valeur et que Mrs. Willett semblait rechercher sa compagnie.

Miss Percehouse fut représentée comme une mauvaise langue, houspillant sans cesse son neveu, Ronnie, un jeune noceur qui menait joyeuse vie à Londres.

Il dut écouter jusqu'au bout l'histoire des deux amis, le capitaine Trevelyan et le major Burnaby ; il fut également mis au courant de tout ce que l'on savait des Willett. Il paraît que Miss Willett s'affichait avec Ronnie Garfield, mais qu'elle ne tenait pas du tout à lui. On prétendait même qu'elle s'aventurait très loin sur la lande et qu'on l'y avait surprise en promenade avec le jeune homme. Mrs. Curtis soupçonnait Mrs. Willett de s'être retirée dans cet endroit perdu de l'Angleterre pour éloigner sa fille d'un soupirant indésirable ; mais allez donc empêcher les amoureux de se voir ! On ignorait à peu près tout de Mr. Duke, arrivé récemment à Sittaford, sauf qu'il se passionnait pour la culture de son jardin.

A trois heures et demie, la tête farcie des racontars de Mrs. Curtis, Charles Enderby alla prendre l'air. Il désirait surtout lier plus ample connaissance avec le neveu de Miss Percehouse. En vain se promenait-il lentement aux alentours du cottage de la vieille infirme, lorsque, la chance le favorisant, il croisa le jeune Garfield qui, l'air triste et

penaud, sortait du castel de Sittaford.

— Tiens, bonjour ! lui dit Charles. N'est-ce point ici la propriété du capitaine Trevelyan ?

— Si, répondit Ronnie.

— Je songeais à photographier le castel… pour mon journal… Mais le temps ne s'y prête point.

Ronnie accepta cette explication sans réfléchir que si le soleil était indispensable pour prendre des clichés, on ne verrait guère de photographies dans les journaux.

— Vous faites là un métier intéressant, dit-il.

— … Euh ! appelez cela plutôt une vie de chien, riposta Charles, qui croyait de bonne tactique de ne jamais paraître satisfait de son emploi. Cette grande bâtisse me paraît bien lugubre, ajouta-t-il en regardant le castel de Sittaford.

— Ayant l'arrivée des Willett, c'était bien pis. L'année dernière, à pareille époque, je m'ennuyais terriblement dans ce patelin.

— La vie à Sittaford n'offre en effet aucune distraction.

— Si je devais y passer une quinzaine, j'en mourrais ! Comment fait ma vieille tante pour se raccrocher ainsi à l'existence, je me le demande. Avez-vous vu ses chats ? Ce matin, j'ai voulu caresser l'un d'eux et voyez comme il m'a griffé !

Ronnie tendit la main et découvrit son bras pour le montrer à Charles.

— Pas de chance !

— Pour ça non ! Dites donc, si vous faites une petite enquête pour votre journal, je puis peut-être vous aider.

— Y a-t-il quelque chose d'intéressant au castel ?

Le capitaine Trevelyan y aurait-il laissé des objets personnels ?

— Je ne crois pas. Ma tante prétend qu'il n'y a laissé que l'indispensable. Il a enlevé ses pieds d'éléphant, ses défenses d'hippopotame, ses fusils de chasse, que sais-je encore ?

— Tout comme s'il n'avait pas l'intention de revenir.

— Tiens… voilà une idée. Croyez-vous qu'il se serait suicidé ?

— Non. Un homme qui réussirait à se tuer en se frappant la nuque avec un bourrelet rempli de sable serait un as du suicide.

— Il semblerait alors qu'il eût eu un pressentiment.

Le visage de Ronnie s'éclaira :

— Des ennemis le poursuivent, il le sait, alors il quitte sa maison et la loue aux Willett.

— Mais les dames Willett sont d'elles-mêmes venues à lui.

— En effet, et je ne vois pas ce qu'elles fabriquent dans un pareil patelin. Violette n'a pas l'air de s'ennuyer, elle dit même que cette vie lui plaît, mais aujourd'hui elle est d'une humeur massacrante… sans doute à cause des domestiques. Si elles font mal leur service, il ne

reste qu'à les mettre à la porte.

— C'est déjà fait, il me semble ?

— Oui, mais cette histoire dégénère en tragédie. La mère garde la chambre et la jeune fille vient de m'éconduire…

— Ont-elles reçu la visite de la police ? Ronnie ouvrit de grands yeux.

— La police ? Non. Pourquoi la police ?

— Pour rien. Je vous posais cette question parce que j'ai vu ce matin l'inspecteur Narracott.

Ronnie lâcha sa canne et se baissa pour la ramasser.

— L'inspecteur Narracott ?

— Oui.

— Il est donc chargé d'instruire l'affaire Trevelyan ?

— Parfaitement.

— Que fait-il à Sittaford ? Où l'avez-vous vu ?

— Oh ! sans doute voulait-il se renseigner… connaître le passé du capitaine Trevelyan.

— Vous croyez que c'est tout ?

— Je suppose.

— Il ne suppose tout de même pas qu'un des habitants de Sittaford ait commis le crime ?

— C'est peu probable.

— Alors pourquoi s'attarde-t-il sur une fausse piste ? Tous les mêmes, ces détectives ! Du moins, si j'en crois les romans policiers !

— J'estime, au contraire, que ce sont des gens très intelligents, dit Charles. Naturellement, la presse les aide beaucoup. Mais si vous suivez une affaire criminelle dans les journaux, vous constaterez avec quelle adresse ils retrouvent les assassins, parfois sans indice pour les guider.

— Certes, ils n'ont pas tardé à arrêter le jeune Pearson. Son compte, à celui-là, est clair…

— Comme de l'eau de roche. Heureusement que nous ne sommes point à sa place. Au revoir, je vais envoyer quelques télégrammes. Ils en perdent l'habitude dans ce pays-ci, car dès qu'on remet à la poste une formule avec plus de dix mots, l'employé vous regarde, comme un ahuri.

Charles expédia ses dépêches et acheta un paquet de cigarettes d'une fraîcheur douteuse. Il retourna au cottage de Mrs. Curtis, monta dans sa chambre, s'étendit sur son lit et s'endormit paisiblement, sans se douter que lui et Miss Trefusis faisaient marcher les langues alentour.

On peut affirmer que pour le moment, dans tout Sittaford, trois sujets défrayaient les conversations : le meurtre de Trevelyan, l'évasion du prisonnier et les deux jeunes cousins logés chez. Mrs.

Curtis.

Au castel de Sittaford, Violette Willet et sa mère, privées du service de leurs domestiques, finissaient de laver leurs tasses à thé.

— Qui t'a raconté cela ? demanda la mère.

— Mrs. Curtis, répondit Violette, le visage pâle et l'air fatigué.

— Cette femme est un vrai moulin à paroles.

— Je sais. Mrs. Curtis m'a affirmé que la jeune fille logeait chez elle avec son cousin. D'après ses dires, ce matin, je croyais que Miss Trefusis habitait chez Mrs. Curtis simplement parce que Miss Percehouse ne disposait pas de place, mais il paraît qu'avant ce matin elles ne se connaissaient nullement.

— Je déteste cette femme ! déclara Mrs. Willett.

— Qui ? Mrs. Curtis ?

— Non, la demoiselle Percehouse. Elle est dangereuse, comme tous ces gens qui n'ont d'autre distraction que de s'occuper des autres. Elle a envoyé cette jeune fille ici sous prétexte de demander une recette de moka. J'aurais bien dû lui en faire remettre pour un gâteau empoisonné. Ainsi, elle aurait fini une fois pour toutes de se mêler de ce qui ne la regarde pas !

— J'aurais peut-être dû le deviner, dit Violette. Mais sa mère l'interrompit :

— Comment pouvais-tu le savoir ?… Et puis, cela n'a aucune importance.

— Dans quel dessein venait-elle ici ?

— Peut-être sans intention définie, simplement pour voir ce qui se passait. Mrs. Curtis est-elle sûre que cette personne est fiancée à James Pearson ?

— La jeune fille l'a répété à Mr. Rycroft.

— En ce cas, sa démarche me semble assez légitime. Elle chercher à sauver son fiancé.

— Tu ne l'as pas vue, maman, sans quoi tu t'en méfierais davantage.

— Je m'en veux de n'être pas descendue. Ce matin, mes nerfs étaient à bout. C'est sans doute la réaction après notre entretien d'hier avec l'inspecteur.

— Tu as été admirable, maman. Si seulement je ne m'étais pas conduite comme une sotte… Je suis honteuse de m'être évanouie. Toi, tu as gardé ton sang-froid jusqu'au bout.

— J'en ai l'habitude, dit Mrs. Willett d'une voix dure et sèche. Si tu savais tout ce que j'ai supporté jusqu'ici ! Je te souhaite une existence plus heureuse et plus calme que la mienne, ma chérie.

Violette secoua la tête.

— J'ai peur, maman. J'ai peur…

— De quoi ? D'avoir vendu la mèche en t'évanouissant, hier ?…

pas de danger !

— L'inspecteur va penser…

— Que tu as eu une syncope en entendant prononcer le nom de James Pearson ? Oui… Il le devinera, car ce n'est pas un imbécile, l'inspecteur Narracott. Et après ? Il soupçonnera qu'il existe un lien entre lui et nous… il cherchera… et en sera finalement pour ses frais.

— Tu me l'assures ?

— Evidemment. Aie confiance en moi, Violette. Ton évanouissement tournera peut-être à notre avantage. Du moins, espérons-le.

Dans le cottage du major Burnaby se poursuivait une seconde conversation, ou plutôt un monologue. Chargée d'un paquet de linge sale qu'elle était entrée prendre en passant, Mrs. Curtis, depuis une demi-heure, se disposait à partir.

— Je le disais encore ce matin à mon époux : tout comme ma grand-tante Sarah, cette petite demoiselle mène les hommes par le bout du nez.

Le major Burnaby fit entendre un grognement. La bavarde continua :

— Fiancée à un jeune homme, elle se promène avec un autre. Et sachez que ce n'est point par légèreté, ou pour se distraire. Le temps de se retourner, elle aura conquis le jeune Garfield. Ce matin, quand il l'a vue, il avait l'air timide comme un agneau.

Elle s'arrêta pour souffler un peu.

— Il ne faut pas que je vous retienne, madame Curtis, lui dit le major.

— Je rentre préparer le thé de Curtis, répondit la dame sans bouger. Je déteste les cancans. « Occupe-toi de tes oignons », voilà ce que je me dis souvent. A propos, monsieur, si je faisais le ménage en grand un de ces jours ?

— Non ! répondit Burnaby d'une voix ferme.

— Voilà un mois qu'on n'a rien bougé.

— Non. Je veux savoir où sont mes affaires. Lorsque vous avez tout remué chez moi, je ne retrouve plus rien.

Mrs. Curtis soupira. Elle adorait les grands nettoyages.

— La maison du capitaine Wyatt doit avoir besoin d'un bon nettoyage de printemps, observa-t-elle. Son vilain nègre ne s'entend sûrement pas à tenir propre un ménage. J'aimerais bien y jeter un coup d'œil de temps en temps.

— Parlez-moi des serviteurs indigènes ! riposta le major. Ils connaissent leur service et ne bavardent pas.

Si Burnaby avait espéré vexer Mrs. Curtis, il lui restait à se détromper. Revenant au premier sujet de conversation, elle reprit :

— Il lui est arrivé deux télégrammes en moins d'une demi-heure.

Moi, cela m'a retournée, mais elle les a lus tranquillement, puis elle m'a annoncé qu'elle allait à Exeter et serait de retour demain.

— A-t-elle emmené le jeune homme avec elle ? demanda le major, une lueur d'espoir dans l'âme.

— Non, il est resté ici. C'est un garçon aimable et pas fier. Lui et elle feraient un joli couple.

Nouveau grognement du major Burnaby.

— Alors, je m'en vais, déclara Mrs. Curtis.

Le major n'osa respirer trop fort de crainte de la distraire de son but. Mais cette fois, Mrs. Curtis, fidèle à sa parole, referma la porte derrière elle.

Avec un soupir de soulagement, le major reprit sa pipe et parcourut le prospectus d'une affaire minière décrite en termes d'un optimisme capable d'éveiller la suspicion dans tous les esprits, sauf dans celui d'une veuve ou d'un capitaine en retraite.

— Douze pour cent, murmura le major… cette affaire paraît bonne…

Dans le cottage voisin, le capitaine Wyatt exposait sa façon de voir à Mr. Rycroft.

— Les gens de votre espèce, lui disait-il, ignorent tout de l'existence. Vous n'avez pas vécu. Jamais vous n'avez mangé de vache enragée.

Par prudence, Mr. Rycroft ne riposta point. Le capitaine se pencha de côté sur un fauteuil d'invalide.

— Où diable a filé cette sale bête ? Elle est jolie fille, ajouta-t-il.

Cette association d'idées parut choquante à Mr. Rycroft, qui regarda son interlocuteur d'un air ahuri.

— Que vient-elle faire dans ce pays ? Je me le demande. Abdul !

— Sahib[2] ?

— Où donc est Bully ?

— Dans la cuisine, Sahib.

— Bien, ne lui donne pas à manger.

De nouveau, Wyatt se rejeta sur le dossier de sa chaise.

— Oui, que vient-elle faire dans ce pays ? Quelle conversation pouvez-vous lui tenir ? Ce matin, j'ai eu l'occasion de lui adresser la parole. Elle a dû être surprise de trouver un homme comme moi dans un pareil patelin.

Il se tortilla la moustache.

— Elle est fiancée à James Pearson, l'individu accusé du meurtre de Trevelyan, lui expliqua Mr. Rycroft.

Wyatt laissa échapper de ses mains le verre de whisky qu'il portait à ses lèvres. Immédiatement, il appela Abdul tout en maudissant ce serviteur d'avoir placé le guéridon trop loin de sa chaise longue. Puis il reprit la conversation.

— Oh ! c'est la fiancée du neveu de Trevelyan. Elle est cent fois trop intelligente pour ce saute-ruisseau. A une belle fille comme cela, il faut un homme.

— Le jeune Pearson est pourtant joli garçon ! observa Mr. Rycroft.

— Peuh !… une tête pour devanture de coiffeur ! Un jeune employé qui va quotidiennement à son bureau ne possède aucune expérience de la vie réelle.

— Sans doute le jugement qu'il va subir lui constituera une expérience suffisante pour quelque temps, riposta Mr. Rycroft d'un ton sec.

— La police se fourvoie peut-être.

— On ne l'aurait pas arrêté sans une quasi-certitude.

— Des rustres ! dit le capitaine Wyatt avec mépris.

— Non pas. Ce matin, l'inspecteur Narracott m'a produit l'effet d'un homme capable et intelligent.

— Où donc l'avez-vous vu ce matin ?

— Chez moi.

— Et il n'est pas venu me voir ! s'écria Wyatt, l'air indigné.

— Sans doute parce que vous n'étiez pas un ami de Trevelyan.

— Trevelyan était un vieux pingre et je lui ai lancé cette vérité à la face. J'étais fatigué de le voir dans ma maison à tout bout de champ. Je ne m'aplatissais pas devant lui comme le reste des gens de Sittaford. S'il me plaît de ne recevoir personne pendant des semaines, des mois ou des années, c'est mon affaire.

— Il y a bien une semaine que vous n'avez reçu aucune visite, n'est-ce pas ?

— Et quand cela serait ?

L'irascible invalide frappa un grand coup de poing sur la table. Mr. Rycroft comprit que sa dernière réflexion contrariait son interlocuteur. Aussi garda-t-il un silence prudent et la colère du capitaine tomba d'elle-même.

— Si la police désirait des renseignements sur Trevelyan, c'est à moi qu'elle devait s'adresser, voyons ! Ayant parcouru le monde entier, mieux que quiconque je puis juger un individu. Quelle idée de solliciter l'avis d'une bande de gâteux et de vieilles femmes ! Celui d'un homme expérimenté comme moi lui eût été cent fois plus précieux.

— Sans doute croyaient-ils bien faire, hasarda Mr. Rycroft.

— Bien sûr ! L'inspecteur vous a interrogé à mon sujet ?

— Ma foi, je ne m'en souviens plus.

— Comment ! Vous n'êtes pas tombé en enfance ?

— Non, mais j'étais légèrement troublé.

— Vraiment ? La police vous fait peur ? Qu'elle vienne chez moi

et vous verrez comme je là recevrai ! Savez-vous que l'autre nuit j'ai abattu un chat à cent mètres ?

— Pas possible !

Cette manie qu'avait le capitaine Wyatt de tirer des coups de revolver sur des chats réels ou imaginaires constituait un vrai cauchemar pour ses voisins.

— Je suis fatigué, annonça soudain Mr. Wyatt. Prenez un autre verre avant de partir.

Mr. Rycroft, comprenant le sens de cette invitation, se leva. Le capitaine insista pour le faire boire.

— Buvez donc. Un homme qui ne peut pas boire n'est pas un homme.

Mr. Rycroft, ayant déjà absorbé un whisky et soda assez fort, déclina l'offre.

— Quelle marque de thé achetez-vous ? lui demanda Wyatt. Je ne m'y connais pas du tout là-dessus. J'ai demandé à Abdul d'en acheter. Cette jolie fille accepterait peut-être un jour d'entrer chez moi prendre une tasse de thé ? Il faut bien la distraire un peu. Elle doit s'ennuyer terriblement toute seule.

— Elle est accompagnée d'un jeune homme.

— Ah ! oui ! Parlez-moi des jeunes gens d'aujourd'hui ! A quoi sont-ils bons ?

Sans essayer de répondre à une question aussi épineuse, Mr. Rycroft prit congé.

La chienne du capitaine le suivit jusqu'à la grille et lui causa une impression désagréable.

Dans le cottage n°3, miss Percehouse s'entretenait avec son neveu Ronald.

— S'il te plaît de courtiser une jeune fille qui te dédaigne, libre à toi, Ronnie, disait la tante. A ta place, je m'en tiendrais à la demoiselle Willett. Avec elle, tu as peut-être une chance ; mais je n'en répondrais pas.

— Oh ! tout de même ! protesta le neveu.

— Autre chose : pourquoi n'ai-je point été informée de la présence d'un inspecteur de police à Sittaford ? J'aurais pu le renseigner utilement.

— Je n'ai connu moi-même la venue de cet homme qu'après son départ.

— Ah ! c'est bien de toi, Ronnie.

— Excuse-moi, tante Caroline.

— Lorsque tu peins les meubles du jardin, inutile de te barbouiller la figure. Cela ne t'avantage pas et tu gaspilles de la peinture.

— Je ne l'ai pas fait exprès, tante Caroline.

— Trêve de discussion ! lui dit sa tante en fermant les yeux. Je me sens lasse.

Ronnie, l'air embarrassé, remua les pieds.

— Qu'y a-t-il ? demanda miss Percehouse.

— Rien… seulement…

— Eh bien ! quoi ?

— Je me demande si cela ne t'ennuie pas que j'aille demain à Exeter ?

— Qu'y faire ?

— Voir un camarade.

— Comment est-il, ce camarade ?

— Oh ! comme les autres.

— Pour mentir, il faut s'y prendre plus adroitement.

— Mais…

— Ne cherche pas d'excuses.

— Alors, je puis y aller ?

— Je ne sais ce que tu entends par : « Je puis y aller ? » On dirait que tu es un bambin. Voyons, tu as plus de vingt et un ans.

— Evidemment, mais je ne veux pas… Miss Percehouse referma les yeux.

— Je t'ai déjà prié de ne point discuter avec moi. J'ai besoin de repos. Si le « camarade » en question porte des jupes et se nomme Emily Trefusis, tu te rendras un peu plus ridicule à ses yeux… voilà tout !

— Ecoutez, tante…

— Laisse-moi tranquille, Ronald, je suis fatiguée.

# Chapitre XXII
# FACTION DE NUIT

Charles ne se réjouissait guère à l'idée de passer la nuit dehors. Il se méfiait de l'imagination d'Emily et pensait que cette veillée dans le froid ne rimait à rien.

Il attribuait à une extrême nervosité les quelques paroles prononcées par Mrs. Willett et qui avaient tant frappé l'esprit d'Emily.

Il mit le nez à la fenêtre et frissonna. Impossible de choisir une nuit plus froide et plus sombre pour planter le poireau dans un jardin.

Toutefois, il n'osa céder au désir de demeurer dans, sa chambre. Le souvenir de la voix mélodieuse d'Emily lui disant : « Il est bon de pouvoir compter sur quelqu'un ! » suffit à ranimer son courage.

Endossant sous son pardessus tous les chauds vêtements de laine qu'il avait emportés, il songea que la situation deviendrait intenable si Emily découvrait à son retour qu'il avait failli à sa promesse. A tout prix, il éviterait de se fâcher avec elle ; quant à croire qu'il se produirait un fait quelconque…

Et où donc ce fait allait-il se produire ? Impossible de se trouver partout à la fois. Cela se passerait peut-être à l'intérieur de la maison et Charles Enderby n'en saurait rien du tout.

— Voilà bien les femmes ! grommela-t-il. Elle va se balader à Exeter et me laisse ici accomplir les sales corvées.

De nouveau, il évoqua la douce voix d'Emily et se reprocha son sentiment de révolte.

Sa toilette achevée, il quitta furtivement le cottage.

La nuit était encore plus froide et plus lugubre qu'il ne l'avait cru. Emily soupçonnait-elle au moins les désagréments qu'il endurait de son fait ?

Avec mille précautions, il s'introduisit dans la propriété du castel de Sittaford. Les dames Willett ne possédaient pas de chien de garde ; rien à craindre de ce côté. Une lumière dans le pavillon du jardiner indiquait qu'il était habité. Le castel lui-même était plongé dans l'obscurité, sauf une fenêtre éclairée au premier étage.

« Dire que ces deux femmes vivent seules dans cette grande maison ! songea Charles. A leur place, j'aurais peur.

« En supposant qu'Emily eût bien entendu ces mots : « Ce soir ne viendra-t-il donc jamais ? » que cela peut-il signifier ? Je me le demande. Auraient-elles l'intention de s'envoler ? Enfin, quoi qu'il arrive, le petit Charles restera à son poste. »

Il fit le tour de la maison, sans crainte d'être découvert dans cette

nuit brumeuse. Autant qu'il s'en rendait compte, tout paraissait normal. Une visite discrète aux dépendances lui apprit que les portes étaient fermées à clef.

« Va-t-il se passer quelque chose ? » se dit Charles comme les heures s'écoulaient lentement, et il avala un peu de whisky qu'il avait eu la précaution d'emporter dans une fiole.

Un coup d'œil à sa montre mi apprit qu'il était seulement minuit moins vingt. Il se croyait déjà tout près de l'aube.

Un bruit insolite lui fit tendre l'oreille. De la maison lui parvenait le bruit d'un verrou. De buisson en buisson, il approcha à pas de loup. Il ne se trompait pas : la petite porte de côté s'ouvrait tout doucement. Une silhouette de femme apparut sur le seuil et scruta anxieusement la nuit.

« Mrs. ou Miss Willett », se dit Charles. Après une minute elle fit un pas en avant, referma la porte et s'éloigna de la maison. Le sentier qu'elle prit conduisait derrière le castel, passait à travers une plantation d'arbustes et remontait vers la lande.

La femme passa si près du buisson derrière lequel se dissimulait Enderby que le journaliste la reconnut. C'était Violette Willett. Elle était enveloppée d'un manteau sombre et un béret la coiffait.

Charles la suivit aussi silencieusement que possible. Il ne risquait point d'être vu, mais plutôt d'être entendu, et il redoutait d'alarmer la jeune fille.

Elle le devança de beaucoup, et à un certain moment il craignit de la perdre de vue, mais lorsqu'il arriva au bout du sentier sinueux que traversait le boqueteau, il la revit penchée-sur la barrière qui fermait la propriété de ce côté. Violette Willett semblait attendre. Charles s'approcha. Le temps passait. La jeune fille alluma sa lampe électrique de poche et en dirigea le jet lumineux sur sa montre-bracelet, elle s'appuya de nouveau sur la clôture.

Soudain, il perçut un léger sifflement. La jeune fille tressaillit. Elle se pencha plus en avant et de ses lèvres s'échappa le même signal.

Brusquement un visage surgit dans la nuit. Violette étouffa une exclamation. Elle recula de deux pas, ouvrit la barrière et un homme la rejoignit. Elle lui parlait d'une voix basse et agitée. Incapable de comprendre ce qu'elle disait, Charles avança imprudemment. Une branche sèche craqua sous son pied. L'homme se détourna.

— Qui est là ? dit-il.

Il aperçut Charles qui fuyait.

— Holà ! Qui êtes-vous ?

D'un bond, il s'élança à la poursuite de Charles. Celui-ci fit volte-face et l'empoigna à bras-le-corps. Les deux hommes roulèrent sur le sol.

La lutte fut courte. L'adversaire de Charles, beaucoup plus lourd

et plus fort que lui, le remit debout et le retint captif.

— Eclairez-nous, Violette. Voyons un peu le visage de cet intrus.

La jeune fille figée de terreur, avança de quelques pas et dirigea sa lampe électrique sur Charles Enderby.

— Ce doit être le journaliste qui loge dans le village, dit-elle.

— Un journaliste ! s'exclama l'autre. Je déteste cette engeance. Pourquoi venez-vous espionner dans une propriété privée à cette heure de la nuit ?

La lampe vacilla dans la main de Violette. Pour la première fois, Charles put observer son adversaire. Depuis quelques minutes, il nourrissait l'idée absurde que le visiteur était l'évadé de la prison. Un coup d'œil suffit à l'en dissuader. Ce jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans ; grand et bien bâti, à l'air décidé, ne ressemblait nullement à un animal traqué.

— Voyons, comment vous appelez-vous ?

— Charles Enderby. Et vous ?

— Quel toupet !

Soudain une idée traversa l'esprit de Charles. Plus d'une fois, l'inspiration l'avait tiré d'un mauvais pas. En cette circonstance, il crut bon de se laisser guider par elle.

— Je crois savoir qui vous êtes, dit-il d'une voix calme.

— Hein ? fit l'autre, stupéfait.

— N'est-ce pas à Mr. Brian Pearson, d'Australie, que j'ai le plaisir de parler ?

Un long silence régna. Charles eut l'impression que les rôles étaient renversés.

— Comment le savez-vous ? lui demanda enfin son interlocuteur. C'est exact : je suis Brian Pearson.

— En ce cas, lui dit Charles, voulez-vous que nous rentrions pour bavarder ensemble ?

# Chapitre XXIII
# A « HAZELMOOR »

Le major Burnaby mettait de l'ordre dans ses comptes. Extrêmement méticuleux, il inscrivait dans un grand livre, relié en veau, les actions achetées et vendues et en regard de chacune d'elles, le profit ou la perte – habituellement une perte ; comme tous les officiers retraités de l'armée, le major se laissait tenter par les valeurs à gros intérêts, plutôt que par un modeste pourcentage honnête et sûr.

— Ces pétroles me paraissaient avantageux, murmura-t-il. Je croyais qu'ils allaient m'apporter la fortune. Hélas ! ils ne valent guère mieux que ces mines de diamant ! Une affaire de terrains au Canada, voilà qui devrait être bon maintenant !

Ses spéculations furent interrompues par la brusque apparition de la tête de Ronald Garfield à la fenêtre grande ouverte.

— Bonjour, lui dit Ronnie, je ne vous dérange pas ?

— Si vous désirez entrer, passez par la porte de devant, lui conseilla le major. N'abîmez pas mes fleurs. Je crois bien que vous les piétinez en ce moment.

Ronnie recula et se dirigea vers la porte.

— Essuyez vos pieds sur le paillasson, lui cria le major.

Les jeunes gens avaient le don de l'exaspérer. En réalité, le seul jeune homme envers qui il eût ressenti depuis longtemps quelque sympathie était le journaliste Charles Enderby.

« Un charmant garçon, se disait le major. Mon récit de la guerre des Boërs l'a passionné. »

Le major éprouvait des sentiments bien différents envers Ronnie Garfield. Tous les actes et toutes les paroles de l'infortuné Ronnie horripilaient le vieux major. Toutefois, l'hospitalité a ses règles.

— Voulez-vous boire un verre ? demanda le major, fidèle à la tradition.

— Non, merci. Je voudrais aller à Exhampton et Elmer me dit que vous avez retenu sa voiture.

— En effet. Je vais jeter un coup d'œil aux affaires de Trevelyan.

— Je dois moi-même me rendre à Exhampton aujourd'hui, expliqua Ronnie, l'air embarrassé, et je pensais que nous pourrions y aller ensemble, en partageant les frais, bien entendu. Qu'en pensez-vous ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais cela vous ferait beaucoup plus de bien si vous marchiez. De nos jours on ne prend plus d'exercice. Dix kilomètres à l'aller et dix kilomètres au retour, voilà

qui vous conserve en forme. Si je n'avais absolument besoin de la voiture pour ramener ici certains objets de Trevelyan, je ferais la route à pied.

— Elmer m'a appris que vous partiez à onze heures. Est-ce toujours entendu ?

— Oui.

— Bien. J'y serai à onze heures.

Pour Ronnie, les minutes ne comptaient guère, mais lorsqu'il arriva un quart d'heure en retard, il trouva le major Burnaby fulminant contre lui et peu disposé à accepter ses excuses.

« Que ces vieux barbons sont rasants ! songeait Ronnie à part lui. Ils vous gâtent l'existence ; ils ressassent toujours les mêmes boniments sur la ponctualité. »

Il s'amusa pendant quelques minutes à l'idée d'un mariage entre le major Burnaby et sa tante. Qui en tirerait le plus d'avantages ? Sa tante, évidemment. Il la voyait frapper des mains et l'entendait appeler d'une voix perçante le major à son côté.

Bannissant ces absurdités de son esprit, il entama la conversation avec le major.

— Sittaford devient un endroit divertissant, qu'en pensez-vous ? Miss Trefusis, le jeune Enderby et cet individu venu d'Australie… A propos, quand celui-là est-il arrivé ? Je l'ai vu ce matin, et personne ne sait d'où il débarque. Ma tante est intriguée au possible.

— Il demeure chez les Willett, dit le major.

— Oui, mais comment a-t-il fait pour y descendre ? Les Willett n'ont pas encore leur aérodrome particulier, Ce me semble ? Ce Pearson me paraît bien mystérieux. Son mauvais regard me donne l'impression que c'est lui qui a occis le vieux Trevelyan.

Le major demeura coi.

— Voici comment j'en arrive à cette conclusion : les individus qui vont aux colonies sont ordinairement des têtes chaudes. Leurs parents ne les aiment point et encouragent leur départ. Au bout de quelques années, le banni revient, sans le sou, aux environs de Noël, va rendre visite à son oncle. L'oncle, un homme très riche, refuse de donner quoi que ce soit au quémandeur, celui-ci le frappe. Ce raisonnement tient debout, hein ?

— Oui, et vous devriez le soumettre à la police, conseilla le major Burnaby.

— Il serait préférable que vous le répétiez à l'inspecteur Narracott. Il vous considère comme son ami. Il n'est pas revenu à Sittaford, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai pas entendu parler.

— Ne devez-vous pas le rencontrer aujourd'hui ? La brièveté des réponses du major finit par frapper Ronnie, qui se plongea dans un

silence méditatif.

A Exhampton, la voiture s'arrêta devant l'hôtel des *Trois Couronnes*. Ronnie s'entendit avec le major afin de le retrouver à ce même endroit à quatre heures et demie pour le retour, puis se dirigea vers les quelques boutiques de la petite ville. Quant au major, il se rendit directement chez Mr. Kirkwood. Après un court entretien avec le notaire, il demande les clefs de la villa « Hazelmoor ».

Il avait donné rendez-vous pour midi à Evans, qui l'attendait sur le seuil. Le visage légèrement crispé, le major introduisit la clef dans la porte d'entrée et, suivi du fidèle domestique, pénétra dans la maison vide. Il y retournait pour la première fois depuis la nuit tragique et, malgré sa décision bien arrêtée de ne trahir aucune faiblesse, Burnaby frissonna en traversant le salon.

Les deux hommes travaillèrent en silence et avec bonne entente. Quand l'un d'eux hasardait un conseil, l'autre s'empressait de s'y conformer.

— Une besogne peu agréable, mais nécessaire, déclara le major Burnaby à Evans, qui enlevait de l'armoire des paires de bas et des pyjamas pour les ranger sur le lit.

— Comme vous dites, monsieur. Il faut bien que quelqu'un s'en occupe, acquiesça Evans.

A une heure, ils se rendirent aux *Trois Couronnes* pour déjeuner sur le pouce. Lorsqu'ils revinrent à la villa, le major saisit brusquement Evans par le bras.

— Chut ! N'entendez-vous point des bruits de pas là-haut… dans la chambre ?…

— En effet, monsieur !

Une sorte de terreur superstitieuse, les tint cloués au sol. Le major se ressaisit le premier. Il se cabra dans un mouvement de colère et se précipita vers le bas de l'escalier, d'où il lança d'une voix tonitruante :

— Qui est là ? Voulez-vous descendre !

A son immense surprise, et aussi à son grand soulagement, il faut bien l'avouer, Ronnie Garfield apparut en haut des marches, l'air embarrassé, comme pris en faute.

— Tiens, vous voilà ? s'exclama-t-il. Je vous cherchais, justement.

— Comment ? Vous me cherchiez ?

— Oui. Je voulais vous prévenir que je ne partirai pas à quatre heures et demie. Il faut que j'aille à Exeter. Ne m'attendez donc pas. Je louerai une voiture à Exhampton.

— Comment avez-vous pénétré dans cette maison ? lui demanda le major.

— La porte était ouverte, expliqua Ronnie et, naturellement, je pensais vous y trouver.

Le major se tourna brusquement vers Evans.

— L’avez-vous fermée à clef en sortant ?

— Non, monsieur, je n’avais pas la clef.

— Faut-il que je sois stupide ! murmura le major.

— Ma présence ne vous ennuie pas, au moins ? dit Ronnie. Ne trouvant personne en bas, je suis monté voir si vous y étiez.

— Non. Vous m’avez seulement un peu effrayé.

— A présent, je m’en vais, annonça Ronnie d’un air dégagé. Au revoir !

Le major grommela. Arrivé au pied de l’escalier, Ronnie demanda, avec une curiosité de gamin :

— Dites, voulez-vous me montrer où… où c’est arrivé ?

Le major désigna du doigt la porte du salon.

— Oh ! puis-je y jeter un coup d’œil ?

— Si vous voulez, grogna le major.

Ronnie ouvrit la porte du salon et disparut quelques minutes.

Le major grimpa au premier, mais Evans, demeuré dans le vestibule, montait la garde. De ses petits yeux enfoncés, il observait Ronnie.

— Je croyais, lui expliqua celui-ci, qu’il était impossible de faire disparaître entièrement les taches de sang. Elles reviennent toujours, paraît-il. Oh ! j’oubliais : le vieux a été tué d’un coup de bourrelet plein de sable… ou d’un de ces longs coussins verts, n’est-ce pas ?

Il en ramassa un qui était appliqué au bas d’une des autres portes et le soupesa pensivement dans sa main.

— Drôle d’instrument !

Il le balança plusieurs fois dans le vide. Evans se taisait.

Ronnie comprit que ce silence n’avait rien d’approbateur.

— Je vous laisse, dit-il enfin. J’ai peut-être manqué de tact, ajouta-t-il en désignant d’un coup de tête l’étage supérieur. J’oubliais leur grande amitié… Excusez-moi.

Il traversa le vestibule et sortit. Lorsqu’il eut entendu la grille se refermer sur le jeune Garfield, Evans remonta auprès du major Burnaby. Sans le moindre commentaire, il reprit son travail où il l’avait laissé et s’agenouilla pour vider le placard aux chaussures.

A trois heures et demie, leur lugubre tâche était terminée. Une malle pleine de vêtements et de linge revint à Evans, et une autre toute ficelée fut destinée à l’Orphelinat des Marins. Les papiers du défunt furent rangés dans une valise et Evans reçut l’ordre de s’adresser à un garde-meuble de la localité pour y déposer les trophées de sport et de chasse, le major Burnaby manquant de place pour les recueillir chez lui.

Toutes ces questions réglées, Evans s’éclaircit la gorge à plusieurs reprises et parla enfin :

— Monsieur, excusez-moi, mais je voudrais me placer au service

d'un monsieur seul comme était le capitaine.

— Bien. Vous pouvez dire qu'on s'adresse à moi pour les références, Evans.

— Monsieur, je m'explique peut-être, mal, mais Rébecca et moi avons pensé que… peut-être vous pourriez nous prendre à l'essai, monsieur.

— Oh ! vous savez bien que je n'emploie personne. La vieille Mrs. Curtis vient tous les matins mettre un peu d'ordre chez moi et faire un brin de cuisine. Mes moyens ne me permettent pas de prendre d'autres domestiques.

— Il ne s'agit pas tant de la question d'argent, monsieur, s'empressa d'ajouter Evans. Comprenez-moi, monsieur, j'aimais beaucoup le capitaine… et si je pouvais entrer à votre service, je serais heureux.

Le major toussota et détourna les yeux.

— Vous êtes un homme de cœur. Je… je réfléchirai à votre proposition.

Le major s'échappa prestement, et, comme un trait, fila sur la route.

— Lui et le capitaine, on dirait les deux frères, murmura le brave Evans en le suivant du regard.

Soudain, la perplexité se peignit sur ses traits :

— Où diable ont-ils passé ? Je vais demander à Rébecca ce qu'elle en pense.

# Chapitre XXIV
# L'INSPECTEUR NARRACOTT DISCUTE

— Je ne me félicite pas de la tournure de cette affaire, dit Narracott.

Le chef de la police locale lui lança un regard interrogateur.

— Hein ? L'homme arrêté ne serait pas réellement le coupable ?

— J'en doute à présent. Au début, tout l'accusait, et maintenant…

— Les preuves de la culpabilité de Pearson demeurant aussi convaincantes, ce me semble.

— Oui, mais d'autres faits surgissent… Par exemple… cet autre Pearson ; Brian, que je croyais en Australie, vit en Angleterre depuis deux mois, Il a voyagé sur le même paquebot que les dames Willett et, pendant la traversée, il a sans doute fait la conquête de Miss Violette. Pour quelle raison a-t-il caché son arrivée aux membres de sa famille ? Son frère et sa sœur ignorent totalement son retour. Jeudi dernier, il a quitté l'hôtel Ormsoy, à Londres, et depuis ce jour jusqu'à mardi, où Enderby l'a surpris, rendant visite à Violette Willett au milieu de la nuit, qu'a-t-il fait ? Il refuse énergiquement de parler.

— Lui avez-vous démontré les conséquences d'une pareille attitude ?

— Oui. Il s'en moqué. Il prétend n'avoir rien à faire avec le meurtre de son oncle : à nous de le confondre ! Son emploi du temps ne regarde que lui seul.

— Voilà qui est bizarre.

— Certes. Ce Brian Pearson pourrait tout aussi bien être l'assassin du capitaine Trevelyan. On s'imagine mal James Pearson frappant un vieillard sur la tête au moyen d'un bourrelet de sable… tandis que pour Brian Pearson, un exalté, à la poigne de fer, ce serait un jeu… et souvenez-vous qu'il hérite au même titre que James. Accompagné d'Enderby, il est venu me voir ce matin. Il parlait avec assurance, comme un homme intègre, au-dessus de tout soupçon : Mais je ne me laisse pas prendre à ses airs bravaches.

— Expliquez-vous ?

— Pourquoi ne nous a-t-il pas révélé sa présence avant aujourd'hui ? La nouvelle de la mort de son oncle a paru dans les journaux de dimanche. Son frère a été arrêté lundi, et il n'a pas donné signe de vie. A mon sens, si le journaliste n'était pas tombé sur lui, hier soir, dans le jardin des Willett, il ne se serait pas même présenté.

— Que faisait-il là ?… Je veux parler d'Enderby.

— Vous savez bien que les journalistes se fourrent partout.

— Oui, ils nous gênent souvent, mais quelquefois ils nous rendent service.

— Enderby agit suivant les directives de la jeune fille.

— Quelle jeune fille ?

— Miss Emily Trefusis.

— Comment sait-elle ce qui se passe chez les Willett ?

— Au cours d'une visite au château, la fine mouche a surpris bien des choses.

— Comment le dénommé Brian explique-t-il sa rencontre avec Miss Willett à cette heure indue ?

— Il est venu à Sittaford voir celle qu'il aime, et Miss Willett vint au-devant de lui quand tout le monde dormait afin d'éviter que sa mère le sût. Voilà du moins sa version, ajouta Narracott d'un ton incrédule. Et je crois bien que si Enderby ne l'avait dépisté, Brian Pearson serait retourné en Australie sans nous mettre au courant de son séjour ici.

Un léger sourire effleura les lèvres du constable.

— Ce qu'il a dû maudire les journalistes ! murmura-t-il.

— Autre chose, reprit l'inspecteur. Rappelez-vous qu'il y a trois Pearson : Sylvia Pearson a épousé le romancier Martin Dering. Lors de sa première déposition, celui-ci déclara qu'il avait déjeuné et passé l'après-midi avec un éditeur américain et que le soir il avait pris part à un banquet littéraire, mais il parait qu'il n'assista pas du tout à ce dîner.

— De qui tenez-vous ce renseignement ?

— Toujours d'Enderby.

— Il faut absolument que je fasse la connaissance de ce phénomène, s'écria le constable. Le *Daily Wire* compte quelques jeunes gens d'avenir parmi son personnel.

— Toutefois, ces informations n'offrent qu'un intérêt relatif. Le capitaine Trevelyan fut assassiné avant six heures, peu nous importe donc où le romancier a passé sa soirée… Ce qui me tracasse, c'est qu'il ait menti.

— En effet. Il y a une raison…

— De plus, après ce mensonge, comment ajouter foi au reste de sa déposition ? Je vais peut-être chercher un peu loin, mais rien n'empêche que Dering ait pris à la gare de Paddington le train de midi dix qui arrive à Exhampton peu après cinq heures. Le temps de tuer le vieux Trevelyan, d'attraper le train de six heures, et il aurait encore pu être rentré chez lui avant minuit. En tout cas, il convient d'étudier de près cette hypothèse et d'examiner la situation pécuniaire de ce personnage. Il disposerait de l'héritage de sa femme… Inutile de le regarder deux fois pour en être certain : le plus sûr est de vérifier son alibi.

— Pour moi, conclut le constable, le Pearson que nous avons arrêté est le coupable.

— Evidemment, les circonstances sont contre lui et le jury le condamnerait. Toutefois, je partage votre opinion, cet homme n'a pas du tout l'air d'un assassin.

— Et sa fiancée se dévoue pour le tirer de là, observa le constable.

— Oui, Miss Trefusis est une femme remarquable qui remuerait ciel et terre pour le sauver. Elle s'est attaché le journaliste Enderby et elle le mène comme elle veut. James Pearson a trop de chance ; il est joli garçon, mais je ne lui trouve aucun caractère.

— Si c'est une femme à poigne, il lui plaît mieux ainsi.

— Des goûts et des couleurs on ne saurait discuter, lança l'inspecteur Narracott. Alors, vous croyez que je devrais sans tarder contrôler l'alibi de Dering ?

— Oui, occupez-vous-en tout de suite. Mais il me semble qu'il y a une quatrième personne intéressée à l'héritage de Trevelyan ?

— Oui, sa sœur. De ce côté-là, tout va bien. Je me suis renseigné : Mrs. Gardner se trouvait chez elle à six heures. A présent, allons voir Dering.

Environ cinq heures plus tard, l'inspecteur Narracott pénétrait dans le petit salon de la villa « Le Nid ». Cette fois, Mr. Dering était chez lui, mais, ajouta la petite bonne, Monsieur écrivait et ne recevait personne. L'inspecteur produisit une de ses cartes officielles et invita la servante à la porter à son maître.

En attendant, il fit les cent pas dans la pièce, l'air préoccupé. De temps à autre, il prenait entre ses doigts un des bibelots posés sur une petite table et le replaçait après l'avoir examiné. Une boîte de cigarettes d'Australie – vraisemblablement un cadeau de Brian Pearson. Il lu le titre d'un volume à reliure défraîchie, *Pride and Préjudice*. L'ayant ouvert, il vit, écrit sur la page de garde, d'une encre presque décolorée par le temps, le nom de Martha Rycroft. Ce nom de Rycroft lui était familier, mais, sur le moment, impossible de le localiser. La porte du salon s'ouvrit et Martin Dering entra.

De taille moyenne, carré d'épaules, les yeux marron foncé, les lèvres rouges et épaisses, le romancier pouvait passer pour un bel homme aux yeux de certains…

L'inspecteur Narracott ne se laissa nullement influencer par ce physique avantageux, mais un peu lourd.

— Bonjour, monsieur Dering. Excusez-moi de vous déranger encore une fois.

— Cela n'a pas d'importance, mais je ne pourrai que vous répéter ce que je vous ai déjà dit.

— Jusqu'ici, nous étions convaincus que votre beau-frère, Brian

Pearson, se trouvait en Australie, et aujourd'hui, nous apprenons que, depuis plus de deux mois, il vit en Angleterre. Vous auriez pu m'en avertir.

— Brian en Angleterre ! s'écria Dering, l'air surpris. Je l'ignorais totalement, ainsi que ma femme du reste.

— Il ne s'est pas mis en rapport avec vous d'une façon quelconque ?

— Non, et Sylvia lui a même écrit deux lettres pendant ce laps de temps.

— En ce cas, je vous présente mes excuses, monsieur. Je pensais qu'il avait dû se mettre en rapport avec sa famille et je vous en voulais presque de m'avoir caché la nouvelle.

— Vous venez vous-même de me l'annoncer. Voulez-vous une cigarette, inspecteur ? A propos, il paraît que vous avez rattrapé votre évadé ?

— Oui, nous l'avons repris mardi soir. Trompé par le brouillard, il tournait en cercle et, après avoir parcouru une trentaine de kilomètres, il s'est retrouvé, pour finir, à cinq cents mètres de Princetown.

— C'est bizarre que l'on marche toujours en rond dans la brume ! Heureusement pour lui qu'il ne s'est pas évadé vendredi, on l'aurait sans doute accusé du meurtre de Trevelyan.

— C'est un individu dangereux, un redoutable bandit, qui a mené une double vie extraordinaire. La moitié du temps, homme riche, distingué et respecté, par moments une manie criminelle s'emparait de lui, alors il disparaissait et frayait avec la plus basse pègre.

— Peu de prisonniers parviennent à s'échapper de Princetown ?

— C'est presque impossible, en effet. Mais cette dernière évasion a été préparée et exécutée de main de maître.

Dering se leva et consulta sa montre.

— Si vous n'avez pas d'autre question à me poser, inspecteur…

— Pardon. Monsieur Dering, je voudrais savoir pourquoi vous m'avez affirmé que vous assistiez à un banquet littéraire à l'hôtel Cecil, vendredi soir ?

— … Je ne saisis pas bien, inspecteur…

— Si, si, vous me comprenez parfaitement. Vous n'étiez pas à ce dîner, monsieur Dering.

Martin Dering hésita. Son regard alla du visage de l'inspecteur au plafond, puis à la porte, et s'abaissa sur ses chaussures.

L'inspecteur attendit, impassible.

— Eh bien, dit enfin le romancier, mettons que je n'étais pas à ce banquet. Que cela peut-il vous faire ? Mes actes, cinq heures après le meurtre de mon oncle, ne regardent personne.

— En ce moment, monsieur Dering, je vérifie l'exactitude de

votre déposition. Je découvre qu'une partie est fausse, il faut que je contrôle le reste. Vous dites que vous avez déjeuné et passé l'après-midi en compagnie d'un ami ?

— Oui, mon éditeur américain.

— Il se nomme ?

— Rosenkraun, Edgar Rosenkraun.

— Son adresse ?

— Il a quitté l'Angleterre samedi dernier.

— Pour New York ?

— Oui.

— Il serait donc en mer à l'heure actuelle. Sur quel paquebot ?

— Je… je ne me rappelle plus.

— Vous pourriez au moins me dire si c'est un bateau de la Cunard Line ou de la White Star.

— Non, en vérité, je ne m'en souviens pas du tout.

— Dans ce cas, nous câblerons à sa maison d'édition à New York.

— Sur le Gargantua, dit enfin le romancier.

— Merci, monsieur Dering. Je savais bien que le nom vous reviendrait. Vous maintenez bien avoir déjeuné avec Mr. Rosenkraun et avoir passé l'après-midi avec lui ? A quelle heure l'avez-vous quitté ?

— Vers cinq heures.

— Et ensuite ?

— Je refuse de vous le dire. Cela doit suffire, je pense.

L'inspecteur acquiesça de la tête. Si Rosenkraun confirmait la déposition de Dering, le romancier se trouvait dégagé de tout soupçon, et quelles qu'aient pu être ses mystérieuses occupations de La soirée elles n'avaient aucun rapport avec le meurtre de Trevelyan.

— Qu'allez-vous faire à présent ? demanda Dering d'un air gêné.

— Câbler à Mr. Rosenkraun, à bord du Gargantua.

— Diantre ! Vous allez me faire une drôle de publicité. Attendez.

Il s'assit à son bureau et griffonna quelques mots sur une feuille de papier qu'il tendit à l'inspecteur.

— Sans doute ne pouvez-vous agir autrement prononça-t-il d'un ton bourru ; du moins, vous pourriez rédiger le message de cette façon.

Sur le papier, Narracott lu :

*Rosenkraun, SS. Garguantua.*

*Veuillez confirmer déclaration suivante : Vendredi quatorze, ai déjeuné et suis demeuré avec vous jusqu'à cinq heures.*

*Martin Dering.*

— Faites-vous adresser directement la réponse, peu m'importe, mais surtout pas à Scotland Yard ou à un poste quelconque de police. Vous ne connaissez pas ces Américains. Si cet éditeur me croyait mêlé le moins du monde à un scandale judiciaire, le contrat dont nous venons de discuter les termes tomberait à l'eau. Aussi, je vous en prie, que cela ait l'air d'une affaire privée.

— Je respecterai votre désir, monsieur Dering. Je ne demande qu'à connaître la vérité. Je ferai donc envoyer la réponse à mon adresse personnelle, à Exeter.

— Merci, inspecteur. La littérature n'est pas un métier tellement lucratif. Vous verrez, la réponse confirmera mes dires. Si je vous ai menti au sujet du dîner, c'est parce que j'avais fait croire à ma femme que j'y assistais, et je jugeais préférable de m'en tenir là pour éviter une scène de ménage.

— Si Mr. Rosenkraun ratifie votre déposition, Monsieur Dering, vous n'avez plus rien à craindre.

L'inspecteur Narracott quitta la maison et se rendit à la gare. En montant dans le train qui le ramenait dans le Devon, un souvenir se présenta à son esprit :

— Rycroft… Ah ! J'y suis ! C'est le nom du vieux monsieur qui habite un des cottages de Sittaford. Quelle bizarre coïncidence !

# Chapitre XXV
# AU CAFE DELLER

Emily Trefusis et Charles Enderby étaient assis à une petite table dans la salle du restaurant du café Délier. Trois heures et demie venaient de sonner et le calme régnait autour d'eux. Seules quelques personnes prenaient une tasse de thé dans la quiétude et le silence de l'après-midi.

— Que pensez-vous de Brian Pearson ? demanda Charles à Emily.

— Il m'intrigue.

Après son entrevue avec la police, Brian Pearson avait déjeuné avec eux. Il s'était montré empressé envers Emily, même un peu trop au gré de cette jeune personne.

La fière Emily jugeait peu naturelle l'attitude de Brian. Au lieu de protester contre l'intrusion de Charles Enderby dans ses affaires personnelles, il l'avait docilement écouté et s'était laissé conduire au bureau de police d'Exeter. Emily essayait d'exprimer cette opinion à Enderby.

— Je vois où vous voulez en venir, lui dit celui-ci. Si Brian Pearson n'avait rien à se reprocher, il se montrerait plus arrogant.

— Voilà tout à fait ma pensée.

— Croyez-vous qu'il ait tué le vieux Trevelyan ?

— Rien d'impossible à cela. Je le considère comme un garçon dénué de scrupules et de taille à renverser tous les obstacles qui lui barreraient la route.

— Tous sentiments personnels mis à part, selon vous, Brian ferait meilleure figure d'accusé que James ?

— Certes. Il n'hésiterait pas à aller jusqu'au bout car il ne perd pas la tête, lui.

— Sincèrement, Emily, vous le croyez capable d'un assassinat ?

— Je… je n'affirme rien ; en tout cas, il est le seul qui remplisse les conditions.

— Qu'appelez-vous « remplir les conditions » ?

— D'abord, dit Emily, le *mobile* : sa part de l'héritage. De plus, il refuse de dire où il a passé l'après-midi de vendredi. S'il pouvait l'avouer, pourquoi hésiterait-il ? Nous sommes donc autorisés à croire qu'il rôdait vendredi aux alentours de la villa « Hazelmoor ».

— Jusqu'ici personne ne l'a vu à Exhampton… et il ne passe pas facilement inaperçu.

Emily hocha la tête avec dédain.

— Il n'a pas séjourné à Exhampton. S'il a commis le crime, vous

pouvez être certain qu'il a tout prévu. Ce n'est pas comme ce pauvre innocent de James… Voyons, il y a Lydford, Chagford ou même Exeter. Il a pu se rendre de Lydford à Exhampton à pied. Cette grande route restait encore praticable, malgré la neige.

— Il s'agirait donc de faire une petite enquête dans le voisinage.

— La police s'en chargera mieux que nous. Pour ces investigations auprès du public, elle s'en tirera facilement ; ce qu'elle ne peut pas faire, c'est écouter les racontars de Mrs. Curtis, ou surveiller les faits et gestes des Willett… c'est là que notre intervention devient utile.

— Je l'espère, dit Charles.

— Pour en revenir à Brian, je songe à un autre détail important.

— Lequel ?

— Dès le début, l'histoire de la table tournante m'a intriguée. J'essaie de l'examiner sur toutes ses faces et trois solutions se présentent à mon esprit. D'abord le phénomène surnaturel. Il existe peut-être, mais je l'écarté d'office. Deuxièmement, la révélation de la mort de Trevelyan a été faite de propos délibéré, mais je n'en vois pas du tout la raison ; je repousse de même cette supposition. Troisièmement : un des assistants se serait trahi inconsciemment. Si cette dernière hypothèse se confirme, une des six personnes présentes savait que le capitaine Trevelyan allait être assassiné au cours de l'après-midi, ou qu'il allait avoir avec quelqu'un une entrevue susceptible de se terminer de façon tragique. Aucune des six personnes ne saurait être accusée du crime, mais l'une d'elles devait être en rapport avec le meurtrier. Je ne découvre aucun lien entre le major Burnaby, Mr. Rycroft, Ronnie Garfield et la famille Trevelyan ; seuls Violette Willett et Brian Pearson entretiennent, il me semble des relations assez suivies et la jeune fille paraissait toute bouleversée après le crime.

— Vous supposez donc qu'elle était au courant.

— Elle… ou sa mère… ou peut-être les deux. Ils demeurèrent un moment silencieux, chacun plongé dans ses pensées. Soudain Emily dit à Charles :

— Connaissez-vous cette sensation bizarre qu'on éprouve lorsque quelqu'un vous observe avec insistance derrière vous ? En cet instant même on dirait qu'une paire d'yeux me brûlent la nuque. Est-ce une illusion ?

Charles déplaça sa chaise et regarda autour de lui d'un air naturel.

— A la table placée près de la fenêtre, une belle femme très brune ne vous quitte pas des yeux.

— Est-elle jeune ?

— Non, pas très jeune. Tiens !…

— Qu'y a-t-il ?

— Ronnie Garfield. Il vient d'entrer, serre la main de cette même personne et s'assied à sa table. Il me semble qu'elle lui parle de nous.

Emily ouvrit son sac à main. Elle se poudra le nez avec ostension, plaçant son petit miroir de poche à l'angle voulu.

— C'est tante Jennifer, dit-elle tout bas. Les voilà qui se lèvent.

— Ils changent de place. Désirez-vous lui parler ?

— Non, dit Emily. Mieux vaut faire semblant de ne pas l'avoir vue.

— Après tout, observa Charles, pourquoi la tante Jennifer ne connaîtrait-elle pas Ronnie Garfield et ne l'inviterait-elle pas à prendre le thé ?

— Moi, je n'en discerne pas la raison.

— Quel mal y aurait-il ?

— Inutile de revenir là-dessus. Seulement, permettez : nous venions de dire que parmi les personnes qui, outre Violette Willett et sa mère, faisaient marcher la table, aucune n'avait de relations avec la famille, et cinq minutes après, qui voyons-nous ? Ronnie Garfield qui prend le thé avec la sœur du capitaine Trevelyan.

— Cela prouve que nous ignorons beaucoup de choses.

— Et que tout est à recommencer.

— Hélas ! oui, dit Charles en soupirant. Emily leva sur lui un regard interrogateur.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Rien, pour l'instant.

Il lui prit la main et elle ne la retira pas.

— Nous en reparlerons… plus tard.

— Hein ?

— Ma chère Emily, exigez de moi ce que vous voulez, je suis prêt à tout pour vous être agréable.

— Vrai ? Vous êtes on ne peut plus charmant, mon cher Charles.

# Chapitre XXVI
# ROBERT GARDNER

Laissant la tante Jennifer au café Délier en compagnie de Ronnie Garfield, Emily Trefusis se rendit aux « Lauriers ». Vingt minutes plus tard, elle sonnait à la porte d'entrée de la villa, Béatrice vint lui ouvrir.

— C'est encore moi, lui annonça Emily toute souriante. Mrs. Gardner est absente, je le sais, mais ne pourrais-je voir Mr. Gardner ?

Une telle requête parut tout à fait extraordinaire à la jeune bonne qui répondit, l'air perplexe :

— Je ne sais pas. Voulez-vous que j'aille le demander ?

— Oui, s'il vous plaît, Béatrice.

Béatrice monta l'escalier. Au bout de quelques minutes, elle reparut et invita Emily à la suivre.

Etendu sur un divan près de la fenêtre, dans une grande chambre du premier étage, Robert Gardner l'attendait. Avec sa belle corpulence, ses yeux bleus et ses cheveux blonds, il apparut à Emily comme un Tristan magnifique, au troisième acte de l'opéra, tel qu'aucun ténor wagnérien ne l'a jamais incarné.

— Bonjour, lui dit-il. Ainsi vous êtes la future épouse de l'assassin ?

— En effet, oncle Robert… si du moins je puis me permettre de vous donner ce titre ?

— Si Jennifer n'y voit pas d'inconvénient, moi non plus. Quel effet cela produit-il d'avoir son fiancé sous les verrous ?

Devant la cruauté de cet homme, qui prenait plaisir à lui retourner le fer dans la plaie, Emily se cabra. Dans un effort de volonté, elle répondit, le sourire aux lèvres.

— C'est une aventure passionnante.

— James ne partage certainement pas votre avis.

— Bah ! cela lui mettra du plomb dans la tête.

— D'accord. Il apprendra à ses dépens que la vie n'est pas drôle, dit Robert Gardner avec malice. Trop jeune pour prendre part à la Grande Guerre, il coulait des jours tranquilles… Mais il connaît des malheurs d'un autre genre. Pourquoi vouliez-vous me voir personnellement ? ajouta-t-il en dévisageant Emily d'un air soupçonneux.

— Avant de se marier, il faut faire connaissance avec tous les membres de sa nouvelle famille.

— Ne serait-ce que pour les juger avant qu'il soit trop tard. Alors,

vous songez sérieusement à épouser James ?

— Pourquoi pas ?

— Malgré l'accusation qui pèse sur lui ?

— Certainement.

— Ma foi, je m'attendais à vous voir plus abattue. On dirait vraiment que la situation vous amuse.

— Enormément. La recherche du meurtrier offre une suite d'imprévus extraordinaires.

— Comment ?

— Je dis que la recherche de l'assassin est pleine d'imprévu.

Robert Gardner la regarda longuement, puis laissa retomber sa tête sur les coussins.

— Je suis las, dit-il d'une voix maussade. Je ne puis parler davantage. Davis ! Où êtes-vous ? Davis, je suis très fatigué.

La nurse Davis, de la chambre voisine, répondit immédiatement à son appel.

— Mr. Gardner se fatigue très vite, mademoiselle. Il vaut mieux que vous le laissiez seul à présent.

Emily se leva et prononça d'un air détaché :

— A bientôt, oncle Robert. Je reviendrai un de ces jours.

— Vous dites ?

— Au revoir.

Elle allait franchir le seuil du vestibule, quand elle se ravisa.

— Oh ! dit-elle à Béatrice, j'ai oublié mes gants.

— Je vais les chercher, mademoiselle.

— Inutile, j'y cours moi-même, fit Emily, qui grimpa vivement l'escalier et entra sans frapper dans la chambre qu'elle venait de quitter.

— Oh ! Excusez-moi. J'ai laissé mes gants ici. Ostensiblement, elle prit ses gants, et, souriant à la nurse et à Robert Gardner assis sur le divan, la main dans la main, elle sortit de la pièce, redescendit l'escalier et regagna la rue.

« Voilà deux fois que mon stratagème réussit, songea Emily. Pauvre tante Jennifer ! se doute-t-elle de ce qui se passe entre son mari et la garde-malade ? J'imagine que non. »

D'un pas pressé, Emily rejoignit Charles à leur rendez-vous. Le jeune homme l'attendait, assis dans l'automobile d'Elmer.

— Eh bien ? La chance vous a-t-elle favorisée ? lui demanda-t-il en lui enveloppant douillettement les genoux dans la couverture.

— Je crois que oui, mais je n'affirme rien.

Au regard interrogateur de Charles, Emily répliqua :

— Non, je ne vous révélerai pas ce que j'ai vu. Cela n'a peut-être aucun rapport avec le meurtre de Trevelyan… et dans ce cas, ce serait indiscret.

Enderby soupira.

— Vous me traitez durement.

— Je le regrette, mais je dois me taire.

— Comme il vous plaira, lui dit Charles d'un ton sec.

Tous deux se turent. Charles gardait un silence offusqué, tandis qu'Emily s'abstenait de parler pour mieux réfléchir.

Ils approchaient d'Exhampton lorsqu'elle posa à Charles cette question imprévue :

— Charles, jouez-vous au bridge ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce qu'alors vous connaissez le dicton : si vous vous défendez, comptez les gagnants, mais si vous attaquez, comptez les perdants. Dans cette affaire, nous attaquons… et il se peut que nous nous y prenons mal.

— Comment cela ?

— Jusqu'ici, nous avons compté les gagnants : je veux dire les personnes susceptibles d'avoir tué le capitaine Trevelyan… voilà sans doute pourquoi nous nous sommes fourvoyés.

— Je ne me suis pas fourvoyé du tout.

— Pour moi, je l'avoue, je ne discerne plus rien. Prenons l'affaire dans un sens tout à fait opposé et émanerons les perdants, c'est-à-dire les gens qui ne peuvent matériellement avoir commis le crime.

— Voyons. D'abord, les Willett, Burnaby, Rycroft et Ronnie… sans oublier Mr. Duke.

— Bien. Toutes ces personnes se trouvaient réunies au castel de Sittaford à l'heure de l'assassinat. Elles se sont vues et toutes ne peuvent mentir. Ecartons-les donc en bloc.

— En définitive, les habitants de Sittaford doivent être tous mis hors de cause, déclara Enderby Elmer lui-même (il baissa la voix pour ne point être entendu du chauffeur), car la route d'Exhampton était impraticable pour les voitures.

— Il aurait pu s'y rendre à pied, répliqua Emily, également à voix basse. Si le major Burnaby a pu faire le trajet ce soir-là, Elmer pouvait s'être mis en route à l'heure du déjeuner, arriver à Exhampton à cinq heures, supprimer le capitaine et revenir à pied.

Enderby hocha la tête.

— Le retour à pied me semble impossible. Rappelez-vous que la neige s'est remise à tomber à six heures et demie. Vous ne suspectez tout de même pas Elmer ?

— On ne sait pas. Il peut être possédé de la folie du crime.

— Chut ! Vous le vexeriez s'il vous entendait. De toute façon, nous ne le classerons pas dans la catégorie de ceux qui n'ont pu assassiner le capitaine Trevelyan.

— Comment aurait-il effectué l'aller et le retour à Exhampton à

pied sans que tout Sittaford l'eût su et s'en fût étonné ?

— Certes, ici rien ne passe inaperçu, acquiesça Emily.

— Voilà précisément pour quelle raison je mets tous les gens de Sittaford hors de cause. Les seuls qui ne se trouvaient point chez les Willett, Miss Percehouse et le capitaine Wyatt, sont deux invalides et je ne me les figure pas bien avançant dans la tempête de neige. Quant au cher vieux Mr. Curtis et à sa digne épouse, pour commettre pareil forfait ils seraient allés tranquillement à Exhampton passer le week-end.

— On ne peut s'absenter de Sittaford, même pour le week-end, sans que tout le monde le sache, observa Emily en riant.

— Certes, si Mrs. Curtis allait en voyage, Mr. Curtis s'en apercevrait au silence qui régnerait subitement dans sa maison.

— J'y suis : c'est Abdul. Dans un roman policier, il serait tout désigné comme le coupable. Trevelyan, au cours d'une mutinerie à bord d'un navire, aurait fait jeter son frère à la mer et, par vengeance, Abdul aurait tué le capitaine.

— Je me refuse à croire que cet indigène, à l'air si bonasse, ait pu commettre un meurtre.

— Alors ? fit Emily.

— L'épouse du forgeron, cette femme intrépide qui attend son huitième enfant, se rendit à pied à Sittaford et tua l'homme d'un coup de bourrelet de sable ?

— Pour quel motif ?

— Parce que si le forgeron pouvait se flatter d'être le père de ses sept premiers enfants, le capitaine Trevelyan était le père de celui qui devait venir au monde.

— Oh ! Charles, ne plaisantez pas là-dessus, je vous prie. Mieux vaudrait imputer le crime au mari. Songez donc à la belle tournure que prendrait l'affaire ! Les bras bronzés du forgeron brandissant le sac de sable. De plus, sa femme, occupée de ses sept gosses n'a même pas le temps de remarquer son absence…

— Nous tombons dans le paradoxe, observa Charles.

— En effet. La recherche des perdants ne nous réussit guère.

— Si nous parlions un peu de vous ?

— De moi ?

— Oui. Où étiez-vous à l'heure fatidique ?

— Que c'est drôle ! Je n'y avais pas songé. Je me trouvais à Londres, espèce de curieux ! Mais il me serait difficile d'en fournir la preuve. J'étais seule dans ma chambre.

— Et voilà ! Accusée, levez-vous ! Mobile du crime : votre fiancée hérite vingt mille livres. Que faut-il de plus ?

— Je vous félicite de cette trouvaille, Charles. En effet, on peut parfaitement me soupçonner. Jusqu'ici, je n'y avais, ma foi, pas pensé.

# Chapitre XXVII
# NARRACOTT A L'ŒUVRE

Deux jours plus tard, Emily quitta Sittaford pour se rendre au bureau de l'inspecteur Narracott. Le policier appréciait fort les qualités d'Emily, sa superbe crânerie et son énergique résolution de ne point se laisser abattre par l'adversité. Narracott professait une vive admiration pour les tempéraments combatifs et, en son for intérieur, il jugeait que cette jeune fille méritait beaucoup mieux que James Pearson, même si l'innocence du fiancé était finalement reconnue.

— Dans les romans, tout porte à croire que la police veut absolument trouver un coupable. La vérité est tout autre, miss Trefusis, nous désirons seulement arrêter le vrai assassin.

— Et croyez-vous sincèrement à la culpabilité de James, inspecteur Narracott ?

— Je ne puis répondre de façon catégorique à votre question. Mais je vous affirme que nous nous efforçons non seulement d'établir sa culpabilité, mais aussi celle de plusieurs autres individus.

— Vous voulez parler de son frère, Brian ?

— Ce personnage ne me plaît qu'à demi. Il a refusé de répondre à mon interrogatoire… mais je crois deviner Ce que cache son silence ajouta Narracott avec un large sourire. Dans une demi-heure environ, je serai fixé sur son compte. Il y a aussi le mari de la nièce, Mr. Dering.

— Vous l'avez vu ?

L'inspecteur Narracott observa le visage anxieux de Miss Trefusis. Abandonnant une partie de sa discrétion professionnelle, il lui raconta son entrevue avec Mr. Dering ; d'un classeur placé à gauche, il prit la copie du sans-fil envoyé à l'éditeur américain Mr. Rosenkraun.

— Voici le message expédié par moi, et voilà la réponse.

Emily lu sur la seconde feuille :

*Narracott, 2, Drysdale Road, Exeter.*

*Confirme attestation*

*Mr. Dering. Il se trouvait en ma compagnie tout l'après-midi de vendredi.*

*Rosenkraun.*

— Quel ennui ! s'exclama Emily, n'osant exprimer sa pensée par un terme plus fort, par crainte de scandaliser le représentant de la

police.

— C'est fâcheux, en effet, dit l'inspecteur Narracott d'un air soucieux.

Mais bientôt son large sourire reparut.

— Sachez que je suis méfiant, mademoiselle Trefusis. Bien que les raisons de Mr. Dering fussent acceptables, je crus bon d'agir à ma guise, et j'envoyai un second message.

Il tendit à Emily deux autres feuilles de papier. Sur l'une étaient écrite ces mots :

*Renseignement concernant meurtre du capitaine Trevelyan. Confirmez-vous alibi fourni par Martin Dering pour l'après-midi de vendredi ?*

*Inspecteur Narracott. Exeter.*

La réponse témoignait d'une certaine agitation et d'un parfait mépris de la dépense.

Ne me figurais nullement qu'il s'agissait d'une affaire judiciaire. N'ai pas vu Martin Dering vendredi. Ai accepté de soutenir alibi comme le ferait un ami pour un autre dont on suspecte la femme de l'espionner en vue d'un divorce.

— Oh ! que vous êtes adroit, inspecteur ! s'écria Emily.

L'inspecteur admit, en effet, qu'il s'était montré bon stratège en l'occurrence.

— Voilà comme les maris se soutiennent entre eux ! continua Emily. Pauvre Sylvia ! Les hommes se conduisent souvent comme des brutes. Aussi, ajouta-t-elle, quel bonheur de rencontrer quelqu'un sur qui l'on puisse compter !

Et elle adressa à l'inspecteur un regard d'admiration.

— Ce que je viens de vous dire est confidentiel, mademoiselle Trefusis. J'ai bavardé plus que je n'aurais dû le faire.

— Vous avez été très gentil, inspecteur, et je ne l'oublierai jamais, jamais.

— Attention ! Pas un mot de tout cela à personne.

— Je ne dois même pas en parler à Charles… c'est-à-dire à Mr. Enderby ?

— On ne change pas la nature d'un journaliste. Vous l'avez bien dressé, mademoiselle, mais comment l'empêcher de transmettre la nouvelle à son canard ?

— Bien. Je ne lui en soufflerai mot.

— A moins de nécessité absolue, ne divulguez jamais les renseignements acquis. Telle est ma règle de conduite.

Une étincelle de malice brilla dans les yeux d'Emily. L'inspecteur

Narracott, pensait-elle, venait d'enfreindre gravement cette règle en sa faveur pendant la dernière demi-heure écoulée.

Soudain, un souvenir se présenta à l'esprit de la jeune fille, et elle posa à l'inspecteur Narracott une question des plus inattendues :

— Qui est Mr. Duke ?

— Mr. Duke ?

— Oui ; si vous vous rappelez, je vous ai rencontré au moment où vous sortiez de sa maison, à Sittaford.

— Ah ! oui, oui, j'y suis ! A vous parler franchement, mademoiselle, je désirais entendre une version tout à fait désintéressée de la séance de table tournante. Le major Burnaby raconte mal.

— A votre place, je me serais plutôt adressé à Mr. Rycroft. Pourquoi Mr. Duke ?

Après un silence, l'inspecteur répondit :

— Simple affaire de goût.

— Je me demande… si la police connaît le passé de Mr. Duke.

L'inspecteur ne répondit pas : il baissa les yeux sur son buvard.

— Mr. Duke, cet homme sans reproches, a-t-il toujours mené une vie exemplaire ? La police en sait peut-être long sur ses antécédents ?

L'inspecteur Narracott s'efforça de dissimuler un sourire.

— Vous aimez les énigmes, mademoiselle ?

— Quand on ne vous explique rien, il faut bien tâcher de deviner, repartit Emily.

— Si, comme vous dites, un homme mène une vie droite et qu'il lui soit désagréable de voir révéler son passé, la police sait garder le secret.

— Je comprends. Tout de même… vous êtes allé chez lui, n'est-ce pas ? Cela donne à supposer que vous le suspectez. Je voudrais bien savoir qui est ce Mr. Duke.

L'inspecteur demeurait impassible. Comprenant l'inutilité de son insistance, Emily soupira et prit congé.

Une fois seul, Narracott, un sourire effleurant encore ses lèvres, resta un moment immobile, puis il sonna. Un de ses subalternes parut.

— Eh bien ? demanda Narracott.

— Le renseignement est exact, monsieur, à cela près qu'il s'agit de l'hôtel à Two-Bridges et non de l'auberge du Duché à Princetown.

L'inspecteur prit le papier que l'autre lui tendait.

— Voilà qui confirme mes soupçons. Avez-vous retracé l'emploi du temps de l'autre individu pendant la journée du vendredi ?

— Il arriva certainement à Exhampton par le dernier train, mais je ne sais encore l'heure de son départ de Londres. Les recherches se poursuivent de ce côté.

Narracott approuva d'un signe de tête.

— Voici le papier envoyé par Somerset House, monsieur.

Narracott le déplia ; c'était un extrait du registre des mariages de l'année 1894, concernant l'union légitime de William Martin Dering et de Martha Elisabeth Rycroft.

— Ah !… pas d'autres nouvelles ?

— Si fait, monsieur. Brian Pearson a quitté l'Australie sur le *Phidias*, de la compagnie Blue Funnel. Ce paquebot fit escale au Cap, en Afrique du Sud, mais nulle mère n'embarqua avec sa fille à ce point du voyage. A bord se trouvaient une Mrs. Evans avec Miss Evans, une Mrs, Johnson, avec Miss Johnson, d'Australie… Le signalement de ces deux dernières correspond à celui des dames Willett.

— Hum ! fit l'inspecteur… Johnson… Johnson n'est sans doute pas plus leur vrai nom que Willett. C'est tout ?

Oui, pour une fois, c'était tout.

— Voilà du pain sur la planche, constata l'inspecteur Narracott.

# Chapitre XXVIII
# A PROPOS DE BOTTES

— Voyons, ma chère demoiselle, qu'espérez-vous découvrir dans la villa « Hazelmoor » ? demanda Mr. Kirkwood à Emily Trefusis. Tous les objets personnels du capitaine Trevelyan ont été enlevés. La police a fouillé les coins et recoins de la maison. Je comprends votre désir de voir Mr. Pearson remis en liberté au plus tôt, mais qu'y pouvez-vous ?

— Je ne m'attends nullement à faire d'intéressantes trouvailles, vu que la police a déjà perquisitionné dans la villa. Je ne puis, vous expliquer exactement, mon idée… Je voudrais… connaître l'ambiance de la maison où a été commis le crime. Je vous en prie, donnez-moi la clef. Quel mal y a-t-il à cela ?

— Aucun.

— En ce cas, soyez assez aimable pour me la remettre.

Mr. Kirkwood sourit avec indulgence et tendit la clef à la jeune fille. Il s'offrit même à l'accompagner, mais Emily évita cette catastrophe par quelques paroles pleines de tact et de fermeté.

Ce matin-là, avant son départ pour Exeter, Emily Trefusis avait reçu de Mrs. Belling une lettre conçue en ces termes :

*Chère mademoiselle Trefusis,*

*Vous m'avez exprimé le désir d'être tenue au courant des moindres faits concernant le meurtre du capitaine Trevelyan.*

*Ce que j'ai à vous dire est sans doute insignifiant, mais je considère comme de mon devoir de vous l'apprendre sans tarder, dans l'espoir que ma lettre vous parviendra ce soir par le dernier courrier, ou demain à ta première distribution.*

*Ma nièce vient de me rapporter un détail qui n'a peut-être aucune importance, mais nous paraît tout de même, bizarre. La police affirmait, et chacun pensait de même, que rien n'avait disparu de la maison de Trevelyan, du moins comme objet de valeur. Eh bien ! c'est inexact. Il y manquait une paire de chaussures. Evans l'a remarqué lorsqu'il a aidé le major Burnaby à déménager les affaires du capitaine. C'était une paire de gros souliers, de cuir épais, qu'on frotte avec de l'huile, et que le capitaine mettait pour sortir dans la neige. Qui les a pris ? On n'en sait rien. L'affaire est, je le répète, sans importance mais j'ai cru bon de vous en faire part, souhaitant qu'elle me quitte à l'heure présente, et que vous ne preniez pas les choses au tragique en ce qui concerne votre fiancé.*

*Je reste, chère mademoiselle Trefusis, votre toute dévouée.*

Emily avait lu et relu cette lettre et l'avait montrée à Charles.

— Des brodequins ! dit Charles pensivement. Cela ne rime à rien.

— Je ne suis point de votre avis. Pourquoi manquerait-elle cette paire de chaussures ?

— Cela peut-être une invention d'Evans.

— Dans quel dessein ? Quand on se mêle d'inventer, on trouve quelque chose de plus intelligent que cette disparition de souliers.

— Des souliers, cela fait penser à des empreintes de pas, suggéra Charles.

— Oui, mais en l'occurrence la neige a effacé toutes empreintes de chaussures sur le sol. Ah ! s'il n'avait pas neigé…

— On serait en droit de supposer que le capitaine Trevelyan avait donné ces brodequins à un vagabond, qui l'aurait ensuite assassiné.

— Cela ne lui ressemblerait guère. Tout au plus lui aurait-il fait la charité d'un shilling, mais il ne lui aurait pas abandonné ses bonnes chaussures d'hiver.

— Ma foi, je donne ma langue au chat.

— Pas moi, dit Emily. D'une manière ou d'une autre, je veux en avoir le cœur net.

Là-dessus, elle partit pour Exhampton, alla tout d'abord à l'auberge des *Trois Couronnes*, où Mrs. Belling la reçut à bras ouverts.

— Alors, votre fiancé moisit toujours en prison ? C'est une honte et une perfidie. Je suis certaine qu'il n'est pas l'assassin et je le leur dirai bien tout haut. Vous avez reçu ma lettre ? Vous voudriez voir Evans ? Il habite au premier tournant 85, Fore Street. Si seulement je pouvais vous y conduire ! mais impossible de laisser l'auberge seule. Vous trouverez facilement.

Emily se rendit sans hésitation à la maison d'Evans. L'ancien domestique de Trevelyan était absent, mais Mrs. Evans la reçut et l'invita à entrer. Emily s'assit et invita Mrs. Evans à en faire autant, puis elle engagea immédiatement la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

— Je viens vous voir au sujet de ce que votre mari a dit à Mrs. Belling sur la disparition d'une paire de chaussures du capitaine Trevelyan.

— En voilà une drôle d'histoire, n'est-ce pas ?

— Votre mari ne se trompe pas ?

— Non. Le capitaine portait ces gros souliers presque tout l'hiver. Ils étaient grands, ce qui lui permettait de mettre deux paires de bas de laine.

— Peut-être nécessitaient-ils un ressemelage et sont-ils chez le

cordonnier ? suggéra Emily.

— Evans l'aurait tout de même su.

— En effet.

— Je doute que ces chaussures aient quelque rapport avec le meurtre. A-t-on découvert du nouveau ?

— Oui, une ou deux choses… sans importance.

— Comme l'inspecteur d'Exeter était encore ici aujourd'hui, je pensais qu'il venait pour l'enquête, remarqua Mrs. Evans.

— L'inspecteur Narracott ?

— Oui, mademoiselle.

— Est-il arrivé par le même train que moi ?

— Non, il est venu en auto. Il est d'abord allé aux *Trois Couronnes* et a interrogé Tom relativement aux bagages du jeune homme.

— De quel jeune homme ?

— Celui qui vous accompagne, mademoiselle. Emily ouvrit de grands yeux.

— Je passai à l'auberge un moment après et Tom me mit au courant, poursuivit Mrs. Evans. Il se souvenait que le bagage du journaliste portait deux étiquettes : l'une pour Exeter, l'autre pour Exhampton.

Un sourire illumina les traits d'Emily. Elle se représentait Charles Enderby commettant un crime pour procurer à son journal une affaire sensationnelle. « Un romancier bâtirait une histoire amusante sur ce thème », songea Emily. Elle admira la conscience professionnelle de l'inspecteur Narracott, son souci de vérifier le moindre détail. Sans doute avait-il quitté Exeter aussitôt après leur entrevue. Une voiture rapide pouvait battre la vitesse du train. De plus, Emily avait déjeuné à Exeter.

— Où est allé ensuite l'inspecteur Narracott ?

— A Sittaford, mademoiselle. Tom l'a entendu donner l'adresse au chauffeur.

— Au castel de Sittaford ? demanda Emily.

Elle savait que Brian Pearson séjournait chez les Willett.

— Non, mademoiselle, chez Mr. Duke.

Encore ce Duke ! Emily en ressentit de l'irritation. Toujours ce Duke… Décidément, elle irait voir ce quidam dès son retour à Sittaford.

Ayant remercié Mrs. Evans, elle rendit visite à Mr. Kirkwood et obtint de lui la clef d'« Hazelmoor ». Debout dans le vestibule de la villa tragique, Emily, en proie à une forte émotion, sentait battre son cœur.

Elle monta l'escalier lentement et entra dans la première pièce de l'étage, de toute évidence la chambre à coucher du capitaine Trevelyan.

Ainsi que l’en avait avertie Mr. Kirkwood, tous les objets personnels du défunt avaient été enlevés. Les couvertures étaient pliées et entassées en une pile, la commode et l’armoire vides, et le placard aux chaussures ne montrait que des étagères nues.

Emily poussa un soupir, descendit au rez-de-chaussée et entra dans le salon où avait été frappée la victime, alors que la neige s’engouffrait par la fenêtre ouverte.

En imagination, elle s’efforça de reconstituer le drame. Qui avait tué le capitaine ? et pourquoi ? Le crime avait-il été commis à cinq heures vingt-cinq, comme chacun le croyait ?… James disait-il la vérité ? Avait-il frappé en vain à la porte d’entrée et fait le tour pour regarder à la fenêtre du salon, et là, ayant jeté un coup d’œil à l’intérieur, s’était-il enfui, effrayé à la vue du cadavre de son oncle ? Si seulement elle en était sûre ? D’après Mr. Dacres, James maintenait toujours sa première déposition. Qui croire ?

Selon la suggestion de Mr. Rycroft, quelqu’un se trouvait peut-être dans la maison, qui aurait surpris la querelle entre l’oncle et le neveu et en aurait profité pour tuer le capitaine en rejetant le crime sur James Pearson.

Que venait faire ici cette histoire de souliers ? Quelqu’un s’était-il caché dans la chambre à coucher de Trevelyan ? Emily inspecta un instant, en passant, la salle à manger où deux malles ficelées et étiquetées attendaient d’être enlevées. Les coupes d’argent, trophées sportifs du capitaine, ne garnissaient plus le buffet ; elles se trouvaient à présent chez le major Burnaby.

Toutefois, Emily remarqua que trois romans gagnés à un concours de journal par le capitaine et envoyés à l’adresse d’Evans et dont Charles avait répété l’histoire à Emily, demeuraient toujours là, abandonnés sur une chaise.

Ayant fait le tour de la pièce sans rien découvrir d’extraordinaire, elle remonta l’escalier, et une fois de plus entra dans la chambre à coucher du défunt.

Pourquoi ces chaussures avaient-elles disparu ? Elle ne parvenait point à chasser cette idée de son esprit. Rien ne l’aiderait donc à résoudre le mystère ?

Emily enleva tous les tiroirs et fouilla le fond de chaque meuble. Dans les romans, il existe toujours un fil conducteur relativement facile à découvrir ; dans la vie réelle, il ne faut pas s’attendre à ces aubaines. Elle regarda entre les planches disjointes, tâta le bord du tapis, mais n’aurait su dire au juste ce qu’elle espérait trouver dans ces cachettes.

Comme elle se relevait, ses yeux furent attirés par un détail incongru dans cette pièce d’une netteté méticuleuse : un petit tas de suie sur le foyer de la cheminée.

Emily demeura fascinée comme l'oiseau sous le regard de la vipère : Elle approcha et, les manches relevées, fourra ses deux bras dans le conduit de cheminée.

L'instant d'après, elle ramenait au jour un paquet mal emballé dans un journal, qui se développa en touchant l'âtre et, devant les yeux étonnés de la jeune fille, apparut la paire de chaussures manquantes.

— Les voici ! s'exclama-t-elle. Les voici !

Elle examinait sur toutes les coutures et toujours la même question lancinante lui revenait à l'esprit :

— Pourquoi ?

— De toute évidence, quelqu'un avait pris cette paire de chaussures et l'avait fourrée dans la cheminée. Pourquoi ?

— Oh ! s'écria Emily. Je deviens folle !

Posant les souliers soigneusement au milieu de la pièce, elle prit une chaise et s'assit pour mieux réfléchir. Elle repassa l'affaire dans tous ses détails, avec tous les personnages qui, de près ou de loin, touchaient à ce drame.

Bientôt, une idée étrange s'insinua dans son cerveau… une idée évoquée par cette innocente paire de brodequins plantée là sur le parquet.

Elle prit les chaussures et descendit l'escalier à toute vitesse, poussa la porte de la salle à manger et se dirigea vers le placard du coin où s'entassaient tout l'attirail de sport du capitaine Trevelyan, ses trophées de chasse et les différents objets qu'il avait enlevés pour les soustraire à la curiosité de ses locataires. Skis, avirons, le pied d'éléphant, défenses, cannes à pêche… attendaient là qu'on vînt les emporter en même temps que les malles.

Emily, souliers en mains, se baissa.

Au bout de deux minutes, elle se releva, le visage empourpré et l'air incrédule.

« Serait-ce possible ? songea Emily en se laissant choir dans un fauteuil. Je sais à présent qui a tué le capitaine Trevelyan. Mais j'ignore pour quel motif.

— Vite ! pressons-nous ! dit-elle tout haut.

Elle sortit précipitamment de la villa. En moins de deux minutes elle avait hélé une voiture pour la conduire à Sittaford. Elle donna au chauffeur l'adresse de Mr. Duke. Arrivée devant le bungalow, elle régla le chauffeur et la voiture s'éloigna.

Emily suivit l'allée et frappa à la porte d'entrée de la maisonnette. Un moment après, la porte s'ouvrit et un homme de forte carrure, à l'air placide, apparut. Pour la première fois, Emily se trouvait face à face avec Mr. Duke.

— Monsieur Duke ?

— C’est moi.

— Je suis Emily Trefusis. Voulez-vous me permettre d’entrer ?

Après une seconde d’hésitation, il se rangea pour la laisser passer. Emily entra dans le salon. Il ferma la porte d’entrée et la rejoignit.

— Je voudrais voir l’inspecteur Narracott. Est-il ici ? lui demanda Emily.

Il y eut une pause. Mr. Duke semblait indécis sur la réponse à faire. Enfin, il se décida.

— Oui, l’inspecteur Narracott est ici. A quel sujet désirez-vous le voir ?

Emily développa le paquet qu’elle tenait dans les bras, et plaçant la paire de brodequins sur la table en face de lui, elle dit :

— Je désirerais le voir à propos de ces chaussures.

# Chapitre XXIX
# LA SECONDE SEANCE DE TABLE TOURNANTE

— Bonjour, monsieur Rycroft ! cria Ronnie Garfield au vieux savant qui, ayant dépassé la poste, remontait lentement le sentier escarpé.

Mr. Rycroft s'arrêta en chemin pour attendre le jeune Garfield.

— Vous venez de faire des emplettes, monsieur Rycroft !

— Non, mais le temps était si engageant que j'ai poussé au-delà de la forge.

Ronnie leva les yeux vers le ciel bleu.

— Cela nous change avec le temps de la semaine dernière. A propos, allez-vous chez les dames Willett ?

— Oui. Et vous aussi ?

— Moi aussi. Ma tante leur reproche de donner un thé si tôt après l'enterrement du capitaine. Mais elle grogne après tout le monde aujourd'hui, à cause de l'empereur du Pérou.

— L'empereur du Pérou ? répéta Mr. Rycroft.

— Oui, un de ses chats. Au lieu d'un empereur, voilà que c'est une impératrice, et tante Caroline ne sachant à qui s'en prendre, cherche noise aux dames Willett. Elles ont bien le droit d'inviter les gens à prendre le thé chez elles. Aucun lien de parenté n'existait entre elles et Trevelyan.

— C'est ma foi vrai, acquiesça Mr. Rycroft, détournant la tête pour examiner le vol d'un oiseau qu'il jugeait d'une espèce rare.

« Dommage que je n'aie point mes jumelles sur moi ! murmura-t-il.

— Dites, monsieur Rycroft, ne soupçonnez-vous pas Miss Willett d'avoir connu le capitaine Trevelyan mieux qu'elle ne l'avoue ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que depuis la mort de Trevelyan elle a énormément changé. En une semaine, elle a vieilli de vingt ans. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

— En effet.

— A mon avis l'assassinat de Trevelyan l'a frappée de façon terrible. Il serait drôle de découvrir que Mrs. Willett est la femme que Trevelyan quitta autrefois dans sa jeunesse, et qu'il ne l'aurait point reconnue.

— Cette hypothèse est invraisemblable, monsieur Garfield.

— Oui, ne dirait-on pas un scénario de film ? Cependant, il arrive parfois des aventures rocambolesques. J'ai lu d'étonnantes histoires dans le *Daily Wire*… On ne les croirait pas si on ne les voyait imprimées dans un journal.

— En sont-elles plus véridiques pour cela ? demanda Mr. Rycroft d'une voix aigre.

— Il me semble que vous avez une dent contre le jeune Enderby, monsieur Rycroft ?

— Je déteste les gens mal élevés qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

— Ah ! vous pensez que cela ne le regarde pas ? Le métier du pauvre garçon l'oblige, au contraire, à s'occuper des affaires des autres. Il paraît même avoir conquis le vieux Burnaby. Quant à moi, le major peut à peine supporter ma présence. Je lui produis le même effet qu'un chiffon rouge à un taureau.

Mr. Rycroft se tut.

Ronnie regarda de nouveau le ciel.

— Tiens ! mais c'est aujourd'hui vendredi. Voilà exactement une semaine, vers cette même heure, nous nous rendions chez ces dames Willett, tout comme en ce moment. Mais il faisait un temps fort différent.

— Une semaine ! On dirait qu'il y a bien plus longtemps que cela.

Devant le cottage du capitaine Wyatt, le mélancolique serviteur indien s'appuyait sur la grille.

— Bonjour, Abdul, lui dit Mr. Rycroft. Comment va ton maître ?

L'Indien secoua la tête.

— Mal aujourd'hui, Sahib. Lui voir personne. Voir personne pour longtemps.

Lorsqu'ils eurent dépassé la maison de l'invalide, Ronnie fit observer à Mr. Rycroft :

— Cet individu pourrait très bien tuer Wyatt sans qu'on le soupçonnât le moins du monde. Pendant des semaines, il secouerait ainsi la tête devant la porte en répétant que son maître refuse de voir quiconque.

Mr. Rycroft admit cette possibilité.

— Toutefois, ajouta-t-il, il lui resterait à se débarrasser du cadavre.

— Soit. La dépouille mortelle, voilà l'obstacle. Arrivés à la maisonnette du major Burnaby, ils aperçurent celui-ci penché sur une mauvaise herbe.

— Bonjour, major, lui dit Mr. Rycroft, venez-vous aussi au castel de Sittaford ?

Burnaby se frotta le nez.

— Pas ce soir. J'ai reçu une invitation, mais j'espère qu'on

comprendra mon abstention.

Mr. Rycroft acquiesça d'un signe de tête, puis il ajouta :

— J'aimerais tout de même que vous nous accompagniez. J'ai une raison pour cela.

— Une raison ? Laquelle ?

Mr. Rycroft hésitait. Visiblement, la présence de Ronnie Garfield le gênait. Mais le jeune homme ne s'en apercevait pas du tout et écoutait avec intérêt.

— Je voudrais tenter une expérience, dit enfin Mr. Rycroft.

— Quel genre d'expérience ? demanda Burnaby.

— Je préfère ne point vous le dire maintenant. Mais si vous y assistez, je vous prierai de bien vouloir appuyer mon point de vue.

La curiosité l'emporta chez Burnaby.

— Je suis des vôtres, annonça-t-il. Comptez sur moi. Je prends mon chapeau.

Une minute après, il les rejoignit et tous trois franchirent la grille du castel de Sittaford.

— Il parait que vous attendez de la compagnie, Rycroft, dit Burnaby, histoire de parler.

— Qui vous l'a dit ? demanda Rycroft, l'air vexé.

— Cette pie borgne de Mrs. Curtis. C'est une brave femme, mais à la langue trop longue.

— C'est juste, acquiesça Mr. Rycroft. En effet, j'attends demain ma nièce Mrs. Dering et son mari.

Ils atteignirent en ce moment la porte de la maison. Au coup de sonnette, Brian Pearson vint leur ouvrir.

Pendant qu'ils se débarrassaient de leurs manteaux dans le vestibule, Mr. Rycroft observa cet individu aux larges épaules.

« Beau spécimen d'homme, se dit-il. L'angle maxillaire indique une volonté d'acier. Il ne faudrait pas lui chercher querelle. Ce doit être un dangereux individu. »

Une sensation d'irréel frappa le major Burnaby au moment où il entrait dans le salon, Mrs. Willett se leva pour le recevoir.

— Comme c'est aimable à vous d'être venu !

A peu près le même accueil que la semaine précédente, le même feu pétillant dans l'âtre. Il semblait même à Burnaby que les dames Willett portaient les mêmes toilettes. Il se trouvait reporté à huit jours en arrière… alors que le capitaine Trevelyan vivait encore. Rien ne paraissait changé autour de lui… Pourtant, si… Mrs. Willett n'était plus la femme du monde à l'air hautain, mais une pauvre créature nerveuse, s'efforçant de donner le change à ses invités.

« Je ne vois pas pourquoi la mort de Joe peut l'affecter à ce point », songea Burnaby.

Pour la centième fois, il décelait quelque chose d'insolite dans

l'attitude des dames Willett, lorsque soudain il eut l'impression qu'on s'adressait à lui.

— Voici notre dernière petite réunion, disait Mrs. Willett.

— Comment cela ? interrogea Ronnie Garfield. Mrs. Willett esquissa un sourire.

— Oui, nous aimerions à passer le reste de l'hiver à Sittaford. Le paysage de la lande nous ravit, mais reste le problème des domestiques. Je m'avoue incapable de le résoudre.

— Je croyais que vous deviez engager un chauffeur maître d'hôtel et un autre serviteur pour le reste de la besogne, remarqua le major Burnaby.

La pauvre Mrs. Willett hocha la tête.

— Non, dit-elle. J'ai dû abandonner cette idée.

— Pas possible ! s'exclama Mr. Rycroft. Tous nous vous regretterons infiniment, madame. Une fois que vous nous aurez quittés, nous retomberons dans notre vie monotone et sans joie. Quand partez-vous ?

— Lundi… peut-être demain. L'existence dans ce castel sans domestiques paraît tellement compliquée !

— Vous irez habiter Londres ? demanda Mr. Rycroft.

— Sans doute. Nous y séjournerons quelque temps avant de nous rendre sur la Riviera.

— Votre départ nous affligera tous, surenchérit Mr. Rycroft en s'inclinant galamment.

— Monsieur Rycroft, je suis touchée de vos sentiments.

Mrs. Willett servit le thé. Ronnie et Brian passaient les tasses et les petits gâteaux, mais une certaine gêne régnait parmi les invités.

— Et vous ? Vous partez aussi ? demanda brusquement Burnaby à Brian Pearson.

— Pour Londres seulement. Je n'irai pas à l'étranger avant le règlement de cette affaire.

— Cette affaire ?

— Je veux dire avant que l'innocence de mon frère soit reconnue.

Il lança cette phrase avec un tel accent de défi que personne ne sut que répondre. Enfin, le major Burnaby sauva la situation.

— Pas un instant, je n'ai douté de son innocence.

— Aucun de nous ne l'a soupçonné ! s'écria Violette en tournant vers le major un regard plein de gratitude.

Nouveau silence interrompu par le timbre de la porte d'entrée.

— Voici Mr. Duke, dit Mrs. Willett. Brian, allez ouvrir.

Le jeune Pearson s'approcha de la fenêtre.

— Ce n'est pas fini. C'est encore ce fichu journaliste !

— Oh ! soupira Mrs Willett. Nous ne pouvons faire autrement que de le recevoir.

Brian sortit et reparut bientôt avec Charles Enderby.

Le journaliste entra dans le salon, l'air réjoui, comme d'habitude. Il ne lui était point venu à l'idée que sa visite pouvait être importune.

— Bonjour, madame. Comment allez-vous ? Je suis venu en passant prendre de vos nouvelles. Je me demandais où s'était envolée la population de Sittaford. A présent, je sais à quoi m'en tenir.

— Voulez-vous prendre une tasse de thé, monsieur Enderby ?

— Avec plaisir, madame, merci. Tiens, Emily Trefusis n'est point ici ! Elle se trouve sans doute chez votre tante, monsieur Garfield ?

— Pas que je sache. Je la croyais à Exhampton.

— Elle en est revenue. Comment le sais-je ? Un petit oiseau me l'a dit : Mrs. Curtis, pour parler net. Elle a vu la voiture passer devant la porte, monter le sentier et redescendre à vide. Emily ne se trouve point au numéro 5, ni au castel de Sittaford. Si elle n'est pas chez Miss Percehouse, elle doit certainement prendre le thé en tête à tête avec ce bourreau des cœurs, le capitaine Wyatt.

— Elle est peut-être montée au rocher de Sittaford pour admirer le coucher du soleil, suggéra Mr. Rycroft.

— Je ne le crois pas, dit Burnaby. Je bricolais dans mon jardin depuis plus d'une heure et je ne l'ai point vue passer.

— Il n'y a pas péril en la demeure, conclut Charles en riant. On ne l'a point enlevée ni assassinée.

— En tant que journaliste, vous devez le déplorer.

— Ah ! non. Même pour de la copie, je ne sacrifierais pas Emily, cette jeune fille si étonnante.

— Délicieuse, appuya Mr. Rycroft. Elle et moi, nous sommes… euh… collaborateurs.

— Tout le monde a fini ? Si nous faisions une partie de bridge ? proposa la maîtresse de maison.

— Un instant… Vous permettez ?

Mr. Rycroft s'éclaircit la voix d'un air solennel. Tous le regardèrent.

— Madame Willett, comme vous le savez, je me passionne pour les phénomènes psychiques. Il y a une semaine aujourd'hui, dans cette même pièce, nous prîmes part à une séance de table tournante qui nous annonça une tragique nouvelle.

Violette poussa un léger cri. Le vieillard se tourna vers elle.

— Excusez-moi, mademoiselle, je sais que ce crime vous a bouleversée. Depuis l'assassinat du capitaine Trevelyan, la police cherche le meurtrier. Elle a même procédé à une arrestation. Mais plusieurs parmi les personnes présentes se refusent à croire à la culpabilité de Mr. James Pearson. Acceptez-vous que nous renouvelions l'expérience de vendredi dernier, mais, cette fois, dans un état d'esprit différent ?

— Ah ! non ! s'écria Violette.

— Merci, très peu pour moi ! déclara Ronnie.

Sans tenir compte des paroles du jeune homme, Mr. Rycroft s'adressa à la maîtresse de maison.

— Qu'en pensez-vous, madame ?

— A vrai dire, monsieur Rycroft, cette idée me déplaît. La séance de vendredi dernier m'a laissé un trop pénible souvenir pour que je l'oublie de si tôt.

— Où voulez-vous en venir au juste ? demanda Enderby à Mr. Rycroft. Croyez-vous que les esprits vont vous apprendre le nom du meurtrier de Trevelyan ? Ce serait beaucoup exiger d'eux.

— Ne nous ont-ils pas fait une révélation tout aussi importante la semaine dernière lorsqu'ils nous annoncèrent l'assassinat du capitaine ?

— En effet. Toutefois… ce petit jeu pourrait avoir des conséquences imprévues.

— Lesquelles ?

— Si un nom nous parvenait par le truchement de la table, ne pourrait-on accuser une des personnes présentes d'avoir…

Il hésita et Ronnie Garfield lança le mot :

— … Triché ? C'est ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

— Voyons, personne n'oserait recourir à un pareil procédé, protesta Mr. Rycroft.

— Je n'en jurerais pas, dit Ronnie. Moi, naturellement, je ne le ferais pas. Mais supposez que les soupçons se tournent contre moi, je me trouverais bien embarrassé.

— Madame Willett, je parle très sérieusement, insista le vieux gentleman, sans se soucier de Ronnie. Je vous en prie, permettez que nous procédions à une nouvelle séance.

La dame se laissa fléchir.

— Je vous l'avoue, cela ne me sourit guère… Elle regarda autour d'elle comme pour quémander une approbation :

— Major Burnaby, en tant qu'ami intime du capitaine Trevelyan, que dites-vous de la proposition de Mr. Rycroft ?

Les regards des deux hommes se rencontrèrent. Le major comprit que le moment était venu de soutenir le point de vue de Rycroft :

— Pourquoi pas ?

Ces deux mots firent pencher la balance.

Ronnie passa dans la pièce voisine et en rapporta le guéridon qui avait servi la semaine précédente. Il le plaça au centre de la pièce et les chaises furent rangées autour de cette petite table ronde, au milieu d'un silence hostile.

— Bon ! dit Mr. Rycroft. Nous sommes au complet, ce me semble ?

— Pas tout à fait, répondit Miss Willett. Il manque Mr. Duke.

— Eh bien ! considérons-le comme remplacé par Mr. Pearson.

— Je vous en prie, Brian, ne vous mêlez pas de cela, supplia Violette.

— Ne vous tracassez pas. Vous savez bien que je ne crois pas à ces balivernes.

— Voilà un mauvais état d'esprit pour faire tourner la table, remarqua sévèrement Mr. Rycroft.

Sans répondre, Brian Pearson vint s'asseoir à côté de Violette.

— Monsieur Enderby… commença Mr. Rycroft ; mais Charles lui coupa la parole.

— Pardon, je reste en dehors de tout ceci. Vous n'auriez point confiance en un journaliste. Je préfère prendre des notes… si un phénomène se produit… Tout étant réglé, les six autres personnes s'assirent autour de la table. Charles éteignit les lumières et s'installa près de la cheminée.

— Attendez !… dit-il. Je regarde l'heure.

Il approcha sa montre de la lumière du foyer.

— Voilà qui est bizarre !

— Quoi donc ?

— Il est exactement cinq heures vingt-cinq. Violette poussa un cri.

Mr. Rycroft prononça d'une voix grave :

— Silence !

Dix minutes s'écoulèrent dans une atmosphère différente de celle du vendredi précédent. Pas de rires étouffés, ni de plaisanteries, mais un silence absolu, rompu enfin par un léger craquement de la table.

La voix de Mr. Rycroft s'éleva :

— Esprit, es-tu là ?

Cette fois-ci ce n'était pas seulement un craquement, mais un coup bien distinct.

Violette et Mrs. Willett ne purent retenir une exclamation.

Brian Pearson les rassura :

— Calmez-vous, mesdames. C'est à la porte d'entrée que l'on frappe.

Il sortit de la pièce. Tout le monde se taisait.

Soudain, la porte s'ouvrit, toute grande et les lampes s'allumèrent.

Sur le seuil, se tenait l'inspecteur Narracott, et, derrière lui, Emily Trefusis et Mr. Duke.

Narracott s'avança d'un pas et dit :

— John Burnaby, je vous arrête sous l'inculpation du meurtre de Joseph Trevelyan, et je vous préviens que tout ce que vous pourrez dire dès à présent sera consigné et figurera à votre dossier.

# Chapitre XXX
# EMILY S'EXPLIQUE

L'inspecteur Narracott emmena son prisonnier. Les témoins de cette scène en demeurèrent interloqués et se groupèrent autour d'Emily.

Le premier, Charles Enderby retrouva l'usage de la parole.

— Pour l'amour de Dieu, parlez, Emily ! Je veux courir au télégraphe.

— C'est le major Burnaby qui a tué le capitaine Trevelyan.

— Nous le savons puisque l'inspecteur l'a arrêté. Et Narracott n'est pas devenu subitement fou. Mais comment Burnaby peut-il avoir tué Trevelyan ? Comment est-ce humainement possible ? Si Trevelyan a été assassiné à cinq heures vingt-cinq…

— Pas du tout. Le crime a eu lieu vers six heures moins le quart.

— Même alors…

— Jamais vous ne devineriez… il s'est servi de skis.

— De skis ? répéta chacun.

— Parfaitement. Il a machiné toute cette histoire de table tournante… Prévoyant une chute de neige imminente, il déduisit que toutes traces s'effaceraient sur le chemin et qu'il n'avait rien à redouter. Au milieu de la consternation générale provoquée par l'épouvantable nouvelle, il feignit lui-même une grande inquiétude et exprima sa décision de partir pour Exhampton.

« Il passa d'abord chez lui, boucla ses skis sur ses chaussures et se mit en route. Burnaby, skieur très habile, ne prit guère plus de dix minutes pour descendre la côte de Sittaford à Exhampton.

« Arrivé devant la porte-fenêtre du salon, il frappa au carreau. Le capitaine Trevelyan lui ouvrit. Il profita d'un moment où son ami lui tournait le dos pour s'emparer du bourrelet de sable et lui en assena un coup mortel. Oh ! je frémis rien que d'y penser.

« Ensuite, sans se presser, il essuya et frotta les skis qu'il remisa dans le placard de la salle à manger parmi les autres objets de Trevelyan, puis força la fenêtre et prépara une mise en scène pour faire croire à un cambriolage.

« Vers huit heures, il sortit de la villa, fit un détour pour regagner la route de Sittaford un peu plus haut, rentra à Exhampton haletant et soufflant comme s'il avait parcouru tout le chemin à pied. Du moment que personne ne songeait aux skis, il pouvait dormir sur ses deux oreilles. Le médecin ne manquerait pas de déclarer que Trevelyan était mort depuis au moins deux heures. Le major Burnaby s'était assuré un

alibi incontestable.

— Mais Burnaby et Trevelyan étaient de vieux amis, remarqua Mr. Rycroft… des amis de longue date. C'est incroyable !

— Voilà bien ce qui me tourmentait, ajouta Emily. Après » m'être creusé en vain la cervelle, je m'adressai à l'inspecteur Narracott et à Mr. Duke.

Elle fit une pause et interrogea du regard l'impassible Mr. Duke.

— Puis-je maintenant leur apprendre qui vous êtes ?

Mr. Duke sourit.

— Comme vous voudrez, mademoiselle Trefusis.

— Non. Vous aimez autant que je ne parle pas. Je recourus donc à vos lumières et nous trouvâmes ensemble le mot de l'énigme. Ne m'aviez-vous pas dit, Charles, que Trevelyan envoyait ses solutions aux concours de votre journal en utilisant le nom et l'adresse d'Evans et d'autres personnes ? *Castel de Sittaford* faisait « trop riche » à son gré.

« C'est ce qui arriva pour le prix de cinq mille livres que vous avez remis au major Burnaby. La solution gagnante venait, en réalité, de Trevelyan, qui l'avait envoyée au nom de Burnaby, n°1, cottages, Sittaford. Voici ce qui se passa : vendredi matin, le major Burnaby reçut la lettre lui annonçant qu'il avait gagné le prix de cinq mille livres. Entre parenthèses, cela aurait dû éveiller nos soupçons. Il vous a dit qu'il n'avait pas reçu cette lettre… qu'il n'y avait pas eu de courrier à Sittaford ce jour-là en raison du mauvais temps. C'est un mensonge. Vendredi matin a eu lieu la dernière distribution. Où en étais-je ? Ah ! Oui, le major reçut donc sa lettre vendredi matin. Comme il venait de subir de grosses pertes d'argent dans des spéculations malheureuses, il avait un besoin urgent de cinq mille livres.

« Sans doute l'idée du meurtre lui vint-elle à l'esprit brusquement… peut-être au moment où il constata qu'une nouvelle chute de neige allait se produire ce soir-là. Si Trevelyan était mort… il pourrait conserver cette somme et nul ne s'en méfierait.

— Etonnant ! murmura Mr. Rycroft… véritablement ingénieux comme déduction. Jamais je n'aurais imaginé… Mademoiselle, dites-moi ce qui vous a mise sur la piste.

Emily parla de la lettre de Mrs. Belling et expliqua comment elle avait découvert les chaussures dans la cheminée.

— A force d'examiner ces brodequins, je constatai que c'étaient des chaussures de skis. L'idée de skis germa en cet instant dans mon esprit. Je descendis précipitamment dans la salle à manger et découvris deux paires de skis dans le placard : l'une plus longue que l'autre. Les brodequins s'adaptaient sur la longue paire et pas sur l'autre. Ces deux paires de skis n'appartenaient donc point à la même

personne.

— Il aurait dû les cacher ailleurs, désapprouva Mr. Rycroft.

— Non, protesta Emily. Ce placard constituait une cachette unique. D'ici un jour ou deux, la collection du capitaine Trevelyan trouvait asile dans un garde-meuble et, selon toute probabilité, la police ne s'inquiéterait nullement de savoir si le défunt possédait une ou deux paires de skis.

— Mais pourquoi a-t-il caché les chaussures de Trevelyan ?

— Sans doute craignait-il que la vue des chaussures de skis suggérât à la police – comme elle me l'a suggéré à moi-même – l'idée de skis. Il les a donc fourrées dans la cheminée. Là, il commit une erreur fatale, car Evans remarqua leur disparition et je fus mise au courant du fait.

— Aurait-il voulu sciemment faire endosser son crime par James ? demanda Brian Pearson.

— Oh ! non, dit Emily. C'est sa stupide déveine qui le poursuit. Pauvre garçon !

— Ne le plaignez plus. Pour lui, tout s'arrange à présent. Avez-vous fini, Emily ? car je suis pressé d'aller télégraphier à mon journal. Je vous prie tous de m'excuser.

Il salua et sortit précipitamment.

— Un vrai vif-argent ! observa Emily.

— Vous n'avez rien à lui envier à cet égard, mademoiselle, observa Mr. Rycroft de sa voix grave.

— Certes, approuva Ronnie.

— Mon Dieu ! soupira Emily en s'affalant dans un fauteuil.

— A présent, pour vous remonter, prenez un bon cocktail, recommanda Ronnie.

Emily secoua la tête.

— Un petit verre de brandy, alors ? s'empressa Mr. Rycroft.

— Ou une tasse de thé ? proposa Violette.

— Un peu de poudre ferait mieux mon affaire, répondit Emily. J'ai oublié ma houpette dans la voiture et me sens toute rouge.

Violette la conduisit dans sa chambre et lui présenta le calmant désiré.

— Ah ! je me sens mieux, déclara Emily en se tapotant vivement le nez. Un peu de rouge sur les lèvres, et me voilà présentable.

— Vous avez fait preuve d'un courage admirable, lui dit Violette.

— Oh ! non, si vous saviez ! Sous ces apparences de crâneries, je tremblais comme une feuille et parfois mes forces semblaient m'abandonner.

— J'ai éprouvé les mêmes symptômes pendant ces derniers jours. Je craignais tant pour Brian ! On ne pouvait l'accuser du meurtre du capitaine Trevelyan, mais si jamais il avait révélé où il se trouvait le

jour du crime, la police n'eût pas tardé à découvrir qu'il avait préparé l'évasion de mon père.

— Que dites-vous là ?

— Mon père est ce prisonnier qui s'est évadé de Princetown. Voilà pourquoi maman et moi sommes venues habiter ici. Pauvre papa ! Il a toujours été bizarre, et à certains moments, il ne sait plus ce qu'il fait. Nous avons connu Brian sur le paquebot et… lui et moi…

— Je comprends.

— Alors, je lui ai tout raconté et ensemble nous avons formé le projet de faire évader papa. Heureusement, l'argent ne nous manquait pas pour mener à bien le plan conçu par Brian, car on ne s'évade pas aisément de Princetown. Papa, une fois hors de prison, devait se réfugier dans la grotte de Pixie et ensuite lui et Brian prenaient la place de nos servantes. C'est Brian qui nous a indiqué cette propriété et recommandé d'offrir un loyer important afin d'allécher le capitaine Trevelyan.

— Malheureusement votre père n'a pas réussi.

— Maman en est bouleversée. Brian a fait preuve en la circonstance d'une générosité peu commune. Ils sont rares, les jeunes gens qui accepteraient d'épouser la fille d'un bagnard. Il est vrai que papa n'est pas tout à fait responsable de ses actes. Il y a une quinzaine d'années, il a reçu un coup de pied à la tête, et depuis il s'est toujours comporté bizarrement. Brian pense qu'il pourrait s'amender. Mais ne parlons plus de ce qui me concerne.

— Ne peut-on rien faire pour le tirer de là ? Violette hocha tristement la tête.

— Le froid terrible de la nuit l'a rendu bien malade… Il a contracté une pneumonie. Si inhumain que cela paraisse, je considérerais sa mort comme une délivrance aussi bien pour lui que pour nous.

— Pauvre Violette !

— Je ne suis pas à plaindre, puisque Brian m'aime toujours. Et vous…

Elle s'arrêta, embarrassée.

— C'est vrai, dit Emily, pensive.

# Chapitre XXXI
# L'HEUREUX HOMME

Dix minutes plus tard, Emily, pressant le pas, descendait le sentier. Le capitaine Wyatt, penché sur sa barrière, l'interpella :

— Dites donc, mademoiselle Trefusis, est-ce bien vrai, tous ces racontars ?

— Qui, oui ! répondit Emily sans s'arrêter.

— Mademoiselle, entrez donc… Vous accepterez bien un verre de porto ou une tasse de thé. Pourquoi tant courir ? Encore un défaut de ces civilisés !

— Oh ! nous sommes terribles, je le sais ! dit Emily en poursuivant son chemin.

Comme une bombe, elle fit irruption chez Miss Percehouse.

— Je viens tout vous raconter, lui annonça-t-elle. Et tout au long, elle fit le récit des événements.

La vieille infirme ponctuait d'exclamations les passages importants.

— Seigneur ! Pas possible !

Emily ayant achevé, la vieille demoiselle se redressa en s'appuyant sur son coude et brandit un doigt accusateur :

— Je vous l'avais dit. Burnaby est un homme mesquin et jaloux. Des amis ? Je vous demande un peu ! De drôles d'amis ! Depuis vingt ans Trevelyan réussissait tout un peu mieux que Burnaby, qu'il s'agît de patinage, de tir, ou de mots croisés… et Burnaby n'était pas de taille à le supporter. Trevelyan était riche et lui pauvre. Ah ! il est difficile de continuer d'aimer un homme qui vous surpasse en tout.

— Vous avez raison. A propos, saviez-vous que votre neveu connaissait ma tante Jennifer ? Ils prenaient le thé ensemble vendredi dernier chez Deller.

— C'est sa marraine, expliqua Miss Percehouse. Ainsi, c'est le « camarade » qu'il était allé voir à Exeter ? Il lui a sans doute emprunté de l'argent. Je le connais, mon Ronnie. Je lui en parlerai.

— Je vous défends de le gronder. Au revoir, mademoiselle Percehouse. Je pars, car il me reste encore beaucoup à faire.

— Je crois que vous avez déjà bien rempli votre tâche.

— Elle n'est pas tout à fait terminée. Je vais à Londres voir la compagnie d'assurances où travaillait James et essayer de persuader ses patrons de ne point le poursuivre pour ce méchant emprunt.

— Hum ! fit Miss Percehouse.

— Désormais, James se tiendra tranquille. Cela lui servira de

leçon pour l'avenir.

— Je l'espère. Et vous croyez persuader les chefs de sa maison ?

— Oui, répondit Emily avec énergie.

— Et après cela ?

— Après ? J'aurai fait tout mon possible pour James.

— Oui, mais encore ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! Puisqu'il faut mettre les points sur les i : lequel des *deux* ?

— Oh !

— C'est ce que je voudrais savoir. Lequel des deux sera l'heureux gagnant ?

Emily embrassa la vieille femme et éclata de rire.

— Vous le savez bien, lui dit-elle en se sauvant.

Au moment où elle sortait du jardin de Miss Percehouse, Emily vit Charles qui remontait le sentier en courant.

Arrivé près d'elle, il s'arrêta et lui prit les deux mains.

— Emily ! Ma chérie !

— Charles !

— Venez, que je vous embrasse ! s'écria Enderby, et il s'exécuta sur-le-champ. Chère Emily, ma situation est faite à présent. Je suis un homme arrivé. Et vous ?

— Moi ? Eh bien, quoi ?

— Eh bien ! voici. Naturellement, si le pauvre James Pearson n'avait pas été libéré de prison, je n'aurais pas parlé. Mais il est libre à présent et il subira son sort, somme toute.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous savez bien que je suis fou de vous, Emily, et vous m'aimez aussi. Pour vous, Pearson n'était qu'une erreur. Je veux dire que vous et moi sommes faits l'un pour l'autre, n'est-ce pas ?

— S'il s'agit d'une demande en mariage, n'insistez pas, lui dit Emily.

— Voyons…

— Non.

— Mais… Emily…

— S'il faut vous le dire sans ambages : j'aime James… passionnément !

Charles la regarda, bouche bée :

— Impossible !

— Mais si ! Je l'ai toujours aimé et je l'aimerai toujours !

— Vous… vous m'aviez laissé espérer…

— Je vous ai dit qu'il était bon d'avoir un ami sur qui compter.

— J'avais pensé…

— Est-ce ma faute si vous m'avez mal comprise ?

— Emily, vous êtes une femme sans scrupules.

— Je le sais, mon cher Charles. Je suis tout ce dont vous pourrez me traiter. Songez plutôt au grand homme que vous êtes à présent. Votre carrière est presque faite. Une femme ne réussirait qu'à compromettre votre avenir. Vous êtes fort, Charles, vous n'avez besoin de personne pour vous soutenir…

— Taisez-vous, Emily. Vous m'avez brisé le cœur. Lorsque vous êtes entrée avec Narracott dans le salon des Willett, vous étiez magnifique comme un ange triomphant, vengeur de l'innocence !

Un bruit de pas se fit entendre et Mr. Duke apparut.

— Oh ! Voici Mr. Duke, dit Emily. Charles, je veux vous présenter Mr. Duke, ex-inspecteur en chef de Scotland Yard.

— Non ! Le fameux inspecteur Duke ?

— Lui-même. A sa retraite, il est venu vivre ici, et, par modestie, il préfère laisser ignorer son titre de gloire. Je comprends maintenant pourquoi l'inspecteur Narracott a souri lorsque j'ai insisté pour savoir quels crimes avait commis Mrs Duke.

L'ancien inspecteur éclata de rire. Chez Enderby une lutte se livrait entre l'amoureux et le journaliste. Enfin le journaliste l'emporta.

— Monsieur Duke, vous me voyez enchanté de faire votre connaissance. Ne serait-ce point abuser de vous prier d'écrire un petit article sur l'affaire Trevelyan ?

Emily quitta les deux hommes et courut vers le cottage de Mrs. Curtis. Vivement elle se rendit à sa chambre et refit sa valise.

Mrs. Curtis l'avait suivie.

— Vous ne partez pas, mademoiselle ?

— Si. Il le faut… Mon fiancé.

— Dites-moi, lequel des deux est votre fiancé ? Emily jetait pêle-mêle des vêtements dans la valise.

— Celui qui souffre en prison, bien sûr. Il n'y en a jamais eu d'autre.

— Ah ! mademoiselle, prenez garde de ne point vous tromper. L'autre prétendant vaut-il celui-ci ?

— Oh non. Il ne le vaut sûrement pas. Le journaliste fera sûrement son chemin.

Elle jeta un coup d'œil à la fenêtre et vit Charles toujours en conversation avec l'ex-chef de police Duke.

— Celui-ci est né coiffé… continua Emily, mais je ne sais ce que deviendrait l'autre si je l'abandonnais. Sans moi, où serait-il aujourd'hui ?

— En effet, soupira Mrs. Curtis.

Elle descendit auprès de son époux qui regardait dans le vague.

— Tout le portrait de ma grand'tante Sarah Belinda, déclara

encore une fois Mrs. Curtis. Follement éprise de ce misérable George Plunket, elle l'épousa malgré ses dettes et sa ferme des Trois Vaches, grevée d'hypothèques. Au bout de deux ans, elle trouva le moyen de tout rembourser et de faire marcher la maison.

— Ah ! dit Mr. Curtis en secouant sa pipe.

— C'était un joli garçon, ce George Plunket !

— Ah !

— Mais une fois marié, il ne regarda jamais une autre femme que la sienne.

— Ah !

— C'est qu'elle ne lui en laissait pas l'occasion.

— Ah !

---

[1]Une guinée vaut vingt et un shillings.
[2]Monsieur.